LA

REVUE DE PARIS

112796

NEUVIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1902

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1902

49 1

UNIV. OF MICH.
JAN 16 1902

9e Année. N° 1. 1er Janvier 1902.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Anatole France	*Le Siège d'Orléans (1428-1429).* — I.	5
Duc de Guise	*L'École des Officiers de Frederiksberg*	32
Ernest Renan	*Lettres du Séminaire.* — II.	47
Henri de Régnier	*Le Bon Plaisir* (3e partie)	81
Paul Strauss	*L'Hygiène de Paris.*	110
Vicomte de Borrelli	*L'Auge.*	141
★★★	*La Croix Rouge en Chine*	143
J.-A. Coulangheon	*Les Jeux de la Préfecture* (4e partie)	155
Romain Rolland	« *Siegfried* »	188
Marcelle Tinayre	*Au Pays des Jouets*	205

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, par Frédéric Masson.

Continuant la série de ses pittoresques monographies sur les personnages du premier Empire, M. Frédéric Masson, après son livre sur *Joséphine impératrice et reine*, s'attache aujourd'hui à nous restituer la physionomie exacte de Marie-Louise, — femme épaisse, dénuée de tout caractère, incapable d'une émotion forte, et qui jusqu'à la fin méconnut toujours Napoléon. On se doute bien que M. Frédéric Masson nous fait pénétrer profondément dans cette vie d'impératrice et dans ce cœur de femme. Cette nouvelle étude est à la fois de l'histoire générale, tracée à larges traits, — de l'histoire anecdotique, toujours pittoresque et vivante, enfin de l'histoire biographique d'une psychologie subtile et pénétrante. Le volume est fort beau, merveilleusement mis en pages, imprimé avec un soin vigilant sur papier de Rives, illustré de 51 planches en taille-douce dont un frontispice tiré en couleur, fac-similé du célèbre portrait miniature de Marie-Louise par Isabey, 42 planches hors-texte en photogravure, 8 en-tête et culs-de-lampe. Cet ouvrage fait honneur à la librairie française non moins qu'à M. Frédéric Masson, et on peut féliciter hautement les éditeurs qui ont su nous donner en quelques mois ces deux magnifiques volumes, *l'Impératrice Marie-Louise* de M. Frédéric Masson et le *Charles II* d'Osmund Airy.

IVAN TOURGUENEFF, d'après sa correspondance avec ses amis français, par E. Halpérine-Kaminsky.

On sait que l'illustre écrivain russe avait fait de la France sa seconde patrie, que sa vie presque tout entière s'est écoulée en France et que certains de ses amis français, notamment M. et madame Viardot et Gustave Flaubert, ont eu sur le développement de son génie une influence bienfaisante. C'est à Courtavenel, chez ses amis Viardot, qu'Ivan Tourgueneff écrivit la plupart des *Récits d'un chasseur*. M. E. Halpérine-Kaminsky, au prix de patientes recherches, a retrouvé une grande partie de la correspondance de Tourgueneff avec ses amis français, ses lettres à George Sand, à Sainte-Beuve, à Théophile Gautier, à Flaubert, à Taine, à Émile Zola, à Guy de Maupassant, à d'autres encore. Certains biographes russes ont reproché à Tourgueneff d'avoir vécu loin de la Russie et de n'avoir entretenu avec ses confrères parisiens que des relations de camaraderie artificielle. La publication de cette correspondance nous montre, au contraire, que le romancier russe trouva en France « le milieu qui s'harmonisait le mieux avec son caractère ». Le livre apporte une intéressante contribution à l'histoire des relations intellectuelles entre la Russie et la France.

HISTOIRE SOCIALISTE (1789-1900) — LA CONSTITUANTE, — par Jean Jaurès.

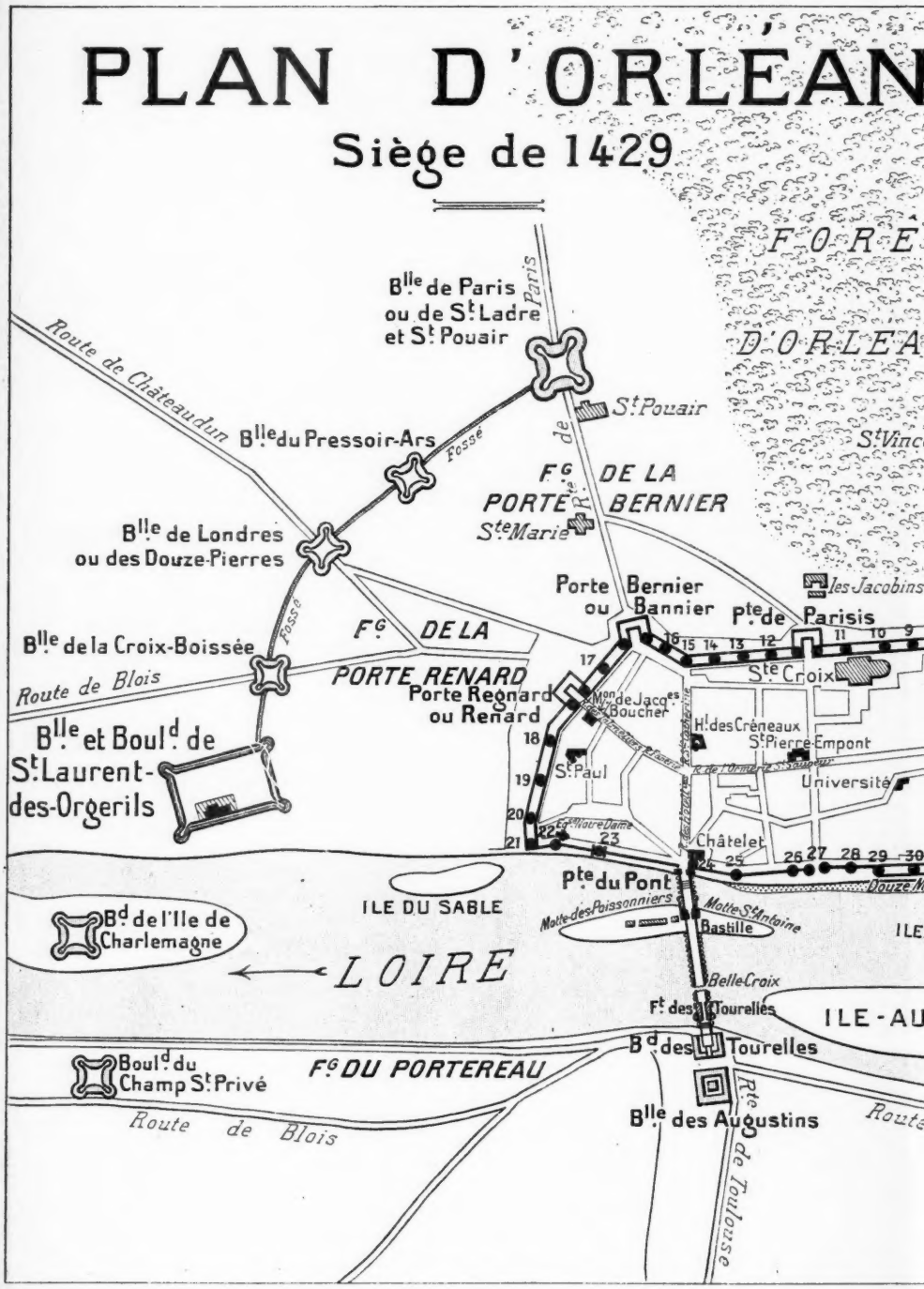
Œuvre de propagande sans doute et d'éloquence, où, sans cesse, de l'événement d'il y a cent ans jaillit la leçon, leçon de doctrine ou leçon de tactique, pour le peuple d'aujourd'hui; mais œuvre de science aussi et d'enquête singulièrement originale et pénétrante, et sagace. L'auteur n'a point lu tous les documents; mais il a lu, sur toutes les questions, les documents essentiels. Il a fait parfois des trouvailles; plus souvent, il a fait sortir des documents comme une lumière neuve, intense. Il a vraiment regardé d'un œil clair et d'une vision toujours précise cette réalité confuse et violente. Le livre est original à tous égards. Les illustrations, très nombreuses, ont été prises sur les documents de l'époque, et le choix en est excellent. Une œuvre aussi large, aussi étendue devait être, du coup, populaire : et de fait, dès son apparition, elle a conquis un immense public.

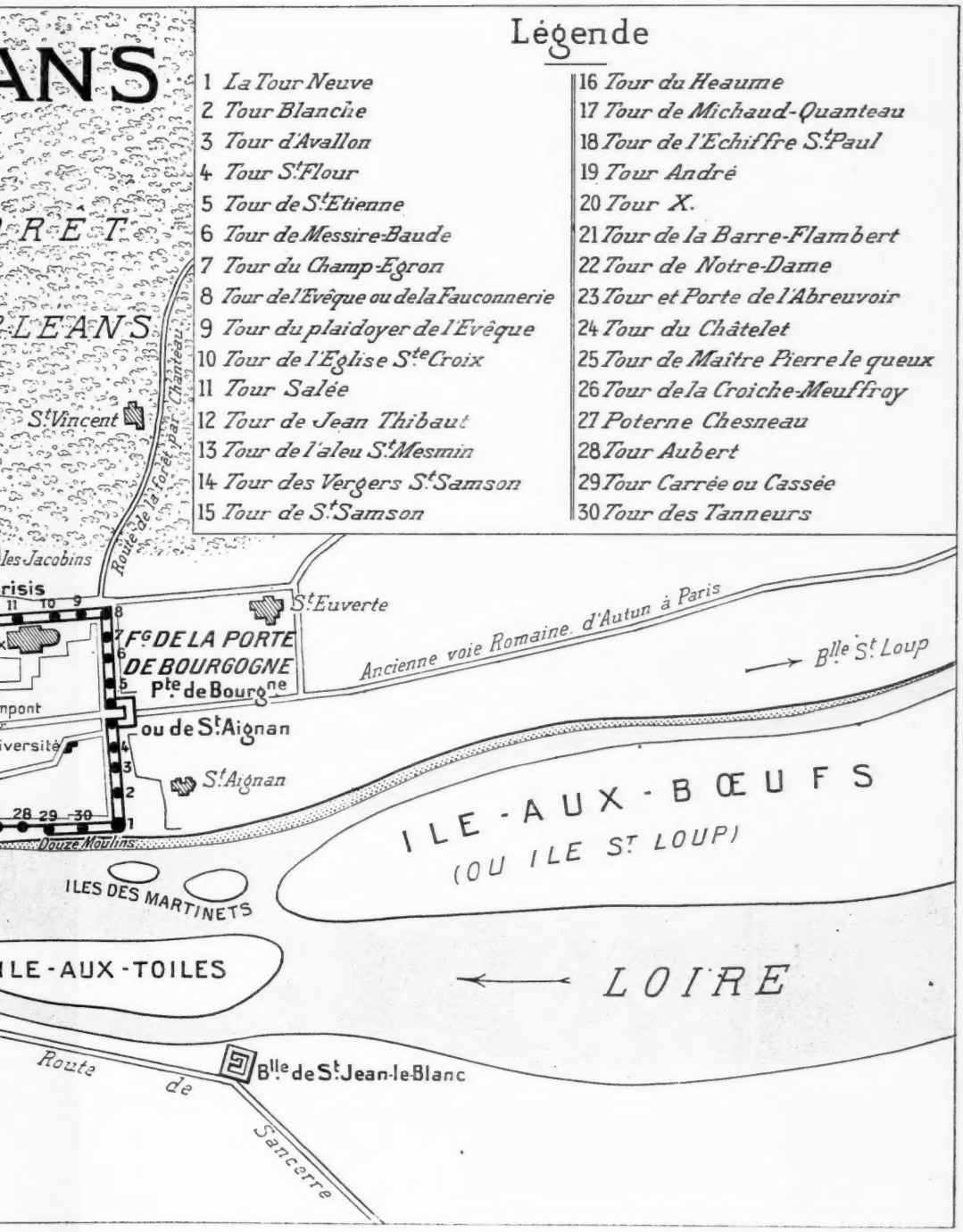
UNE SAISON EN NOUVELLE-ZÉLANDE, par Gaston de Ségur.

« De plus en plus loin, la foule des touristes étend le domaine de ses promenades à travers le monde; elle coudoie les explorateurs en Afrique et, dirigée par Cook, emboîte le pas derrière eux, envahit le terrain nouveau offert à sa curiosité, peuple les solitudes. Cette armée n'épargnera pas la Nouvelle-Zélande, où, l'été revenu, elle s'abat chaque année grossie. » M. Gaston de Ségur est arrivé assez à temps pour n'y trouver encore ni hôtels bondés, ni casinos bruyants : il a pu voyager à peu près en solitaire, à travers une nature préhistorique. Il a visité aussi les belles cités neuves d'Australasie, actives et fortes: il a su regarder et retenir. Les lecteurs de la *Revue* connaissent le style élégant et précis du jeune voyageur : ils ont lu ici-même, tout récemment, certaine relation d'un voyage en Norvège qui était d'un artiste et d'un écrivain.

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE, I - ÉPOQUE PRIMITIVE, MÉROVINGIENS ET CARLOVINGIENS, par Auguste Molinier.

C'est là « un ouvrage de bibliographie énumérant dans un ordre méthodique, les sources narratives de l'histoire de la France médiévale et indiquant les principaux mémoires et articles à consulter sur chaque auteur et sur chaque ouvrage ». M. Auguste Molinier s'est appliqué surtout à nous donner des textes une critique érudite et toujours avertie. Chaque chapitre contient, d'abord, tous les renseignements essentiels sur la nature des sources étudiées et sur leur importance ; ensuite, l'énumération des sources elles-mêmes; enfin, la liste des ouvrages à consulter. Cet ouvrage est un admirable répertoire bibliographique, abondant et clair.


PLAN D'ORLEAN
Siège de 1429
FORE
D'ORLEA
St Vinc
Blle de Paris ou de St Ladre et St Pouair
Route de Châteaudun
Blle du Pressoir-Ars
Fossé
St Pouair
Rte de Paris
Fg DE LA PORTE BERNIER
Ste Marie
Blle de Londres ou des Douze-Pierres
Porte Bernier ou Bannier
les Jacobins
Pte de Parisis
Blle de la Croix-Boissée
Fossé
Fg DE LA PORTE RENARD
Ste Croix
Route de Blois
Porte Regnard ou Renard
Mon. de Jacques Boucher
Hl des Crêneaux
St Pierre-Empont
Blle et Bould de St Laurent-des-Orgerils
St Paul
Université
Eg Notre Dame
Châtelet
Pte du Pont
Douze M
ILE DU SABLE
Motte des Poissonniers
Motte St Antoine
Bastille
ILE
Bd de l'Ile de Charlemagne
LOIRE
Belle Croix
Ft des Tourelles
ILE-AU
Bd des Tourelles
Bould du Champ St Privé
Fg DU PORTEREAU
Route de Blois
Blle des Augustins
Rte de Toulouse
Route


Légende
1 La Tour Neuve
2 Tour Blanche
3 Tour d'Avallon
4 Tour St Flour
5 Tour de St Etienne
6 Tour de Messire-Baude
7 Tour du Champ-Egron
8 Tour de l'Evêque ou de la Fauconnerie
9 Tour du plaidoyer de l'Evêque
10 Tour de l'Eglise Ste Croix
11 Tour Salée
12 Tour de Jean Thibaut
13 Tour de l'aleu St Mesmin
14 Tour des Vergers St Samson
15 Tour de St Samson
16 Tour du Heaume
17 Tour de Michaud-Quanteau
18 Tour de l'Echiffre St Paul
19 Tour André
20 Tour X.
21 Tour de la Barre-Flambert
22 Tour de Notre-Dame
23 Tour et Porte de l'Abreuvoir
24 Tour du Châtelet
25 Tour de Maître Pierre le queux
26 Tour de la Croiche-Meuffroy
27 Poterne Chesneau
28 Tour Aubert
29 Tour Carrée ou Cassée
30 Tour des Tanneurs
ANS
RÊT
LEANS
St Vincent
Route de la forêt par Chanteau
les Jacobins
risis
St Euverte
Fg DE LA PORTE DE BOURGOGNE
Pte de Bourgne
ou de St Aignan
St Aignan
Ancienne voie Romaine d'Autun à Paris
Blle St Loup
ILE-AUX-BŒUFS
(OU ILE St LOUP)
Douze Moulins
ILES DES MARTINETS
ILE-AUX-TOILES
LOIRE
Blle de St Jean-le-Blanc
Route de Sancerre

LE SIÈGE D'ORLÉANS[1]

— 1428-1429 —

I

LE SIÈGE DU 12 OCTOBRE 1428 AU 6 MARS 1429

Depuis quatre ans, depuis leur victoire stérile de Verneuil, les Anglais n'avaient pas beaucoup gagné en France[2], et ce qu'ils y tenaient leur était moins assuré que jamais. Ils s'aperçurent qu'il leur fallait tout prendre ou tout perdre. Ils avaient

1. Je n'ai pu songer à donner ici mes références. La source principale de cette histoire est le *Journal du siège*. (Procès, t. IV, pp. 94 et suiv.) Malheureusement nous ne possédons pas ce journal dans son état primitif. Les passages relatifs à la venue de la Pucelle en France (pp. 125 et suiv.) sont des interpolations faites avec une excessive maladresse. Dans le *Journal*, à partir du 29 avril, on surprend la trace de nombreux remaniements. Il est impossible, par exemple, d'attribuer à un témoin du siège l'erreur commise par le rédacteur relativement à la chute du pont des Tourelles, p. 162. Ce qui est dit à la page 167 des relations des habitants avec les hommes d'armes ne semble pas à sa place et pourrait bien avoir été mis là pour effacer le souvenir des dissentiments graves qui s'étaient produits dans la dernière semaine. Ce que le rédacteur (p. 171) dit d'un grand et gros Anglais, que maître Jean tua au siège de Jargeau, est pris littéralement dans la déposition que Jean d'Aulon fit en 1456, et cet emprunt est fait sans le moindre souci de la vérité, car Jean d'Aulon dit expressément que le grand et gros Anglais était aux Augustins. — J'ai le devoir de citer parmi les travaux modernes : *Histoire du siège d'Orléans*, par Jollois, 1833, in-4°. *Histoire du siège d'Orléans*, par Jules Quicherat, 1854, in-18. *Histoire du siège d'Orléans*, par P. Mantellier, 1867, in-18. *Histoire du siège d'Orléans*, par l'abbé Dubois, 1894, in-8°. Je ne me croirai pourtant pas dispensé de citer un auteur contemporain chaque fois que je lui aurai emprunté quelque chose qui lui appartenait en propre.

M. Petit-Dutaillis, professeur d'histoire du moyen âge à Lille, a bien voulu lire les épreuves de cette étude. J'ai mis à profit ses judicieuses observations.

2. Ils avaient pourtant achevé en 1425 la conquête du Maine.

jusque-là respecté les terres du duc d'Orléans, leur prisonnier. C'était une honte alors d'assiéger les châteaux d'un ennemi dont on tenait le corps. Pour plus grande sûreté, le bon duc, par prières et finance, dissuada les Anglais d'attaquer son duché. Ils traitèrent avec lui d'autant plus volontiers qu'ils manquaient d'hommes et d'argent pour faire campagne. Et pendant qu'ils se querellaient à Londres, ils laissaient les Français tranquilles. Mais en 1428, le Conseil du jeune roi Henri VI résolut d'achever la conquête de la France. Le Parlement d'Angleterre vota à cet effet des subsides.

Thomas Montague, comte de Salisbury, passa la mer avec deux mille sept cents hommes, chevaliers et archers. Il avait déjà beaucoup guerroyé en France, réduit nombre de forteresses en Champagne, et reçu le titre de capitaine général du roi sur le fait de la guerre dans son royaume. C'était le plus renommé pour les armes de tous les Anglais. Pourtant ses compatriotes allaient bientôt dire qu'il avait la cervelle détraquée. Il rallia, en chemin, des capitaines bourguignons et des capitaines français qui s'étaient tournés Anglais, s'avança par la Beauce, prit Nogent-le-Roi, Rochefort, le Puiset, Janville, Meung, Marchenoir, la Ferté-Hubert, Jargeau, Châteauneuf, aussi aisément qu'en cette même saison des vendanges, le jeune duc d'Alençon prenait des grives dans les vignes de Saint-Florent; puis il alla mettre le siège devant Orléans, nombril de Loire, cœur de France.

*
* *

Entre la Beauce et la Sologne, en avant des provinces fidèles, Touraine, Blaisois, Berri, la cité ducale se présentait à l'ennemi, sur la Loire recourbée, comme sur l'arc tendu la pointe de la flèche. Orléans, ville romaine, gardait alors la carrure qui lui avait été donnée au temps de l'empereur Aurélien. Le côté du midi, qui longeait la Loire, et le côté du nord s'étendaient sur une ligne de 3000 pieds. Les petits côtés du levant et du couchant n'avaient que 1350 pieds de long. La ville était ceinte de murs épais de six pieds et élevés de 18 à 33 pieds au-dessus du fossé qui en noyait la base.

Ces murs étaient flanqués de 34 tours, percés de 5 portes et de 2 poternes. Voici l'emplacement de ces portes, poternes et tours, avec les noms de celles qui firent parler d'elles durant le siège.

C'était, en allant de l'angle sud-est des murs à l'angle sud-ouest : la tour Neuve, énorme et ronde, baignant dans la Loire ; trois autres tours portant sur les grèves ; la poterne Chesneau qui seule s'ouvrait sur l'eau et qu'on fermait par une herse de fer ; la tour de la Croiche-Meuffroy, ainsi nommée de la croiche ou éperon qui, de son pied, s'avançait dans la rivière ; deux autres tours baignant dans la Loire ; la porte du Pont, avec pont-levis et flanquée de deux tours ; la tour de l'Abreuvoir ; la tour Notre-Dame, qui tirait son nom d'une chapelle adossée aux murs de la ville ; la tour de la Barre Flambert, la dernière de ce côté, à l'angle sud-ouest de l'enceinte, et qui barrait la rivière. Tout le long de la Loire, les murs étaient garnis d'un parapet de pierre et munis de machicoulis crénelés, d'où l'on pouvait lancer des carreaux et, en cas d'escalade, renverser les échelles. Les tours se dressaient à un jet d'arc les unes des autres.

Sur le côté ouest, on comptait d'abord trois tours, puis les deux tours de la porte qu'on appelait Regnard ou Renard, du nom des bourgeois, possesseurs autrefois d'un hôtel y attenant, habité en 1428 par Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, et dans lequel logea la Pucelle ; puis une autre tour, et, enfin, la porte Bernier ou Bannier, à l'angle nord-ouest de l'enceinte. Les remparts, de ce côté, avaient été construits à une époque où déjà on faisait usage de l'arbalète qui portait plus loin que l'arc : les tours étaient à un jet d'arbalète les unes des autres, et les murs moins haut qu'ailleurs.

Du côté nord, qui regardait la forêt : quatre tours ; la deuxième, celle de Saint-Samson, servait d'arsenal ; la porte Parisis avec ses deux tours, et quatre autres tours.

Du côté de l'est : quatre tours, la porte de Bourgogne, dite aussi de Saint-Aignan, parce qu'elle était proche de l'église de Saint-Aignan hors les murs, puis trois tours seulement pour ne pas compter deux fois la tour d'angle, qui était cette tour Neuve, énorme et ronde.

Au nord et à l'est les tours étaient distantes entre elles d'une portée d'arc.

Le pont de pierre, bordé de maisons, qui reliait la ville à la rive gauche de la Loire, était renommé dans le monde entier. Il avait dix-neuf arches d'ouvertures inégales. La première sur laquelle on passât en sortant de la ville par la porte du Pont se nommait l'Allouée ou pont Jacquemin Rousselet ; un pont-levis était pratiqué dans sa voûte. La cinquième arche appuyait sa culée sur une île étroite et longue, en forme de bateau, comme toutes ces îles des fleuves. Elle s'appelait en amont Motte-Saint-Antoine, d'une chapelle dédiée à ce saint, qui y était élevée, en aval Motte-des-Poissonniers, parce qu'on y amarrait des bateaux dont le fond était percé, pour conserver le poisson. En 1417, les Orléanais, prévoyant le cas où l'ennemi ferait une descente dans cette île, avaient construit au delà de la sixième arche une bastille, la bastille ou forteresse Saint-Antoine, qui occupait toute la largeur du pont. Le pilier commun à la onzième et à la douzième arche portait, sur un pied où l'on voyait taillés dans la pierre Notre-Dame, saint Pierre, saint Paul, saint Étienne, saint Aignan et saint Euverte, une croix de bronze doré. C'était, comme on disait, la Belle-Croix. Sur la dix-huitième arche et ses deux piliers, formant culée, s'élevait un châtelet composé de deux tours réunies par un porche voûté. Ce châtelet avait nom les Tourelles. La dix-neuvième et dernière arche portait, comme la première, un pont-levis. Après l'avoir franchie on se trouvait sur le Portereau ; et l'on avait devant soi la route de Toulouse qui rejoignait, au delà du Loiret, sur les hauteurs d'Olivet, la route de Blois.

La Loire traînait alors ses eaux paresseuses entre des îles recouvertes d'oseraies et de bouleaux, qui ont été enlevées depuis pour rendre le passage plus aisé aux bateaux. Une lieue à l'est d'Orléans, à la hauteur de Chécy, l'île aux Bourdons était séparée de la rive de Sologne par un bras étroit du fleuve et de l'Ile-aux-Bœufs par un autre bras aussi mince. Cette Ile-aux-Bœufs, qui devait appartenir, quatorze ans après le siège, à Pierre d'Arc, frère de la Pucelle, étalait, vers la rive de Beauce, devant Combleux, ses herbages et ses buissons. Un bateau qui descendait le cours

du fleuve côtoyait ensuite les deux îles Saint-Loup, et, franchissant la tour Neuve, glissait entre les deux petites îles des Martinets, à droite, et l'Ile-aux-Toiles à gauche. Puis il passait sous le Pont qui traversait, comme nous l'avons vu, une île dite en haut Motte-Saint-Antoine et en bas Motte-des-Poissonniers. Enfin, en aval des remparts, vis-à-vis Saint-Laurent-des-Orgerils, il rencontrait les deux petites îles Biche-d'Orge et Charlemagne.

Les faubourgs d'Orléans étaient les plus beaux du royaume. Au midi, le faubourg batelier du Portereau, avec l'église et le couvent des Augustins, s'étendait le long du fleuve, au pied du coteau de Saint-Jean-le-Blanc dont les vignes mûrissaient le meilleur vin du pays. Plus haut, sur les pentes douces conduisant à ce plateau de la Sologne qui ne boit pas l'eau du ciel, le Loiret, ses sources agitées, ses eaux limpides, ses rives ombreuses, les jardins et les fontaines d'Olivet riant aux regards d'un ciel pluvieux et doux.

Au levant, le faubourg de la porte Bourgogne était de tous le plus peuplé et le mieux bâti. C'est là qu'on admirait l'église Saint-Michel et l'église Saint-Aignan, dont le cloître passait pour un merveilleux joyau. Au sortir de ce faubourg, en suivant, au pied des vignes, le bras de sable ou d'eau que la Loire allongeait entre sa berge et l'Ile-aux-Bœufs, on atteignait après un quart de lieue la côte roide de Saint-Loup, et, si l'on s'avançait encore à l'ouest, entre la rivière et la route romaine d'Autun à Paris, l'on découvrait, l'un après l'autre, les clochers de Saint-Jean-de-Bray, de Combleux et de Chécy.

Au nord de la ville, s'élevaient de beaux moustiers et de riches églises, la chapelle Saint-Ladre, dans le cimetière; les Jacobins, les Cordeliers, l'église de Saint-Pierre-Ensentelée. En plein nord, le faubourg de la porte Bernier bordait la route de Paris et, tout proche, s'étendait la sombre cité des Loups, la profonde forêt de chênes, de charmes, de hêtres et de bouleaux, où s'enfonçaient, comme des bûcherons et des charbonniers, les villages de Fleury et de Samoy.

Au couchant, au milieu des cultures, le faubourg de la porte Renart longeait la route de Châteaudun, et le hameau de Saint-Laurent la route de Blois.

*
* *

Ville ducale, évêché, université, marché du haut et bas pays, Orléans, fière de ses clochers, de ses flèches et de ses tours qui levaient vers le ciel la croix de Notre-Seigneur, les trois cœurs de lis de la ville et les trois fleurs de lis de ses ducs, abritait, sous les hauts toits d'ardoise de ses maisons de pierre ou de bois plantées sur des rues tortueuses et sur de sombres venelles, quinze mille habitants, bourgeois, clercs et artisans ; officiers de justice et de finance, curés, chanoines, régents et suppôts de l'université, écoliers, libraires, écrivains, imagiers, peintres, enlumineurs; moines de toute robe, jacobins, cordeliers, mathurins, carmes, augustins; riches marchands, orfèvres, droguistes, épiciers, tanneurs, bouchers, poissonniers, hôteliers, mariniers. Ses écoliers ne passaient pas pour être tous des fontaines de sapience, mais ils jouaient joliment de la flûte. Et malgré son humeur querelleuse, qui lui valait le surnom de Guépin, le bourgeois d'Orléans était fou de musique et de danse. Lorsque les gens des faubourgs se renfermèrent dans la cité à l'approche des Anglais, le nombre des habitants fut plus que doublé, tant ces faubourgs étaient amples et populeux.

La ville, sous l'autorité d'un gouverneur, s'administrait elle-même au moyen de douze procureurs élus par le suffrage des bourgeois pour deux ans; mais l'élection devait être soumise à l'approbation du gouverneur.

Cette ville, posée comme un riche joyau sur la campagne verte, rattachée par le fil des routes et du fleuve aux villes et aux champs du royaume et du monde, cette cité industrieuse, qui travaillait pour autrui, afin qu'autrui travaillât pour elle, qui donnait et recevait dans la juste mesure établie par l'usage des aïeux et l'expérience des âges, allait être violemment séparée des prairies, des vignes, des bois et des jardins qui la nourrissaient et la rafraîchissaient, retranchée de la communion des villes françaises, enfermée dans une muraille de lances, de flèches, de machines ; ces clercs et ces artisans, ces magistrats et ces marchands, ces maîtres et ces écoliers, ces femmes, ces enfants allaient quitter la vie âpre quelquefois,

mais libre et paisible, de chaque jour, pour la vie étouffante et fiévreuse des assiégés. Et les murs historiés des moustiers et des églises, les charpentes sculptées des maisons aux pignons aigus, ces innombrables toits, leur publique richesse et leur orgueil domestique, de quoi leur serviraient-ils dans l'angoisse et la faim? Que les pierres les plus saintes et les plus chères deviendraient arides en la ville affamée! Ces maisons où leurs pères avaient vécu, où leurs enfants étaient nés, ne seraient-elles pas brûlées et démolies par des ennemis d'une telle méchanceté, qu'on doutait s'ils n'étaient pas des diables échappés de l'enfer? Chacun alors, même pauvre et de petit état, avait sa maison à soi, et l'aimait, pour noire et étroite qu'elle fût. En resterait-il un pignon debout, si la ville était prise? Aussi ne la laisseraient-ils pas prendre. Ces bourgeois et manants étaient décidés à défendre leur bien, leur ville, la ville de leur beau duc, prisonnier des Anglais, qu'ils aimaient chèrement. Aussi bien était-ce le plus doux et le plus déplorable des princes. Ils étaient résolus à combattre, non certes pour l'honneur. Un bourgeois, en ce temps-là, ne s'attirait aucun honneur à défendre sa ville. Par contre il y courait un terrible danger. La ville prise, les hauts et riches seigneurs, qui se trouvaient pris avec, en étaient quittes pour payer rançon, et le vainqueur leur faisait bonne chère. Les menus et pauvres seigneurs risquaient davantage. En cette année 1428, les gentilshommes qui défendirent Melun et se rendirent après avoir mangé leurs chevaux et leurs chiens, furent noyés dans la Seine. « Rien n'y valut hautesse », dit une chanson bourguignonne. Ordinairement hautesse valait la vie sauve. Quant aux citoyens assez courageux pour s'être défendus, ils avaient chance d'être pendus. Il n'existait pas de règles fixes à leur égard. Tantôt on en pendait plusieurs, tantôt un seul, tantôt on les pendait tous. Il était loisible aussi de leur couper la tête ou de les jeter à l'eau, cousus dans un sac. En cette même année 1428, les capitaines La Hire et Poton ayant manqué leur coup de main sur Le Mans et décampé à propos, les bourgeois qui les avaient aidés furent décapités place du Cloître-Saint-Julien, sur la pierre Olet, par ordre de ce même William Pole, comte de Suffolk, qui débridait déjà à Olivet, et de ce même John Talbot, le plus courtois

des chevaliers anglais, qui allait bientôt venir. L'exemple était suffisant pour instruire les citoyens d'Orléans. Leurs procureurs risquaient plus que les autres, et l'un d'eux, quand il passait par le cloître Saint-Sulpice, où l'on mettait à mort les condamnés, songeait sans doute qu'avant un an il pourrait bien être justicié là pour avoir défendu l'héritage de son seigneur. Les douze étaient résolus à défendre cet héritage et ils agissaient avec promptitude et sagesse pour le salut commun.

*
* *

Les Orléanais n'étaient pas pris au dépourvu. Leurs pères, au siècle passé, avaient vu de près les Anglais et mis la ville en état de défense. Eux-mêmes, en l'an 1425, s'étaient si bien attendus à subir un siège, qu'ils avaient amassé des armes dans la tour Saint-Samson, que tous les habitants, riches ou pauvres, avaient été requis pour creuser des fossés et construire des boulevards, et qu'il avait fallu à tous terrasser ou payer la taxe. La guerre a toujours coûté cher. Ils consacraient, chaque année, les trois quarts du revenu de la ville à l'entretien des remparts et de l'armement. Avertis que le comte de Salisbury approchait, ils se préparèrent avec une merveilleuse ardeur à le recevoir. Les murs, hors ceux qui regardaient la rivière, étaient sans parapets. Mais il y avait dans les magasins des pieux et des traverses destinés à faire des garde-fous. On les monta et l'on établit des mantelets dans lesquels étaient pratiquées des barbacanes en charpente, afin que, du haut des murs habillés de la sorte, les défenseurs pussent tirer à couvert. On établit, à l'entrée de chaque faubourg, des barrières de bois, avec un corps de garde et une loge pour le portier chargé de les ouvrir et de les fermer. Les remparts, bastilles et boulevards furent munis de soixante et onze bouches à feu, tant canons que bombardes, sans compter les couleuvrines. On tira de la carrière de Montmaillard, située à trois lieues de la ville, des pierres que les artisans façonnaient en boulets de canon ; on fit venir à grands frais du plomb, de la poudre et du soufre, que les femmes finaient pour le service des canons et des couleuvrines. On fabriquait

chaque jour par milliers des flèches, des traits, des fûts de viretons aboutés de pointes de fer et empennés de parchemin, et nombre de pavas, grands boucliers faits de douves assemblées à tenons et mortaises et recouvertes de cuir. On acheta du blé, du vin, du bétail à force pour la nourriture des habitants et des hommes d'armes qu'on attendait, gens du roi et routiers.

Par un privilège dont ils se montraient fort jaloux, les habitants avaient la garde de leurs remparts. Ils étaient répartis par corps de métiers en autant de compagnies qu'il y avait de tours. Se gardant eux-mêmes, ils jouissaient du droit de ne pas recevoir garnison dans leurs murs. Ce droit leur était précieux parce qu'il leur évitait d'être pillés et dérobés, incendiés et molestés à tout moment par des Écossais pris de soif ou par de joyeux Gascons. Ils y renoncèrent avec empressement, sentant bien que seuls, avec leur milice civique et les milices des communes, c'est-à-dire les paysans, ils ne pourraient soutenir l'effort d'un siège et qu'il leur fallait, pour bien faire, des hommes de cheval tenant roidement la lance et des gens de pied habiles à manœuvrer l'arbalète. Tandis que le sire de Gaucourt, leur gouverneur, et le Bâtard d'Orléans, lieutenant général du roi dans les pays de l'obéissance du duc d'Orléans, se rendaient à Chinon et à Poitiers pour demander aux conseillers du roi des hommes et de l'argent, des bourgeois partaient en mission, deux par deux, et allaient jusqu'en Bourbonnais et en Languedoc demander des secours aux villes. Les procureurs faisaient appel aux routiers qui tenaient la campagne pour les fleurs de lis et leur annonçaient par les deux hérauts de la ville, Orléans et Cœur de Lis, qu'il y avait chez eux de l'or et de l'argent en abondance, des vivres et des armes pour nourrir et armer deux mille combattants pendant deux ans, et que tout gentil et honnête capitaine qui voudrait défendre leur ville avec eux le pourrait faire, et qu'on se battrait à mort.

Des aventuriers de tout pays répondirent à l'appel des procureurs. Messire Archambaud de Villars, capitaine de Montargis ; Guillaume de Chaumont, seigneur de Guitry ; messire Pierre de la Chapelle, gentilhomme beauceron ; Raimond-Arnaud de Corraze, chevalier béarnais ; don Mathias d'Ara-

gon, Jean de Xaintrailles et Poton de Xaintrailles accoururent les premiers. L'abbé de Cercanceaux, naguère étudiant à l'Université d'Orléans, arriva à la tête d'une bande de partisans. Il entra aussi dans la ville à peu près autant d'amis qu'on attendait d'ennemis. On les solda, on leur fournit pain, chair, poisson, fourrage en abondance, et l'on défonça pour eux des tonneaux de vin. Les Orléanais laissaient entrer des gens d'armes tant qu'il en voulait venir. Ils se les partageaient entre eux et les nourrissaient de ce qu'ils avaient, aussi familièrement que si c'eût été leurs propres enfants.

*
* *

Ces bourgeois craignaient Dieu. En ce temps-là Dieu se faisait beaucoup craindre. Il était presque aussi terrible qu'au temps des Philistins. Les pauvres pécheurs craignaient d'être mal reçus s'ils s'adressaient à lui dans leurs afflictions. Mieux valait, croyaient-ils, prendre un biais et recourir à l'intercession de Notre-Dame et des saints. Dieu respectait sa mère et s'efforçait de lui complaire en toute occurrence. Il montrait pareillement de la déférence aux bienheureux assis à ses côtés dans le paradis et écoutait volontiers les requêtes qu'ils lui présentaient. Aussi était-ce la coutume, en cas de grande nécessité, de faire des prières et des présents aux saints pour les rendre favorables. Les bourgeois d'Orléans se rappelèrent à propos Monsieur saint Euverte et Monsieur saint Aignan patrons de leur ville. Saint Euverte s'était assis très anciennement dans le siège épiscopal occupé en 1428 par messire Jean de Saint-Michel, écossais, et il y avait resplendi de toutes les vertus apostoliques. Monsieur saint Aignan, son successeur, avait obtenu de Dieu qu'il regardât sa ville dans un péril semblable à celui qu'elle courait présentement. Voici son histoire telle que les Orléanais la savaient :

Le bienheureux Aignan s'était retiré dès sa jeunesse dans une solitude près d'Orléans. Saint Euverte, alors évêque de cette ville, l'y découvrit, l'ordonna prêtre, l'institua abbé de Saint-Laurent-des-Orgerils et le désigna pour son successeur dans le gouvernement des fidèles. Et quand saint Euverte eut

trépassé de cette vie à l'autre, le bienheureux Aignan fut proclamé évêque, du consentement du peuple orléanais, par la voix d'un petit enfant. Car Dieu, qui tire sa louange de la bouche des enfants, permit que l'un d'eux, porté dans ses langes sur l'autel, parlât et dit : « Aignan, Aignan, Aignan est élu de Dieu pour être évêque de cette ville. » Or, dans la soixantième année de son pontificat, les Huns envahirent la Gaule, conduits par Attila, leur roi, qui publiait que devant lui les étoiles tombaient, la terre tremblait, et qu'il était le marteau du monde, *stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis*. Toutes les villes qu'il avait rencontrées sur son chemin, il les avait détruites, et il marchait sur Orléans. C'est alors que le bienheureux Aignan alla trouver dans la cité d'Arles le patrice Aetius, qui commandait l'armée romaine, et lui demanda son aide en un si grand péril. Ayant obtenu du patrice promesse de secours, Aignan revint dans sa ville épiscopale qu'il trouva entourée de guerriers barbares. Les Huns avaient fait des brèches dans les murs, et ils se préparaient à donner l'assaut. Le bienheureux monta sur le rempart, se mit à genoux, pria, et, ayant prié, cracha sur les ennemis. Cette goutte d'eau fut suivie, par la volonté de Dieu, de toutes les gouttes d'eau suspendues dans le ciel ; un orage éclata, une pluie si abondante tomba sur les barbares, que tout leur camp en fut noyé ; leurs tentes s'abattirent sous la force des vents, et plusieurs d'entre eux périrent frappés de la foudre. La pluie dura trois jours, après lesquels Attila fit battre par de puissantes machines les remparts de la cité. Les habitants voyaient avec épouvante tomber leurs murailles. Quand tout espoir de résister fut perdu, le saint évêque alla, revêtu de ses habits sacerdotaux, vers le roi des Huns et l'adjura d'avoir pitié du peuple orléanais, le menaçant de l'ire céleste s'il était dur aux vaincus. Ces prières et ces menaces ne changèrent pas le cœur d'Attila. L'évêque, revenu parmi ses fidèles, les avertit qu'ils ne devaient s'assurer qu'en la puissance de Dieu, mais que ce secours ne leur manquerait pas. Et bientôt, selon la promesse qu'il leur avait donnée, Dieu délivra la ville par le moyen des Romains et des Français, qui défirent les Huns dans une grande bataille. Peu de temps après cette merveilleuse délivrance de sa

ville bien-aimée, saint Aignan s'endormit dans le Seigneur.

C'est pourquoi, travaillée d'inquiétude, en ce grand péril où les mettaient les Anglais, les citoyens d'Orléans attendaient de Monsieur saint Euverte et de Monsieur saint Aignan aide et réconfort. Aux merveilles que saint Aignan avait accomplies dans sa vie mortelle, ils mesuraient les miracles qu'il pouvait opérer maintenant qu'il était au Paradis. Ces deux confesseurs avaient, dans le faubourg de Bourgogne, chacun son église où l'on gardait précieusement leur corps. Les os des martyrs ou des confesseurs inspiraient alors une vénération profonde. Ils répandaient parfois, disait-on, une odeur balsamique, ce qui signifiait les grâces qui en émanaient. On les enfermait dans des châsses dorées et semées de pierres précieuses et il n'est point de miracle qu'on ne pensât obtenir par le moyen de ces saintes reliques. Le 6 août 1428, le clergé de la ville alla prendre dans l'église où elle était conservée la châsse de Monsieur saint Euverte et la porta autour des murs, afin qu'ils en fussent affermis, et la châsse vénérée fit le tour de la cité, suivie du peuple entier. Le 8 septembre, un tortis de cent dix livres fut offert à Monsieur saint Aignan. Pour les gagner, on faisait aux saints, quand on avait besoin d'eux, des présents de toute nature, robes, joyaux, argent monnayé, maisons, terres, bois, étangs. Mais on pensait que la cire vierge leur était particulièrement agréable. Un tortis était une rouelle de cire sur laquelle on plantait des cierges et deux petits panonceaux aux armes de la ville. Le 6 octobre, le péril approchant, prêtres, bourgeois, notables marchands, artisans, les femmes, les enfants firent une belle procession avec croix et bannières, chantant des psaumes et invoquant les gardiens célestes de la cité :

O benoit saint Aignan, tant digne et précieux,
O saint Euverte aussi, nos patrons glorieux !...

Ainsi les Orléanais travaillaient à se munir et protéger.

*
* *

Le mardi 12 octobre, à la nouvelle que l'ennemi venait par la Sologne, les procureurs envoyèrent des gens de guerre

abattre les maisons du Portereau, faubourg de la rive gauche, l'église et le couvent des Augustins, qui s'élevaient dans ce faubourg, ainsi que tous les bâtiments où l'ennemi pouvait se loger et se retrancher. Les gens de guerre furent pris de court. Ce jour même les Anglais occupèrent Olivet et se montrèrent au Portereau. Tant Anglais que Français tenant le parti des Anglais, ils étaient au nombre de cinq mille[1], sous les étendards du comte de Salisbury, capitaine général du roi Henri, de William Pole, comte de Suffolk, de John Pole, de Thomas, sire de Scales, des lords Falconbridge, Gray, Poynings, Molyns, de messire Lancelot de Lisle, maréchal de l'ost, de sir Richard Guethin, bailli d'Évreux, de William Glasdale, que les Français nommaient Glacidas, homme de petite naissance et de grande vaillance, et de plusieurs autres capitaines que du haut des murs et des clochers ceux d'Orléans dénombraient. Le fort des Tourelles et son boulevard leur fermaient l'entrée du pont. Ils s'établirent au Portereau, placèrent leurs canons et leurs bombardes sur la levée de Saint-Jean-le-Blanc, et, le dimanche qui suivit, ils lancèrent sur la ville force boulets de pierre, qui firent grand dommage aux maisons, mais ne tuèrent personne, sinon une Orléanaise, nommée Belles, demeurant près de la poterne Chesneau, au bord de la rivière. Ainsi commença par la mort d'une femme ce siège qui devait finir par la victoire d'une femme.

Cette même semaine les canons anglais détruisirent douze moulins à eau établis près de la tour Neuve. Sur quoi les Orléanais, pour ne pas manquer de farine, construisirent dans la ville onze moulins à chevaux. Il y eut quelques escarmouches en avant du pont, et le jeudi 21 octobre les Anglais donnèrent l'assaut au boulevard des Tourelles. La petite troupe de routiers au service de la ville et les milices bourgeoises firent une belle défense. Les femmes les aidèrent.

1. Contingent de l'armée anglaise devant Orléans :

Salisbury amène :	400	hommes d'armes et	2 250	archers.
Prélèvement sur les garnisons :	400	—	1 200	—
Nobles de Normandie :	200	—	600	—
	1 000	—	4 050	—

En tout 5 050 sans compter le contingent bourguignon. Mais en réalité ce chiffre est trop fort. Il y avait des déserteurs et les effectifs n'étaient pas complets.

Pendant les quatre heures que dura l'assaut, les commères en longues files couraient sur le pont, portant au boulevard leurs marmites et leurs écuelles pleines de charbons allumés, d'huile et de graisses bouillantes, avec une joie furieuse d'échauder les Godons. L'assaut fut repoussé. Mais, deux jours après, les Français s'aperçurent que le boulevard était miné ; c'est-à-dire que les Anglais avaient creusé en dessous des galeries dont ils avaient ensuite incendié les étais. Ce boulevard, devenu intenable, au dire des gens de guerre, fut détruit et abandonné. On ne crut pas pouvoir défendre les Tourelles ainsi démunies. Ces châtelets qui, naguère, arrêtaient pendant des mois toute une armée, ne valaient plus rien contre les pierres de canon. On construisit en avant de la Belle-Croix un boulevard de terre et de bois, on coupa deux arches du pont en arrière du boulevard, on mit à la place un tablier mobile. Et quand ce fut fait, on laissa, non sans regret, le fort des Tourelles aux Anglais, qui firent un boulevard de terre et de fagots sur le pont, et rompirent deux arches, l'une en avant, l'autre en arrière de leur boulevard. Le dimanche, vers le soir, quelques heures après que l'étendard de saint Georges eut été planté sur le fort, le comte de Salisbury monta dans une des tours avec William Glasdale et quelques capitaines, pour observer l'assiette de la ville. S'approchant d'une fenêtre, il vit les murs armés de canons, les tours coiffées en pointe ou terminées en terrasse, et tout autour de l'enceinte sèche et grise, les faubourgs ornés, pour quelques jours encore, de la pierre dentelée de leurs églises et de leurs moustiers, les vignes et les bois jaunis par l'automne, la Loire et ses îles ovales endormies dans la paix du soir. Sans doute il cherchait le point faible des remparts, l'endroit où il pourrait faire brèche et appuyer les échelles. Car son projet était de prendre Orléans d'assaut. William Glasdale lui dit :

— Monseigneur, regardez bien votre ville. Vous la voyez d'ici bien à plain.

A ce moment, Salisbury fut atteint d'une pierre de la muraille écornée par un boulet de canon. Cette pierre lui emporta un œil et la moitié du visage. Le coup était parti de la tour Notre-Dame. C'est, du moins, ce qu'on s'accorda à croire. On ne sut jamais qui l'avait tiré. Un homme de

la ville, accouru au bruit, vit un enfant qui s'échappait de la tour et le canon déserté. On pensa que cette pierre avait été lancée par la main d'un innocent, avec la permission de la mère de Dieu, et que le comte de Salisbury avait péri de male mort pour avoir dépouillé les moines et pillé l'église Notre-Dame-de-Cléry. On disait encore qu'il était puni pour avoir manqué à son serment, ayant promis au duc d'Orléans de respecter ses terres et ses villes. Porté secrètement à Meung-sur-Loire, il y trépassa le mercredi 27 d'octobre. De quoi les Anglais furent dolents. La plupart d'entre eux estimaient qu'ils perdaient gros à la mort de ce chef qui menait le siège avec vigueur et avait, en moins de douze jours, enlevé le joyau de guerre des Orléanais, les Tourelles. Mais d'autres jugeaient qu'il avait été bien simple de croire que ses boulets de pierre, après avoir traversé les eaux et les sables d'un large fleuve, renverseraient le mur épais contre lequel ils arrivaient essoufflés et mourants, et qu'il avait été bien fou de vouloir emporter de force une ville qu'on ne pouvait réduire que par la famine. Et ils songeaient : « Il est mort. Dieu ait son âme ! Mais il nous a mis dans de vilains draps. »

***

Le lendemain de la perte des Tourelles et quand on y avait déjà remédié autant que possible, le lieutenant général du roi entra dans la ville. C'était le seigneur Jean, bâtard d'Orléans, comte de Porcien et de Mortaing, grand chambellan de France, fils du duc Louis, assassiné en 1407 par l'ordre de Jean-Sans-Peur et dont la mort avait armé les Armagnacs contre les Bourguignons. Sa mère était la dame de Cani, à qui il était reconnaissant de lui avoir choisi pour père le plus haut seigneur du royaume, en quoi elle avait bien aidé à son avancement. Un bâtard de prince était prince. Il ne nuisait en rien aux enfants d'être conçus en adultère et autrement qu'en loyal mariage. Les enfants sont, comme le froment, disait-on : semez du blé volé, il poussera comme d'autre. Le Bâtard avait alors tout au plus vingt-six ans. L'année précédente, en compagnie de beaucoup de seigneurs

et de fort peu de gens d'armes, car alors seigneurie allait en petite compagnie, il avait couru porter des vivres aux habitants de Montargis, assiégés par le comte de Warwick. La ville qu'il venait seulement ravitailler, il l'avait délivrée, avec l'aide du capitaine La Hire, ce qui était de bon augure pour Orléans. Le Bâtard était déjà le plus adroit seigneur de son temps. Il savait la grammaire et l'astrologie et parlait mieux que personne. Il tenait de son père par son esprit vaste et charmant, mais il était plus prudent et plus tempéré. En le voyant si aimable, courtois et avisé, on disait qu'il était en la grâce de toutes les dames et même de la reine. Il était propre à tout, à la guerre comme aux négociations. Et ce qui en faisait un excellent capitaine, c'est qu'avec une intelligence souple, claire et froide, il était prompt, agile, infatigable. Mais, bien qu'il eût délivré Montargis en un clin d'œil, il n'avait nulle expérience de la guerre qu'il allait conduire et personne autour de lui n'y entendait grand'chose.

Il amenait dans la ville quelques chevaliers, capitaines et écuyers de grand renom, c'est-à-dire de haute maison ou grande vaillance, le maréchal de Boussac, messire Jacques de Chabannes, sénéchal de Bourbonnais, le seigneur de Chaumont, le jeune sire de Bueil, messire Théaulde de Valpergue, chevalier lombard, le bon écuyer La Hire, qui depuis la bataille perdue de Verneuil guerroyait et pillait merveilleusement, tenait la campagne presque seul avec ses Gascons, en attendant que les jeunes fussent en état de servir, et venait de si bien faire à la rescousse de Montargis. Ils arrivaient suivis de huit cents hommes, archers, arbalétriers et fantassins d'Italie, portant de grandes targes, comme les Saint-Georges des églises de Venise et de Florence. C'est tout ce que le roi avait pu ramasser pour le moment de seigneurs et de routiers.

*
* *

Cependant les Anglais avaient réfléchi. Ils s'étaient aperçus que l'entreprise de Salisbury était, à cette heure, aussi malade que lui, que c'était une affaire manquée, que tout était à recommencer, et que cette fois il fallait s'y prendre autrement.

Ils battirent en retraite et s'allèrent abriter sous leurs places de Meung et de Jargeau. Le 8 novembre au soir, il ne restait devant la ville que la garnison des Tourelles, forte de cinq cents hommes au plus et commandée, il est vrai, par un homme d'un furieux courage, le capitaine Glasdale. Les Français ne bougèrent pas. Le gouverneur, le vieux sire de Gaucourt, venait de se casser le bras en tombant sur le pavé de la rue des Hôtelleries. Il avait besoin de repos. Mais le Bâtard et toute la chevalerie, mais La Hire et tous les routiers, mais les milices bourgeoises et les gens des communes, c'est-à-dire les paysans enfermés dans l'enceinte, tout le monde se tint coi. C'est que les bourgeois étaient assez occupés de garder leurs murailles, que les gens de guerre n'étaient encore qu'une poignée, que le mouvement n'était pas encore donné, que chacun ne savait pas encore bien ce qu'il avait à faire, que les Anglais n'étaient pas allés loin et qu'ils faisaient grand'peur.

Forts de soixante ans de victoires, ils passaient pour invincibles. On attribuait à leurs archers une habileté surnaturelle. Les gens d'armes français n'étaient même pas bien sûrs que ce fussent des hommes. En jouant sur leur nom en latin et en français, on les nommait anges, et ce jeu de mots ne faisait pas rire. Car s'ils étaient des anges, c'était assurément de mauvais anges. Ils reniaient Dieu et avaient sans cesse à la gorge leur *Goddam*, tant qu'on les appelait les Godons. C'étaient des diables. Plusieurs affirmaient qu'ils avaient une queue au derrière. On n'était pas obligé de le croire, mais il n'était pas sage de le nier inconsidérément. C'était à tout le moins possible. Car, on ne pouvait douter que les démons ne fussent capables de prendre une forme humaine ; et tout ce qu'on savait de la puissance et de la méchanceté des Anglais semblait plutôt de l'enfer que de la terre ou du ciel. Or, nuls bons chrétiens n'étaient aises d'avoir affaire à des échappés de l'enfer. Les mauvais reconnaissaient comme les bons le pouvoir des démons. Le sire de Giac, quand on le mit dans un sac pour le noyer dans la rivière, demanda qu'avant de le faire mourir on lui coupât une de ses mains qu'il avait donnée au diable. Le sire de Retz lui-même, qui déjà depuis deux ans évoquait les démons pour obtenir d'eux hautesses et chevances, en

avait une peur affreuse[1]. A peine entré dans le cercle magique, il balbutiait des prières à la Vierge et se sauvait à toutes jambes. Il est vrai qu'il s'agissait de combattre les diables d'Angleterre et non de faire un pacte avec eux. On n'y risquait pas son âme. Mais on y risquait son corps, et c'était à considérer. Enfin on avait peur des Anglais et la peur ne raisonne pas.

D'un autre côté, les chefs de guerre, seigneurs et routiers, tout en faisant de leur mieux, ne valaient pas grand'chose contre des boulevards et des fortifications. Les routiers encore y avaient leur prix, car ils savaient plus d'un tour, mais ils ne songeaient qu'à la picorée. Quant aux seigneurs, ils n'avaient, pour la plupart, aucune idée d'un commandement, même petit, ni d'une action concertée. Ils s'escrimaient. Le jeu de la lance, avec des pratiques de vénerie et quelques ruses de paysans, c'était pour eux tout l'art militaire. La défense d'une grande ville passait de beaucoup leur entendement. Et le pis est qu'ils n'y avaient point de goût. Un des seigneurs venus avec le Bâtard, Jean, sire de Bueil, coucha plus tard par écrit ou plutôt dicta son sentiment à cet égard. Il ne voyait pas sans surprise ni déplaisir qu'on fît des chevaliers au siège des villes et parmi des roturiers. « La chevalerie anciennement, disait-il, se conférait aux nobles seuls et en rase campagne. » Il tenait pour peu honorable la guerre de siège et donnait pour raison que la droite vaillance de l'homme est de combattre en champ, là où il n'y a ni haie, ni fossé, ni fortification entre deux. Et ce sire de Bueil n'était pas un vieux chevaucheur de défaites, c'était un de ces jouvenceaux venus au roi sur un cheval boiteux et qui avaient reçu les leçons de deux dames expertes : souffrance et pauvreté. Tous ces chevaliers, plus occupés de se battre eux-mêmes que de conduire la bataille, étaient également incapables de commander et d'obéir. Durant vingt et un jours, le capitaine Glasdale resta retranché, avec ses cinq cents Anglais, sous ses Tourelles écornées, entre son boulevard du Portereau, qui n'avait pu être tout de suite bien redoutable, et son boule-

1. « Retz » est la forme donnée, d'après les pièces originales, dans *La Maison de Laval*, par le comte Bertrand de Broussillon, in-8°, t. III, p. 45 et *passim*.

vard du Pont, qui n'était qu'une barrière de bois qu'un tison pouvait faire flamber.

Cependant les bourgeois travaillaient. Ils accomplirent, après le départ des Anglais, un labeur énorme et douloureux. Pensant avec raison que l'ennemi reviendrait, non plus par la Sologne, mais par la Beauce, ils détruisirent tous leurs faubourgs du couchant, du nord et du levant, comme ils avaient déjà détruit ou commencé de détruire le Portereau. Ils incendièrent et abattirent vingt-deux églises et moustiers, entre autres l'église Saint-Aignan et son cloître si beau que c'était pitié de le voir abîmé, l'église Saint-Euverte, l'église Saint-Laurent-des-Orgerils, non sans promettre aux benoits patrons de la ville de leur en rebâtir de plus belles quand ils seraient délivrés des Anglais.

*
* *

Le 30 novembre, le capitaine Glasdale vit venir aux Tourelles sir John Talbot, qui lui amenait trois cents combattants avec canons, bombardes et autres engins de guerre, et, dès lors, le bombardement reprit plus violent que la première fois, crevant des toits, écornant des murs et faisant plus de bruit que de besogne. Dans la rue Aux-Petits-Souliers, une pierre de bombarde tomba sur la table autour de laquelle cinq personnes dînaient et qui n'eurent point de mal. On estima que c'était un miracle accompli par Notre-Seigneur à la requête de saint Aignan, patron de la ville. Ceux d'Orléans avaient de quoi répondre. Douze canonniers de métier desservaient, avec des servants à eux, les soixante-dix canons et bombardes qui composaient l'artillerie de la ville. Un très subtil ouvrier nommé Guillaume Duisy avait fondu pour eux une bombarde qui fut placée à la croiche ou éperon de la poterne Chesneau et qui jetait sur les Tourelles des pierres de 120 livres. Près de cette bombarde on mit deux canons, l'un nommé *Montargis*, parce que c'étaient les habitants de Montargis qui l'avaient prêté, l'autre *Rifflart*, comme qui dirait « le Ravageur ». Un couleuvrinier, natif de Lorraine et demeurant à Angers, avait été envoyé par

le roi à Orléans où il recevait 12 livres de solde par mois. Il avait nom Jean et était tenu pour le meilleur maître qui fût alors de son métier. Il gouvernait une grosse couleuvrine qui causait grand dommage aux Anglais. Maître Jean était de plus un homme jovial. Parfois, quand tombait une pierre de canon dans son voisinage, il se laissait choir à terre et se faisait porter en ville, à la grande joie des Anglais qui, le voyant ainsi mené, le croyaient mort. Mais leur joie était courte, car maître Jean revenait bientôt à son poste et les bombardait comme devant. Ces couleuvrines se chargeaient avec des balles de plomb, au moyen d'une baguette de fer. C'étaient de très petits canons ou, si l'on veut, de grands fusils posés sur un chariot. On les maniait aisément. Aussi, maître Jean portait-il la sienne partout où il en était besoin et toujours faisait grandement son devoir.

Le 25 décembre, pour célébrer la Nativité de Notre-Seigneur, on fit trêve. Comme les deux peuples avaient même foi et même religion, ils cessaient d'être ennemis aux jours de fête et la courtoisie renaissait entre chevaliers des deux camps chaque fois que le vieux calendrier leur rappelait qu'ils étaient chrétiens. La Noël est une férie joyeuse. Le capitaine Glasdale désira la chômer avec des chansons, selon la coutume d'Angleterre. Il demanda au seigneur Jean, bâtard d'Orléans, et au maréchal de Boussac, de vouloir bien lui envoyer une troupe de ménétriers, ce qu'ils firent gracieusement. Les ménétriers d'Orléans se rendirent aux Tourelles avec leurs trompettes et leurs clairons et jouèrent aux Anglais des Noëls qui leur réjouirent le cœur. Les Orléanais, qui vinrent sur le pont écouter la musique, trouvèrent que c'était grande mélodie. Mais sitôt la trêve expirée, chacun prit garde à soi. Car, d'une rive à l'autre, les canons reposés lancèrent avec une nouvelle vigueur les boulets de pierre et de cuivre.

*
* *

Ce que les Orléanais avaient prévu se réalisa le 30 décembre. Ce jour-là, 2 500 Anglais vinrent par la Beauce à Saint-Laurent-des-Orgerils. Toute la chevalerie française alla au

devant d'eux et fit des prouesses. Mais les Anglais occupèrent Saint-Laurent. Le véritable siège commençait. Ils construisirent un boulevard sur la rive gauche de la Loire, à l'ouest de Portereau, en un lieu nommé le champ de Saint-Privé. Ils en construisirent un autre dans l'île Charlemagne. Sur la rive droite ils établirent à Saint-Laurent-des-Orgerils un camp retranché ; puis, à une portée d'arbalète sur la route de Blois, en un lieu dit la Croix-Boissée, ils construisirent un autre boulevard. A deux portées d'arbalète, au nord, sur la route du Mans, au lieu dit des Douze-Pierres, ils élevèrent une bastille qu'ils nommèrent Londres. L'usage était de donner aux tours et bastilles le nom d'un des douze preux, Arthur, Hector ou Josué, ou encore celui d'une des douze preuses, Camille ou Penthésilée. Ce nom de Londres était pour faire entendre qu'ils défendraient cette bastille comme si c'était leur ville royale, et ce fut entendu ainsi.

Ces travaux achevés, Orléans n'était cerné qu'à moitié. On y entrait et on en sortait à peu près comme on voulait. De petites compagnies de secours, envoyées par le roi, arrivaient sans encombre. Le 5 janvier, l'amiral de Culan traverse la Loire devant Saint-Loup avec 500 combattants et pénètrent dans la ville par la porte de Bourgogne. Le 8 février, William Stuart, frère du connétable d'Écosse, et plusieurs chevaliers et écuyers font leur entrée avec 1 000 combattants si bien équipés qu'on ne peut se lasser de les voir. Ils sont suivis le lendemain par 320 soldats. Les vivres et les munitions ne cessent d'arriver. En janvier, le 3, 954 pourceaux et 400 moutons ; le 10, poudres et victuailles, le 12, 600 pourceaux, le 24, 600 têtes de gros bétail et 200 pourceaux ; le 31, 8 chevaux chargés d'huiles et de graisses.

Sir John Talbot et le seigneur de Scalles, qui conduisaient le siège depuis la mort du comte de Salisbury, s'apercevaient que des mois s'écouleraient et des mois encore avant que l'investissement fût complet et la place enfermée dans un cercle de bastilles reliées entre elles par un fossé continu. En attendant, les malheureux Godons enfonçaient dans la boue et la neige et gelaient dans leurs mauvais abris de terre et de bois qu'on nommait des taudis. Ils risquaient, leurs affaires allant de ce train, d'y être plus dépourvus et plus affamés

que les assiégés. Aussi, de même que le défunt comte de Salisbury, s'efforçaient-ils parfois encore de brusquer les choses. De temps en temps, ils essayaient, sans grand espoir, de prendre la ville d'assaut.

Du côté de la porte Renart, le mur était moins haut qu'ailleurs et, comme ils se trouvaient en force et puissance de ce côté, ils attaquaient ce mur de préférence. Il faut dire qu'ils n'y mettaient guère de malice. Ils se ruaient sur la porte Regnart en criant furieusement : « Saint-Georges ! » se heurtaient aux barrières et se faisaient reconduire à leurs boulevards par les gens du roi et les gens de la commune. Ces assauts, mal préparés, leur faisaient perdre chaque fois quelques gens d'armes bien inutilement. Et déjà ils manquaient d'hommes pour remuer la terre.

Ils n'avaient pas réussi à effrayer les Orléanais en les bombardant sur deux côtés à la fois, au midi et au couchant. On fut longtemps à rire, dans la ville, d'une grosse pierre de canon tombée à la porte Bannier, au milieu de plus de cent personnes, sans en toucher aucune, si ce n'est un compagnon à qui elle ôta son soulier et qui en fut quitte pour se rechausser.

Cependant les seigneurs français faisaient à leur plaisir des vaillantises d'armes. Ils couraient aux champs, selon leur fantaisie, sans le moindre prétexte. Un jour, entre autres, vers la fin de janvier, comme il faisait grand froid, quelques maraudeurs anglais vinrent dans les vignes de Saint-Ladre et de Saint-Jean-de-la-Ruelle enlever des échalas pour se chauffer. Le guetteur les signale. Aussitôt voilà toutes les bannières au vent. Le maréchal de Boussac, messire Jacques de Chabannes, sénéchal du Bourbonnais, messire Denis de Chailly, maint autre seigneur et avec eux routiers et capitaines, courent aux champs. Chacun d'eux n'avait certainement pas vingt hommes à commander.

***

Le Conseil du roi travaillait avec ardeur à secourir Orléans. Le roi appela sa noblesse d'Auvergne, demeurée fidèle aux fleurs de lis depuis le jour où, dauphin et chanoine

de Notre-Dame-d'Ancis, presque enfant encore, il était allé avec quelques chevaliers ramener à l'obéissance deux ou trois seigneurs révoltés sur leurs puys sauvages. A l'appel du roi, la noblesse auvergnate sortit de ses montagnes et, sous l'étendard du comte de Clermont, arriva, dans les premiers jours de février, à Blois où elle se réunit aux Écossais de John Stuart de Darnley, connétable d'Écosse, et aux gens du Bourbonnais, venus sous les bannières des seigneurs de la Tour-d'Auvergne et de Thouars.

On apprit à ce moment que sir John Falstolf amenait de Paris aux Anglais d'Orléans un convoi de vivres et de munitions. Le Bâtard quitta Orléans, accompagné de deux cents hommes d'armes, et alla s'entendre avec le comte de Clermont sur ce qu'il y avait à faire. Il fut décidé qu'on attaquerait d'abord le convoi. Toute l'armée de Blois, sous le commandement du comte de Clermont et la conduite du Bâtard, marcha sur Étampes à la rencontre de Falstolf.

Le 11 février, quinze cents combattants commandés par messire Guillaume d'Albret, messire William Stuart, frère du connétable d'Écosse, le maréchal de Boussac, le seigneur de Gravelle, les deux capitaines Xaintrailles, le capitaine La Hire, le seigneur de Verduzan et autres chevaliers et écuyers, sortirent d'Orléans, mandés par le Bâtard, avec ordre de rejoindre l'armée du comte de Clermont sur la route d'Étampes, au village de Rouvray-Saint-Denis, proche Angerville.

Ils arrivèrent à Rouvray le lendemain samedi 12 février, veille des Brandons, quand l'armée du comte de Clermont était encore assez loin; là, de bon matin, les Gascons de Poton et de La Hire aperçurent la tête du convoi qui, par la route d'Étampes, s'avançait dans la plaine. Trois cents charrettes et chariots de vivres et d'armes venaient à la file conduits par des soldats anglais, par des marchands et des paysans normands, picards et parisiens, quinze cents hommes au plus, tranquilles et sans méfiance. Il vint aux Gascons l'idée naturelle de tomber sur ces gens et de les culbuter au moment où ils s'y attendaient le moins.

En toute hâte, ils envoyèrent demander au comte de Clermont la permission d'attaquer. Le comte de Clermont était un jouvenceau, et non des plus sages; armé chevalier le jour

même, il en était à sa première affaire. Il fit dire sottement aux Gascons de ne point attaquer avant sa venue. Les Gascons obéirent à grand déplaisir, voyant ce qu'on perdait à attendre. Car, s'apercevant enfin qu'ils sont dans la gueule du loup, les chefs anglais, sir John Falstolf, sir Richard Guethin, bailli d'Évreux, sir Simon Morhier, prévôt de Paris, se mettent en belle ordonnance de bataille. Ils font dans la plaine, avec leurs charrettes, un parc long et étroit où ils retranchent les gens de cheval, et au devant duquel ils placent les archers derrière des pieux fichés en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi. Ce que voyant, le connétable d'Écosse perd patience et mène ses quatre cents cavaliers contre les pieux où ils se rompent. Les Anglais, découvrant qu'ils n'ont affaire qu'à une petite troupe, font sortir leur cavalerie et chargent si roidement qu'ils culbutent les Français et en tuent trois cents. Cependant les Auvergnats avaient atteint Rouvray et, répandus dans le village, ils en mettaient les celliers à sec. Le Bâtard s'en détacha et vint en aide aux Écossais avec quatre cents combattants. Mais il fut blessé au pied et en grand danger d'être pris.

Là tombèrent messire William Stuart et son frère, les seigneurs de Verduzan, de Châteaubrun, de Rochechouart, Jean Chabot, avec plusieurs autres de grande noblesse et renommée vaillance. Les Anglais, non encore saouls de tuerie, s'éparpillèrent à la poursuite des fuyards. La Hire et Poton, voyant alors les étendards ennemis dispersés dans la plaine, réunirent ce qu'ils purent, soixante à quatre-vingts combattants, et se jetèrent sur un petit parti d'Anglais qu'ils écrasèrent. A ce moment, si les autres Français avaient rallié, l'honneur et le profit de la journée leur serait resté. Mais le comte de Clermont, qui n'avait pas fait mine de secourir les hommes du connétable d'Écosse et du Bâtard, déploya jusqu'au bout son inébranlable lâcheté. Les ayant vu tous tuer, il s'en retourna avec son armée à Orléans, où il arriva fort avant dans la nuit (12 février). Le seigneur de La Tour-d'Auvergne, le vicomte de Thouars, le maréchal de Boussac, le Bâtard se tenant à grand'peine sur sa monture, suivaient avec leurs troupes en désarroi. Jamet du Tillay, La Hire et Poton venaient les derniers, veillant à ce que les

Anglais des bastilles ne leur tombassent dessus, ce qui eût achevé la déconfiture.

Comme on entrait dans le saint temps du carême, les vivres, amenés de Paris aux Anglais d'Orléans par sir John Falstolf, se composaient surtout de harengs saurs qui, durant la bataille, avaient beaucoup pâti dans leurs caques défoncées. Pour faire honneur aux Français d'avoir déconfit tant de Dieppois, les joyeux Anglais nommèrent cette journée la journée des Harengs.

Le comte de Clermont, bien qu'il fût beau cousin du roi, reçut mauvais accueil des Orléanais. On jugeait sa conduite honteuse et malhonnête et quelques-uns le lui firent entendre. Le lendemain, il s'esquiva avec ses Auvergnats et ses Bourbonnais, aux applaudissements du peuple qui ne voulait pas nourrir ceux qui ne se battaient pas. En même temps, messire Louis de Culan, amiral de France, et le capitaine La Hire quittaient la ville avec deux mille hommes d'armes et, quand on sut leur départ, ce furent de telles huées, qu'il leur fallut, pour apaiser les bourgeois, leur promettre qu'ils les allaient secourir de gens et de vivres. Messire Regnault de Chartres, qui était venu dans la ville à un moment qu'on ne saurait dire, partit avec eux, ce dont on ne pouvait lui faire grief, puisque, chancelier de France, sa place était au Conseil du Roi. Mais ce qui devait paraître assez étrange, c'est que le successeur de Monsieur Saint-Euverte et de Monsieur Saint-Aignan, messire de Saint-Michel quitta alors son siège épiscopal et délaissa son épouse affligée. Quand les rats s'en vont, c'est que le navire va couler. Il ne restait plus dans la ville que le seigneur Bâtard et le maréchal de Boussac. Encore le maréchal ne devait-il pas demeurer très longtemps. Il partit au bout d'un mois, disant qu'il lui fallait aller près du roi et aussi prendre possession de plusieurs terres qui lui étaient échues du chef de sa femme, par la mort du seigneur de Châteaubrun son beau-frère, qui avait été tué à la journée des Harengs. Ceux de la ville tinrent cette raison pour bonne et suffisante; il leur promit de revenir bientôt, et ils furent contents. Or, le maréchal de Boussac était un des seigneurs les plus attachés au bien du royaume. Mais quiconque avait terre se devait à sa terre.

*
* *

Ceux d'Orléans, trahis et délaissés, avisèrent à leur sûreté. Et puisque le roi ne les savait garder, ils résolurent, pour échapper aux Anglais, de se donner à plus puissant que lui. Ils envoyèrent à Philippe, duc de Bourgogne, le capitaine Poton, qui lui était connu pour avoir été son prisonnier, et deux procureurs de la ville, Jean de Saint-Avy et Guion du Fossé, avec mission de le prier et requérir qu'il voulût bien les regarder favorablement et que, pour l'amour de son bon parent, leur seigneur Charles, duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre et empêché de garder lui-même ses terres, il lui plût amener les Anglais à lever le siège, jusqu'à ce que le trouble du royaume fût éclairci. C'était leur ville qu'ils offraient de remettre en dépôt aux mains du duc de Bourgogne. Et en attendant le jour incertain et lointain où ils seraient ainsi gardés, ils continuèrent à se garder eux-mêmes de leur mieux. Mais ils étaient soucieux et non sans raison. Car s'ils veillaient à ce que l'ennemi ne pût entrer, ils ne découvraient aucun moyen de le chasser bientôt. Dans les premiers jours de mars, ils virent avec inquiétude que les Anglais creusaient un fossé pour aller à couvert d'une bastille à l'autre depuis la Croix-Boissée jusqu'à Saint-Ladre. Ils essayèrent de détruire cet ouvrage. Ils attaquèrent les Anglais avec vigueur et firent quelques prisonniers. Maître Jean tua de sa couleuvrine en deux coups cinq personnes, parmi lesquelles lord Gray, neveu du feu comte de Salisbury. Mais ils n'empêchèrent pas les Anglais d'accomplir leur travail. Ils voyaient l'investissement se poursuivre avec une infaillible rigueur. Agités de doutes et de craintes, brûlés d'inquiétude, sans sommeil, sans repos et n'avançant à rien, ils commençaient à désespérer. Tout à coup naît, s'étend, grandit une rumeur étrange. On dit que par la ville de Gien a passé nouvellement une jeune fille nommée la Pucelle, annonçant qu'elle se rendait à Chinon auprès du gentil dauphin, et se disant envoyée de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et faire sacrer le roi à Reims. Cette nouvelle soulève un grand émoi, un prompt émerveillement, d'infinies espérances. La

fièvre du siège s'en nourrit et devient la fièvre de la Pucelle. On ignorait tout d'elle, sinon qu'elle venait, et déjà l'on croyait en elle. La curiosité qu'elle inspirait était si ardente, que le Bâtard jugea bon de la satisfaire. Pour sa part, il n'espérait guère en cette dévote, mais il se fit un devoir d'entretenir la commune espérance. Il envoya à Chinon deux gentilshommes chargés de s'enquérir de la jeune fille. L'un, Archambaud de Villars, capitaine de Montargis, qu'il avait déjà, durant le siège, expédié au roi, était un très vieux chevalier, familier autrefois du duc Louis d'Orléans, un des sept Français qui combattirent contre les sept Anglais en l'an 1402, à Molendre; un Orléanais de la première heure qui, malgré son grand âge, avait vigoureusement défendu les Tourelles, le 21 octobre. L'autre, Jamet du Tillay, écuyer breton, venait de se faire honneur en couvrant avec ses Bretons la retraite de Rouvray. Serviteur fidèle, homme dur, c'est lui qui, plus tard, fit dire à Marguerite d'Écosse : « Jamet, Jamet, c'est par toi que je meurs! » Ils partirent et la ville entière attendit anxieusement leur retour.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

L'ÉCOLE DES OFFICIERS

DE FREDERIKSBERG[1]

Le samedi 11 octobre 1894 nous nous présentâmes, à midi, à l'école des officiers au château de Frederiksberg. Chacun avait au complet l'équipement et l'armement provenant du corps où il avait passé comme recrue.

Le château de Frederiksberg, situé à peu de distance à l'ouest de Copenhague, sur le bord de la route qui mène à Roskilde, a été bâti sous Frédéric IV, à la fin du XVIIe siècle. Les rois ne l'habitent plus. En 1716, le tsar Pierre le Grand y a séjourné avec l'impératrice Catherine. Sous Christian VII, on y menait joyeuse vie, et, aux splendides fêtes, se montraient la reine Caroline-Mathilde et le ministre comte Struense. Le maréchal Bernadotte, le futur roi de Suède, avait en 1808 son quartier-général au château. Il soutenait avec son corps d'armée le Danemark, allié de la France. En 1869, le château fut transformé pour recevoir l'école des officiers.

En Danemark, la très courte durée normale du service — de huit à quatorze mois de temps de présence selon les armes — a nécessité l'organisation d'un système très complet d'établissements militaires.

1. Chapitre extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous le titre : *Sous le Danebrog*.

Dans chaque arme, il y a une école spéciale pour les élèves sous-lieutenants ; à leur sortie, ils peuvent être nommés officiers, mais il leur faut passer par l'école de Frederiksberg pour pouvoir porter les deux boutons de premier lieutenant.

L'école des officiers comprend trois divisions. La division inférieure *(yngste klasse)* reçoit tous les deux ans des caporaux et des sous-lieutenants officiers de réserve désireux de devenir officiers permanents. Leur admission se fait au choix et leur nombre ne peut dépasser vingt. Les cours durent un an et demi; ils portent seulement sur les connaissances pratiques nécessaires à un officier. Dans la classe moyenne *(næstdaldste klasse)*, où j'allais entrer, peuvent être admis, à côté des élèves qui ont satisfait aux examens de sortie de la classe inférieure, les gradés ou simples soldats qui ont accompli leur temps de service obligatoire et justifient de connaissances générales suffisantes. Les cours durent un an et demi. Ils portent sur l'instruction générale et militaire à la fois. A leur sortie, les élèves sont aptes à devenir premiers lieutenants, mais dans la limite des places disponibles; ceux qui ne sont pas encore seconds lieutenants sont nommés.

Enfin vient la division supérieure, comprenant les sections d'état-major, d'artillerie et du génie.

***

A midi, nous sommes réunis dans la grande salle d'honneur du château. Le colonel vient nous inspecter. Nous faisons connaissance entre camarades. Ma classe comprend trente-deux élèves, y compris deux étrangers, le prince Chira, fils du roi de Siam, et moi; mélange bizarre d'uniformes de toutes armes, d'élèves officiers et de sous-lieutenants. Les élèves officiers logent au château, les sous-lieutenants en ville. Je partageai le sort de ces derniers, attendu que je n'étais astreint qu'à suivre les cours.

Nous faisons connaissance avec le personnel de l'école : le colonel commandant, les trois capitaines, les trois lieutenants qui nous surveillent et les sous-officiers secrétaires, moniteurs. La journée se passe à s'installer; on nous distribue des imprimés sur le service à l'école et nous visitons les locaux. Je

frémis à la vue du tableau noir. Le lendemain, les cours devaient commencer : six heures par jour. Prenons comme exemple cette première journée.

Je commençai, à six heures et demie du matin, par une marche de cinq kilomètres, du palais jaune, où j'habitais chez ma sœur, à l'école en traversant toute la ville, les tramways ne marchant pas encore à cette heure. Arrivé à l'école, la première personne en vue est le vieux portier, ancien sous-officier, dont la femme a pour fonction de nettoyer nos gants. Je retrouvai mes camarades. Les élèves-officiers avaient passé une fort mauvaise nuit en butte aux brimades des anciens ; ils n'avaient pas fermé l'œil. Disons en passant que ces brimades, fort inoffensives, cessent au bout de quelques jours. A huit heures, nous nous introduisons dans la grande salle où se font les cours. Sur le plancher, trois longues rangées de bancs avec des dos peints en brun ; devant, de longues planches formant tables. Au mur, des cartes, l'immense tableau noir avec un petit support pour l'éponge et la craie ; dans un coin, un lavabo pour les lavis ; au milieu, la chaire du professeur et une chaise. Autour des murs, des espèces de commodes pour ranger les livres et les cahiers. Chaque élève a sa case avec son nom et son numéro matricule sur une étiquette de la belle écriture d'un fourrier. Un poêle et des becs de gaz, et c'est tout.

Devant moi est assis le prince Chira ; à côté, à droite, le fils d'un colonel qui a servi en Algérie ; derrière moi un élève, officier du génie à collet de velours noir, — un fort en mathématiques qui me sera très utile, car je hais les mathématiques et la table de logarithmes. Au premier rang, à droite, notre doyen, un sous-lieutenant d'artillerie, qui a fait campagne au Congo et y a été médaillé ; il a une belle barbe blonde dont il paraît très fier. A huit heures vingt minutes, le lieutenant de semaine fait l'appel ; dix minutes après, les cours commencent. Cinquante-cinq minutes d'organisation militaire. Des fourriers succombent sous des piles de livres qui nous sont distribués. Cinq minutes d'entr'acte. Le professeur d'histoire — un pékin — tête de vieux brigadier de gendarmerie avec moustaches et impériale grises, fait son entrée. Il est très intéressant. Une demi-heure de pause. Déjeuner au réfectoire, sandwiches, bière et café. A onze heures, paraît notre

terreur : le professeur de mathématiques, un civil très doux, plutôt trop doux, dont le physique et les longs cheveux font passer un sourire sur nos lèvres. Il nous ennuie mortellement, le pauvre cher homme. Après lui arrive le professeur de français avec une barbe en fer à cheval. Je quitte la classe pendant cette heure-là, car le professeur a déclaré qu'il aimait mieux ne pas avoir un « vrai » Français dans sa classe. J'en profite pour aller au Jardin zoologique, qui est à côté; j'y présente mes devoirs à Jean, le jeune éléphant, à la lionne, et à une personne dont le nom n'intéresse pas le lecteur et qui a bien voulu venir parler autre chose que le français avec moi...

De une heure à trois, nous avons le cours d'art militaire. Le professeur, très distingué, porte la croix de la Légion d'honneur, ce qui me fait grand plaisir. C'est lui qui me chargeait toujours de lire les proclamations de l'empereur Napoléon Ier à ses armées victorieuses.

A trois heures, les cours sont terminés. Les sous-lieutenants et moi nous regagnons notre domicile avec nos livres sous le bras. Il va falloir piocher ferme pour préparer les cours de la semaine. Les élèves officiers dînent au château, ont plusieurs heures de répétitions; puis ils soupent et montent se coucher à la chambrée.

Le lendemain, encore six heures de cours. Je commence à regretter le grand air du champ de manœuvre, et je trouve les bancs de l'école bien durs. Nous faisons connaissance avec quatre nouveaux professeurs : celui de fortification, un jeune officier du génie sanglé dans sa tunique à collet de velours noir; celui de topographie et d'astronomie, vrai savant; puis celui de danois qui fait des conférences sur la littérature du Danemark. Le professeur de gymnastique, un lieutenant d'infanterie, assisté d'un autre lieutenant et d'un peloton de sous-officiers moniteurs de l'école de gymnastique, nous garde deux grandes heures. Il fait très froid en veste et en pantalon de toile dans la salle de gymnastique. Ce ne sont plus les exercices demandés aux recrues, mais les finesses de l'art qu'il faut apprendre, sans oublier l'escrime à la baïonnette, le fleuret et le sabre. Je n'aime pas la gymnastique et me console en chiquant. Je crois que cela me donne grand air.

Nous voyons bientôt deux nouveaux professeurs; celui

d'artillerie ne peut pas rester en place sur sa chaise et se promène de long en large, chiquant et jurant. Le professeur d'allemand fait son entrée : vêtu d'une très longue redingote noire, il portait lunettes; il a la vue très basse, et on en profite.

Les cours d'équitation ont lieu le matin. Il fait un froid glacial, d'abord à l'écurie où le marchi-chef nous fait la théorie; puis pendant l'heure du manège. L'hiver ce n'est pas drôle. On monte à tour de rôle tous les chevaux de l'école. Le capitaine de dragons est au milieu. C'est Jupiter tonnant. Nous montons d'abord sans selle; on nous initie aux beautés de la voltige à cheval et puis, horreur! le marchi-chef arrive avec une longue chambrière; se placant au milieu du manège il claque son fouet absolument comme Buffalo Bill. Je commence à la trouver très mauvaise; les chevaux deviennent odieux; heureusement la bonne horloge sonne et nous quittons les quadrupèdes; je ne m'en sens pas de joie.

J'allais oublier le cours de dessin que j'aimais beaucoup. On copiait des cartes à d'autres échelles; on faisait des petits lavis avec des teintes chatoyantes. On écrivait en belle ronde; le prince Chira y était très fort.

*
* *

Le dimanche arrive; c'est la première sortie des élèves officiers. Quel chic! La tenue de fantaisie est légèrement tolérée. Pour un élève-officier de la garde, par exemple, elle consiste à allonger le gland du bonnet de police, plus petit que celui de la troupe, à ouater les épaules de la tunique, à hausser le collet, à élargir les pattes d'épaulettes et leur galon, ainsi que les passepoils rouges, à raccourcir la jupe de la tunique, enfin à élargir les bandes blanches du pantalon. Autour de la taille, le ceinturon de cuir verni avec sa grosse plaque de cuivre.

*
* *

Un matin, nous voyons le drapeau en berne qui flotte sur le château. L'empereur Alexandre III est mort. Il était très populaire en Danemark. Je me rappelle l'y avoir vu chaque année prendre ses « vacances », disait-il, et quelles vacances! On l'apercevait aux repas, aux promenades de famille; il aimait

à jouer avec les petits enfants; je l'ai vu à quatre pattes faisant l'ours, à la grande joie de ses petits-neveux. Le reste du temps il travaillait; à la résidence d'été il occupait toujours la plus grande pièce; ses meubles étaient surchargés de paperasses, portefeuilles, journaux. Souvent, jusqu'à trois heures du matin, la sentinelle apercevait de la lumière à sa fenêtre. Il était adoré, ce bon géant, avec sa grosse voix. Comme colonel honoraire de la garde danoise, il portait un splendide uniforme. Qu'il était donc beau en tunique rouge, débarquant au port et passant en revue la compagnie d'honneur de la garde! Le corps d'officiers sur un rang paradait devant la troupe. L'empereur adressait en français un mot aimable à chacun sur le service. Quelle aubaine pour la garde que sa venue! Les officiers et les sous-officiers recevaient des médailles de Sainte-Anne, de Stanislas, et chaque homme deux couronnes. Il fut universellement regretté.

*
* *

Revenons à l'école. Le premier du mois les sous-lieutenants montaient quatre à quatre les escaliers pour aller toucher leur solde chez l'intendant. Ils recevaient par an sept cent vingt couronnes, maigre solde, — la couronne vaut 1 fr. 39, — tandis qu'un sergent-major recevait de sept cent cinquante à huit cent quarante couronnes par an.

Au mois de novembre nous commençâmes le dessin du fort, traditionnel dans toutes les écoles militaires; j'eus à faire un quadrilatère. J'allais mettre les couleurs et passer l'encre sur les lignes lorsque je présentai mon dessin au professeur. Bien m'en prit; il me dit: « Tout ça, c'est très joli; mais par où diable entre-t-on dans votre fort? (j'avais oublié la poterne). — Mon lieutenant, l'ennemi ne doit pas entrer dans mon fort. — En ballon alors? Dépêchez-vous de me construire une poterne. » Et moi de recommencer tous mes interminables calculs de terre à remuer. Enfin le fort se coloria avec de beaux glacis vert clair. En janvier, il était terminé et déposé aux archives de l'école pour servir de modèle aux générations futures. Mon père, en 1858, à Turin, a obtenu une bonne note pour son fort, à l'académie militaire. Tous ses

camarades avaient construit des quadrilatères ; lui seul, un pentagone. L'historique du 12e régiment de chasseurs à cheval porte du reste à ses états de service cette mention : sorti avec le numéro 3 de l'école militaire de Turin.

A la fin de novembre, la garde parada de nouveau en ville pour la rentrée du roi et de la reine. A la caserne de la garde eut lieu une touchante cérémonie : la dernière parade pour le tsar; le colonel prononça une vibrante allocution. Le même jour, le prince Chira et moi nous assistâmes en grande tenue à un service solennel à l'église russe; cela m'intéressa beaucoup. Tous les officiers de la garde étaient présents, revêtus de leurs tuniques rouges de gala. Le pope nous donna un cierge qu'il alluma, et que je dus tenir pendant tout le temps de la cérémonie à bras tendu, de peur de tacher mon bel uniforme.

Le mois de décembre se passa dans l'attente du petit congé de Noël et du Jour de l'an. En Danemark, la Noël est particulièrement fêtée. J'assistai à cinq arbres de Noël et à nombre de repas. A la cour, il y a toujours, le 24, un grand dîner et ensuite un arbre de Noël qui est magnifique; autour, des tables recouvertes de nappes sur lesquelles la reine elle-même a rangé les cadeaux qu'elle a choisis. Elle est si bonne ! Elle pense à tout le monde, depuis le roi jusqu'aux chambellans, dames d'honneur, voire même l'officier de garde. De ces soirées, j'ai rapporté de charmants cadeaux qui me sont un souvenir cher et précieux. Le lendemain, le prince royal donne un grand dîner avec arbre de Noël et distribution de cadeaux. Dans les familles bourgeoises, l'arbre paraît toujours illuminé. On rôtit une oie, et les *æbleskiver* — plat sucré aux pommes — finissent invariablement le repas.

A l'école, l'année se termine par un classement de trimestre. Les élèves sont examinés pendant les cours ; il n'y a pas de colles spéciales. Je dus souvent aller au tableau noir casser des morceaux de craie sur des x et des y.

*
* *

Le 1er janvier est un jour de corvée pour tous; j'avais uni mon sort à celui du prince Chira. Du reste, nous étions

souvent ensemble, et, comme je suis très grand, et Chira petit et rebondi, l'Impératrice douairière appelait notre groupe : la côtelette. Dès l'aube nous étions en grande tenue, moi avec mon bonnet à poil à cordonnets et glands de fil blanc, lui avec son shako et sa giberne en cuir verni noir portant deux canons de cuivre croisés. Visites le matin ; puis cour chez le roi, le prince royal ; déjeuner à la hâte et visites toute la journée. A cinq heures, dîner durant près de deux heures dans la grande salle du palais de Christian VII ; plus de cent couverts. Que d'uniformes chamarrés ! Tout le corps diplomatique constellé de plaques est réuni. Je suis assis entre deux dames d'honneur en grand décolleté. Mon bonnet à poil se repose sous ma chaise. Il fait très chaud. On nous sert du vin de Rosenborg de 1598. C'est du vinaigre. On mange dans de superbes porcelaines données au temps jadis par un roi de France. Le cercle après dîner dure assez longtemps ; puis on se sépare ; chacun s'empresse d'aller revêtir une tenue moins brillante, et l'on est heureux de retrouver son cigare ou sa pipe.

*
* *

Le travail recommence à l'école ; je suis examiné en histoire, art militaire, organisation militaire, mathématiques : c'est une furie. Le prince Chira et moi nous commençons à nous émanciper un peu au petit théâtre des boulevards, le théatre de Nörrebro, où l'on fume et vide des bocks en écoutant les refrains de la revue de l'année. Une autre fois nous allons voir *Carmen* au Théâtre Royal. Nous étions, le prince Chira et moi, au premier rang des fauteuils. Tout à coup j'entends des ronflements ; les musiciens rient tellement qu'ils ont de la peine à souffler dans leurs instruments. Je regarde et je vois le prince Chira dormant profondément. Je le secouai bien vite.

Nous assistâmes un dimanche à une des fêtes d'une des filles du prince royal, et pûmes goûter au chocolat traditionnel des jours de fête à la cour.

Avec ma sœur et mon beau-frère, j'eus le plaisir d'aller souvent chez le comte Mouravieff, si aimé à Copenhague. Charmant causeur, ses petites fêtes étaient très recherchées.

A l'école la vie est monotone; je me rappelle pourtant qu'en mars nous commençâmes l'équitation avec éperons, qui eut d'abord de fâcheux résultats pour moi.

Après avoir exécuté à l'école des tirs au tube, nous allâmes en mai à l'école d'Amager. Pendant une douzaine de jours, nous tirâmes, et nos coups furent soigneusement notés sur des livrets individuels recouverts d'une couverture brune. Le plus amusant, c'est sans contredit le tir au revolver.

Nous profitâmes d'un jour de sortie pour nous réunir à Tivoli, notre jardin de délices. Les sous-lieutenants étaient exclus de la fête; nous n'étions que les élèves-officiers. Après un dîner dans ce Jardin de Paris, nous nous répandîmes par petits groupes dans les allées, ayant un peu peur de rencontrer nos supérieurs. Nous vîmes une jeune femme se promenant seule, et qui paraissait chercher un consolateur. Nous étions quatre de la garde; mes trois camarades de s'écrier : « Allons, *Fläjmand* [1], en avant arche! » Je retroussai une moustache que je n'avais pas et je partis à la conquête de cette Scandinave. Il faisait très noir sous les arbres touffus. Tout à coup une voix bien connue se fait entendre en français : « Bougre de... voulez-vous ficher le camp! » Devinez qui c'était : mon valet de chambre, mon fidèle Arthur, ancien zouave, décoré de la médaille coloniale. Je m'empressai de rendre à César ce qui est à César.

*
* *

A l'école, nous sommes initiés pendant quinze jours à un nouvel exercice. Chaque matin nous descendons sur le terrain de manœuvre au bas de la colline. Un sergent-major du génie nous distribue de petits drapeaux et nous commençons à faire des signaux; d'abord on est gauche et on arrive régulièrement à enrouler la toile du drapeau autour de la petite hampe qui le supporte; mais on s'habitue et on apprend l'alphabet. On est alors divisé en stations, et, d'un bout à l'autre du terrain, on s'envoie des télégrammes. Quand le sergent-major est loin, ils sont drôles et souvent empruntés au style de Rabelais.

Le 16 mai, grand émoi à l'école. La veille, il y a eu des

1. Ma taille de 1 m. 86 m'avait valu la place de l'homme de droite du premier rang de la compagnie, appelé *Fläjmand* en danois.

astiquages effrénés, des lavages de planches et d'escaliers. Le prince royal, inspecteur en chef de l'école, arrive. Il vient à notre classe pendant le cours d'artillerie. Derrière lui sont massés son aide de camp et tout le personnel de l'école en grande tenue. Il désigne les élèves qu'il veut entendre et me montre de la main. J'ai un certain trac et passe au tableau noir. Il s'agit d'expliquer au prince les différentes poudres dont l'art militaire s'enrichit. J'y vais de mon petit boniment. Une heure après nous sommes à cheval, et nous exécutons de savants mouvements devant le prince fort amusé de notre tenue.

L'exercice a aussi commencé, par un soleil brûlant. Il faut apprendre mot à mot la théorie ; on exécute et commande les mouvements. Nous formons le cercle et nous hurlons l'un après l'autre les commandements. On nous distribue des cordes qui tiennent lieu de sections, de demi-sections, et on manœuvre sans relâche. Du haut de la colline, un public se moque de nous; parmi ce public des toilettes claires, dont la vue ne nous est pas désagréable.

Nous nous exerçons aussi à la manœuvre du canon. Une heure de pièce de campagne Krupp modèle 1876. On s'attelle au timon, on pousse les roues, on apprend à grimper sur les caissons et à en descendre avec une rapidité vertigineuse. Il fait très chaud. Au commencement, on a peur que les roues ne vous écrasent les pieds. Un capitaine nous surveille ; des sous-officiers nous instruisent. Il faut charger les pièces, faire le simulacre de mettre le feu; puis, à la fin, nous devons traîner les pièces dans leur hangar. On passe l'heure suivante à la pièce de position dans un autre hangar; c'est plus ennuyeux ; il faut apprendre les noms en danois des moindres petits morceaux de métal. Un sergent-major d'artillerie de forteresse dirige l'instruction; à chaque instant : « *Omigen!* — Recommencez ! » Cet exercice ne nous plaît guère.

Pendant ce temps la cour est à la campagne. Chaque dimanche le prince Chira et moi nous nous y rendons. Un charmant accueil nous y attend toujours. La bonne reine a peur que nous ne nous surmenions dans nos travaux. Le roi s'intéresse à notre vie ; il adore les militaires et aime voir les jeunes gens travailler.

Les jours se succèdent... Il fait vraiment trop chaud;

jamais je n'aurais pu croire qu'on pût trouver une telle chaleur dans un pays si septentrional.

Pendant deux jours, notre classe visite les forteresses de Copenhague.

*
* *

Notre professeur d'art militaire, pendant deux mois, nous fait faire maintes sorties pour exécuter des reconnaissances de terrain aux environs de Copenhague. C'est très amusant de s'éloigner de la boîte; mais, au retour, il faut rédiger un long rapport avec un croquis sur lequel figurent de petits carrés peints en rouge représentant les avant-postes, des ronds pour les vedettes, cramoisis à flèches pour la cavalerie.

Le 15 juillet, commence l'omelette topographique; nous passons un mois au vert à la campagne pour notre plus grand bonheur. Nous sommes divisés en groupes numérotés. Le mien se compose de cinq élèves : Chira et moi, le lieutenant surnommé Congo Ferdinand, deux élèves officiers surnommés le Lion et le Cochon d'argent, car tous ont des surnoms. Nous laissons en dépôt dans une ferme nos instruments : ombrelle, planchette, piquets, chaîne d'arpenteur, stadias, alidade nivellatrice, etc. Le matin, dès l'aube, nous arrivons sur notre terrain. On revêt des vestes de toile; on se rend au milieu d'un champ. On apporte les appareils à lunettes avec un tas de petits systèmes auquel nous ne comprenons d'abord rien. Sur une tablette en bois est placé un carton formant carré; quelques points de repère qui ont servi à l'état-major pour dresser sa carte; c'est tout. Il va falloir remplir ce carré. On reconnaît le terrain; on commence d'interminables calculs; le Cochon d'argent les fait; Congo tient l'instrument et serre des vis, des écrous. Je disparais avec une longue stadia, grande perche peinte en blanc avec des barres noires et rouges; les mesures sont en pieds et en pouces. Congo regarde par la lunette et m'invective : je ne tiens pas la stadia assez droite. Le professeur arrive en tournée. Il faut lui expliquer tout ce qu'on a fait; puis, seconde tournée, dans la journée, du lieutenant de semaine. A part ces deux visites, nous sommes assez tranquilles. Dans le voisinage, une auberge; on s'y rend souvent avec précaution. Dans une ferme des envi-

rons habitent les deux filles d'un sellier de la ville ; leur voisinage a son charme. Quelles bonnes fraises à la crème on mange à l'auberge ! L'aubergiste est enchanté de notre venue et appelle les élèves officiers : « mon lieutenant », ce qui fait toujours plaisir.

Près de notre ferme, la grand'route se déroulait ; notre lunette dévisageait les dames cyclistes, et notre ombrelle les saluait ; on ne s'ennuyait pas. Quant à l'ouvrage, ma foi, il avançait lentement, mais sûrement. Un jour, j'avais appris par un tuyau que le chef de l'école, ancien professeur de topographie, devait nous inspecter. Je demande à Congo de me laisser courir avec la stadia. C'est réglé ; me voilà à de longues distances ; je me crois en paix. Je vois le colonel arriver, tourner autour des instruments. Je ne bouge pas. Mes camarades me font des signes. Je continue à ne pas bouger : enfin le professeur m'adresse un appel énergique, et, à grandes enjambées, dans les labourés, j'arrive devant le colonel. Il me demande de lui expliquer comment on vérifie les instruments ; je bafouille un peu, me rattrape ; puis il part. Nous nous accordons un bon somme sur l'herbe.

Le lendemain, fureur de Congo ; je l'entends crier : « Ce diable de Chira a tourné les vis et versé un pot d'huile sur l'instrument : il aurait bien mieux fait de rester au Siam ! » Mon brave camarade avait touché à tout par excès de zèle, et, afin de mieux faire fonctionner l'instrument, il avait emprunté à la fermière une bouteille d'huile qu'il avait répandue à flots.

La carte commençait à prendre tournure. Les courbes de terrain furent ajoutées grâce aux niveaux, et surtout à la carte d'état-major, — mais ceci entre nous.

Les deux derniers jours eut lieu la revision du professeur tant redoutée. Vérifiant toutes les mesures il parut satisfait. On réinstalla nos instruments dans leurs boîtes d'acajou ; ils retournèrent au magasin se recouvrir d'une noble poussière.

*
* *

Nous allâmes plusieurs fois prendre des levés de terrain. Pour tout bagage, du papier, un compas, un crayon, une gomme, et de bonnes jambes comme instruments d'arpentage.

On mesurait avec les jambes la longueur d'une route, le côté d'un jardin. Un jour mon terrain côtoyait un chemin de fer qui faisait des courbes. Je me servis des poteaux indicateurs pour mesurer mes longueurs. Un garde-barrière rencontré m'offrit un plan de la voie, me disant qu'il avait déjà servi à plusieurs de mes prédécesseurs. Confortablement assis dans sa baraque, je fis un beau croquis. Ceci est encore entre nous.

Au mois de septembre eurent lieu les grandes manœuvres. Je regrettai bien de ne pouvoir marcher avec la garde.

A l'école, nous passâmes l'examen d'équitation. On nous fit franchir des barrières et des fossés. Je fus très heureux de dire adieu pour un temps à la race chevaline.

L'exercice et la manœuvre du canon se terminèrent par des examens devant un groupe d'officiers. Nous exécutâmes et commandâmes les mouvements à tour de rôle.

Le service en campagne nous amusait beaucoup plus. La garnison de Copenhague envoyait alors des soldats d'infanterie et des hussards à l'école; nous les commandions tour à tour. Un jour je reçus le commandement d'un des partis. Sous mes ordres était le prince Chira, chargé de la cavalerie. Il la faisait manœuvrer en ayant bien soin — et pour cause — de garder auprès de lui un vieux marchi chevronné. Je donnai des ordres du haut de mon cheval noir qui, entre parenthèses, avait très peur des coups de fusil et se cabrait tout le temps. On fit la critique, et je rentrai à l'école sur mon cheval noir aussi fier que certain général.

En octobre nous eûmes la joie de voir arriver la classe 1895-1897, que nous nous réjouissions d'opprimer un peu. Nous reçûmes aussi un nouveau programme; mais il comportait toujours six heures de cours.

Je coiffai mon bonnet à poil pour le baptême de ma nièce. Ma grand'mère la princesse de Joinville y assistait. La cérémonie se fit à la campagne. L'évêque officiait; il fit les cérémonies en latin et ensuite lut les prières en français pour que tous pussent comprendre.

On me permettra de parler d'une autre fête : l'anniversaire de la naissance de ma sœur Marie, qui est le 13 janvier. Tout Copenhague est pavoisé; la princesse Marie est adorée

en Danemark. Elle aime à faire le bien, s'occupe de tous, prend l'initiative des bonnes œuvres, visite les familles pauvres, se prodigue; elle est bien la fille d'un Robert le Fort. Je suis heureux de toutes les marques de sympathie qui lui arrivent de partout. Le soir, au palais jaune, tous les amis sont réunis pour entendre un chanteur suédois. Il chante les vieilles chansons de nos provinces de France. Nous aimons à fredonner après lui celle du « Joli tambour », cette ravissante chanson de la Bretagne. Loin du pays, cela fait du bien d'entendre des airs français.

On continue de piocher ferme; car l'examen de sortie si redouté nous attend le mois prochain. L'examen de gymnastique est vite passé; mes notes y furent plus que modestes. Le prince Chira était le plus fort, avec son agilité extraordinaire à laquelle se joignait une grande souplesse.

Février arrive; on relit des milliers de pages de livres autographiés à la presse de l'école. Il faut tout retenir. Déjà on sent la fin des cours; tailleurs, fournisseurs, passementiers nous inondent de leurs prospectus; tous veulent avoir notre clientèle.

L'examen est divisé en deux parties : civile et militaire.

Le 19 février, nous ouvrons le bal par deux compositions écrites de mathématiques; puis le danois, l'allemand, la topographie. Tout cela dure quatre grandes journées. On est un peu nerveux, assis à de petites tables, surveillé par un capitaine qui empêche de tricher.

L'oral commence. Le professeur, accompagné de deux censeurs, est assis devant une grande table. Devant lui, une urne. Je m'avance, plonge ma main dans l'urne, ramène un petit papier que je présente au professeur. Le plus dur pour moi est l'astronomie; j'ai beaucoup de peine à comprendre les mouvements des astres au firmament. En histoire, je suis interrogé sur les congrès du siècle. Et la partie civile est terminée.

Le mois suivant, deux séances d'art militaire écrit, de deux heures chacune; le lendemain, la fortification et l'artillerie. L'oral dure plusieurs journées. Enfin, jour béni, le 20 mars je passe mon dernier examen à neuf heures du matin, sur le cours de fortification. Je contiens ma joie en quittant la

salle, mais, rentrés chez nous, le prince Chira et moi, nous piquons un chahut digne du Moulin Rouge.

Le lundi suivant, à huit heures du soir, un planton du ministère m'apporte la lettre A. 810. Le roi, par décret du 21, me permet de faire dans la garde le service de sous-lieutenant.

Le lendemain fut un beau jour. Je revêts mon uniforme avec collet, parements et bandes de pantalon d'argent. Mon bonnet à poil sur la tête, je sors heureux de tenir mon sabre au fourreau de cuir noir. Je me présente à l'école militaire. Mes camarades sont aussi en sous-lieutenants. On nous remet nos brevets d'examen. C'est une vraie joie, et pourtant nous quittons avec regret le personnel de l'école. En sortant je me sens mal, je me fais conduire chez moi où je reste au lit pendant plus d'une semaine. C'était une angine ! Et j'avais de si beaux projets !

***

J'obtins un congé pour la France, où je passai le mois d'avril. Le 22, j'assistai en uniforme danois à Chantilly au mariage de ma sœur avec le capitaine de Mac-Mahon. A un moment, je me trouvai entouré par les officiers du 8e bataillon de chasseurs à pied. Le duc d'Aumale était charmé de me voir porter l'uniforme. Il s'amusait à soupeser mon bonnet à poil, à regarder les bandes d'argent de mon pantalon. « Mon oncle, lui dis-je, cela est très joli ; mais ce n'est pas le pantalon rouge. » Le mot plut au vieux soldat.

JEAN D'ORLÉANS

LETTRES DU SÉMINAIRE[1]

XI

Paris, 2 mars 1840.

Mon excellente et très-chère maman,

Quel bonheur pour moi de vous dire encore combien je vous aime, combien vos lettres sont pour moi le plus doux des plaisirs. Je vous assure que j'ai surtout pensé à vous durant ces jours-ci, car vous n'avez pas sans doute oublié que voilà dix-sept ans, à pareille époque, que vous m'avez donné le jour, ô ma très-chère mère. Dix-sept ans déjà écoulés, toutes les bontés que vous avez eues pour moi, toutes les grâces que Dieu m'a faites, tout cela a suscité en moi de sérieuses réflexions. J'ai prié pour vous aussi, ma bonne mère, car vous savez combien je vous aime !

Quand j'ai eu le plaisir de voir la chère Henriette jeudi dernier, elle m'a montré la lettre que vous lui aviez écrite, et j'y ai vu que vous aviez été *légèrement* indisposée. Oh ! ma bonne mère, je vous conjure, je vous supplie de soigner votre santé, ne nous refusez pas cela, ma chère maman, et surtout ne nous cachez rien ; ce serait ajouter encore à nos inquiétudes. A propos d'Henriette, elle comptait vous écrire ces jours-ci ; mais comme je lui ai dit que je le ferais, elle a remis la sienne ; elle a tant d'occupations, cette bonne sœur ! « Si maman, disait-elle, savait quelle privation c'est pour moi de

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1901.

ne pas lui écrire plus souvent! mais cela ne dépend pas de moi. » Du reste sa santé est toujours excellente, à l'exception de quelques migraines que l'habitude ne fait point regarder comme des indispositions. Que nous aimons à parler de vous, ma chère maman!

Vous me demandez des détails sur l'Oraison Funèbre de Monseigneur L'Archevêque[1]; eh bien! ma bonne mère, j'ai eu le plaisir d'aller l'entendre à Notre-Dâme. L'auditoire était immense. Figurez-vous une vaste nef remplie d'une foule innombrable de personnages de tout rang, les bas-côtés, les galeries entièrement occupées, et au milieu de tout cela un seul homme, d'un extérieur assez ordinaire. Il se lève, et aussitôt le plus profond silence règne dans l'assemblée. Tous les yeux, tous les esprits étaient attachés sur lui, et on attendait impatiemment qu'il commençât son discours. Enfin un mot est sorti de sa bouche, et alors je n'essaierai pas de vous dépeindre toute l'éloquence vive et pathétique qu'il a su déployer. J'ai admiré son action vive, ses gestes énergiques, la force et la concision de ses paroles. Quelques passages ont été sublimes et ont rappelé le grand Bossuet, surtout quand il a dépeint Mgr au milieu des cholériques et prodiguant ses soins à ceux mêmes qui, quelques années auparavant, avaient détruit son Archevêché. Un endroit qui m'a encore ravi, c'est la manière pleine de délicatesse dont il a effleuré ces événemens malheureux[2] dont le récit ne fait pas honneur au gouvernement actuel. « Les cendres mêmes du Prélat, dit-il, me défendent de rappeler ici des injures qu'il a pardonnées. »

Au reste, ma bonne mère, comme je pense que cela vous fera plaisir, je tâcherai de vous envoyer un exemplaire de l'Oraison Funèbre, qui aussitôt a été imprimée, et peut-être aussi de sa vie, que l'on vient d'écrire. Mais pour cela il faudrait une occasion. Cependant il faut avouer que ce discours perdra beaucoup à être lu, tant la manière dont l'orateur l'a déclamé y ajoutait de prix et de beauté. Encore Mr de Ravignan n'était-il pas là dans son fort, car c'est surtout quand il faut raisonner qu'il est d'une éloquence écrasante. J'espère

1. Mgr de Quélen, archevêque de Paris de 1821 à 1839.

2. Une émeute qui saccagea l'Archevêché en 1831.

avoir le plaisir d'aller pendant le Carême l'entendre à la Cathédrale, où il prêche tous les dimanches, grâce à mon privilège académique.

Grâce à ce même privilège, j'ai eu au commencement de ce mois un plaisir bien sensible. Il faut d'abord vous dire que nous avons eu une magnifique séance, comme nous n'en avions encore jamais vu. Une foule d'étrangers de distinction y assistaient, entr'autres 4 ou 5 Prélats. Jamais pareille chose ne s'était vue au Séminaire : Monseigneur l'Archevêque d'Auch, qui quelques jours auparavant, était venu célébrer avec nous la fête de la Purification ; l'Internonce du Pape, et Mgr l'ab-légat qui porte un nom bien cher à la Religion ; c'est le neveu du Cardinal Pacca, dont vous avez lu les mémoires. Peu s'en est fallu que l'Archevêque de Lyon même ne s'y soit trouvé.

Quelques jours après, l'Académie a eu promenade extraordinaire. Elle est montée en fiacre à la porte du Séminaire, et de là des coursiers fougueux l'ont transportée à la Madeleine. J'ai donc eu le plaisir de voir l'intérieur de cette nouvelle Église, qui n'est point encore livrée au public. L'extérieur est d'une grande simplicité et par-là même d'une beauté ravissante. C'est un bâtiment presque carré, entouré de colonnes prodigieusement grandes. Mais l'intérieur ne répond pas à l'extérieur, et voici pourquoi. Quand on entre dans ce grand édifice, on est ébloui par les dorures, les sculptures, les peintures, les colonnades, les coupoles, etc. Mais je trouve que les ornemens sont beaucoup trop prodigués. Il faut avoir vu ce monument, qui peut être regardé comme le chef-d'œuvre de l'architecture de notre siècle, pour se former une idée de sa richesse. Vous n'y trouveriez pas un pouce (ceci est à la lettre) qui ne soit ou marbre ou sculpture ou peinture ou surtout dorure, car presque toute la voûte en est couverte. Mais il faut avouer que ce n'est pas là une Église. Il n'y a ni bas-côtés, ni même de chapelles, c'est une grande salle, toute d'une pièce, dont on va faire une Église, mais jamais elle n'en aura ni la forme ni la figure.

Mais poursuivons notre promenade. Auprès de la Madeleine, un de ces nobles chars, auxquels on a donné le nom d'omnibus, nous offre un transport doux et facile. C'est

dans ce char de triomphe que nous parcourons les boulevards, c'est-à-dire le quartier le plus brillant de la capitale. Mais où allions-nous donc? Ah! ma bonne mère, nous allions voir quelque chose de bien beau, ou plutôt nous allions assister à quelque chose de bien beau. A quoi donc? devinez : *à la messe de minuit!* au mois de février. Voilà au moins un prodige, n'est-ce pas? Et cependant rien de plus vrai. Nous sommes allés au Diorama, où on nous a représenté la messe de minuit en l'Église Saint-Étienne du Mont, si bien et avec des effets si merveilleux de lumière, qu'on y croirait assister réellement. On voit d'abord en un tableau l'Église en plein jour, éclairée par le soleil, puis peu à peu le jour baisse, et enfin on la voit au clair de la lune, et cela si bien qu'on se demande si cela n'est pas effectivement. Enfin on la voit dans une profonde obscurité; mais bientôt on voit une petite lumière apparaître; c'est le sacristain qui vient allumer les cierges; peu à peu tous les quinquets, les cierges, les lampes s'allument comme par enchantement. En même temps les sièges auparavant vides se remplissent de personnes, et on voit l'Église pendant la Messe. Quelque temps après, les cierges et les lumières s'éteignent, et l'obscurité recommence. Mais bientôt le jour reparaît et l'on se retrouve au matin. Figurez-vous tout cela représenté dans un petit espace de quelques pieds, avec une perfection et un naturel vraiment étonnans. Voilà donc l'Académie sortie du Diorama. De là elle se rend à la nouvelle Église de Saint-Vincent de Paul que l'on bâtit près de là, et après avoir visité cette Église, qui n'est pas trop de mon goût, elle visite encore une autre Église, c'est Notre-Dame de Lorette. Cette Église est fort petite, mais très riche. Du reste son architecture qui est très moderne manque absolument de grandeur et de majesté. C'est un salon et non pas une Église. Ce fut la dernière visite de l'Académie : elle remonte en fiacres et s'en retourne en traversant presque tout Paris revoir ses pénates chéris.

Voilà, j'espère, une narration bien suivie et bien détaillée de notre promenade académique; mais j'aime bien, ma bonne mère, à vous donner des détails sur toute ma vie, car je sais que vous les aimez. A propos de l'Académie, je vous dirai

encore qu'on vient de lui faire cadeau d'une salle magnifique, où elle tiendra ses séances, et qui sera entourée des portraits de tous les grands homme du siècle de Louis XIV.

J'ai un petit voisin à l'étude, qui, en voyant la longue lettre que je vous écris vient de me dire : « On est bien content dans votre pays, quand on reçoit de longues lettres comme cela. » Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. J'espère que vous pardonnerez à ce petit voisin d'avoir violé la loi du silence pour me dire ce petit mot.

Guyomard m'a dit de vous faire ses complimens bien sincères. Il y a bien longtemps qu'il n'a reçu de nouvelles de chez lui. Si vous pouviez lui écrire et lui envoyer la lettre de sa sœur, je crois que cela lui ferait plaisir. Du reste, il se porte beaucoup mieux et il continue de se plaire parfaitement. Liart est aussi très bien. Nous avons vu monsieur Tresvaux il n'y a pas longtemps. Vous me demandez de ses nouvelles, ma bonne mère, et je m'empresse de vous en donner. Je ne puis vous exprimer combien il témoigne d'affection et d'attachement pour nous. Quand il vient au Séminaire, il nous demande toujours, et toujours la conversation commence en breton. La mort de Monseigneur a été pour lui un coup bien sensible ; comme sa charge était attachée à la personne même de l'Archevêque, il n'a pu comme tous les autres vicaires généraux la conserver après sa mort. Mais il a été choisi pour gouverner avec trois autres vicaires généraux le Diocèse de Paris pendant que le siège sera vacant. Mais quand l'Archevêque sera nommé, il pourra ne pas être réélu. On parlait de le faire évêque dans quelque diocèse, et il est certain qu'il obtiendra cette haute fonction qu'il mérite si bien par son zèle, ses talens et ses vertus, et qu'il remplira si dignement. Je n'ai jamais connu personne qui ait plus de simplicité, plus de douceur que ce bon Monsieur, qui cependant occupe un rang si élevé. Je vois qu'on ne l'oublie pas à Tréguier et assurément il le mérite bien.

Veuillez, ma bonne mère, assurer de mes sentimens respectueux les personnes de notre connaissance, qu'il est inutile de rappeler ici. Assurez-en surtout les Messieurs du Collège. Le souvenir de leur bonté me revient sans cesse à l'esprit, et me remplit pour eux de reconnaissance.

Hélas! ma bonne mère, il faut nous séparer. L'heure et plus encore le papier m'en avertissent. Adieu, très-chère maman, je ne puis vous dire combien je vous aime. Mais vous le comprenez bien, n'est-ce pas, ma chère maman, adieu encore une fois.

Votre fils respectueux,

ERNEST

XII

Paris, 6 juin 1840.

Excellente et très-chère maman,

Une belle occasion se présente à moi pour vous écrire, et assurément il est impossible à mon cœur de la manquer; je vais donc encore un instant m'entretenir avec vous, hélas! moins longtemps que je ne le voudrais, car imaginez-vous, très-chère maman, que la distribution des prix est presque dans trois semaines, et vous savez que c'est toujours un grand surcroît d'ouvrage; mais il faudrait que je fusse bien pressé, pour ne pas trouver un instant pour m'entretenir avec la meilleure des mères.

Hier, je descendais précipitamment de chez M. Bessière, qui venait de m'exercer à la lecture d'une pièce, j'allais me rendre à la salle de l'Académie, qui devait avoir une séance solennelle, lorsqu'un des concierges me dit d'aller au parloir de la part de M. le Supérieur. Me voilà embarrassé, mais enfin je me détermine à faire attendre l'Académie, je cours au parloir, et j'y trouve M. le Vincent qui venait m'avertir de son prochain départ. J'enviai son bonheur, chère maman, mais enfin un si grand plaisir ne peut se procurer tous les ans!!! J'ai vu aujourd'hui la très-chère Henriette, qui m'a dit qu'elle ne pouvait pas non plus aller revoir sa bonne mère, mais elle m'a consolé en me faisant espérer que vous verriez auprès de vous notre bon frère. Que cela me fait plaisir! Quel bonheur pour vous, ma chère maman! Cela adoucit ma peine, je ne puis vous dire combien. Ce sacrifice, vous sentez bien, coûte beaucoup à mon cœur; mais ne croyez

pas que je sois ni triste, ni découragé, ni abattu; je saurai me soumettre à la volonté de Dieu, et d'ailleurs mon caractère n'est pas naturellement porté à la mélancolie. C'est une mauvaise herbe, dont j'ignore heureusement le goût.

Il faut que je vous quitte pour aujourd'hui, ma très-chère maman, voilà que la cloche m'annonce la fin prochaine de l'étude. A demain, je finirai ma lettre le grand et beau jour de la Pentecôte.

Dimanche 7 juin.

Je sors de la Messe de Communion et au moment où je vous écris, mon Dieu réside encore dans mon cœur. Aujourd'hui nous avons au Séminaire la grande solennité de la Confirmation, qui sera donnée par Mgr l'Archevêque de Chalcédoine, puisque Mr Affre, nommé Archevêque de Paris, n'est pas encore sacré. Vous avez appris, je pense, sa nomination. Sa profonde science, sa fermeté et toutes ses vertus promettent un digne successeur de Mgr de Quélen, que peut-être il ne remplace pas pour les qualités extérieures, mais ce n'est point là l'important. Je l'ai vu plusieurs fois au Séminaire, et toujours j'ai remarqué en lui une charmante simplicité, lorsque d'ailleurs je connaissais ses talens et sa haute capacité. Je ne sais quel évêque fera, samedi prochain, l'ordination. A ce propos, je vous apprendrai que Guyomard va recevoir la tonsure, malgré l'état fâcheux où la maladie a réduit ce cher ami; on est si satisfait de lui, de sa piété, de sa haute vertu! En effet, depuis qu'il est ici, il a encore fait des progrès rapides dans la vertu, dans la patience entr'autres, qu'il a si souvent occasion d'exercer, au milieu de ses souffrances. Il ne pense plus qu'au bonheur qu'il va avoir de se consacrer à Dieu. Aussi dans la maison est-il aimé plus que je ne saurais vous le dire. Pauvre ami! pourquoi est-il toujours tourmenté par cette malheureuse poitrine!

Dans votre dernière et bien chère lettre, ma bonne mère, vous me demandez encore des détails sur ce M. de Ravignan, que nous avons eu l'insigne bonheur de posséder parmi nous. Je ne sais pas, ma bonne mère, où il est né; mais il occupait une place très distinguée dans le barreau de Paris, et même M. le Premier Président le désignait toujours pour son succes-

seur. Il se distinguait dès lors par son talent pour la parole, et une gravité de mœurs qui rappelait ces vénérables magistrats du siècle de Louis XIV. C'est alors que, pressé par la grâce de Dieu, il abandonna toutes ses brillantes espérances pour se consacrer à Dieu. Il se retira au Séminaire d'Issy où il connut M. Dupanloup, au grand étonnement du monde, qui ne pouvait concevoir ce qui, à ses yeux, paraissait une folie; mais son étonnement redoubla, quand il apprit que ce même M. de Ravignan venait de quitter cette retraite de Saint-Sulpice, pour en embrasser une encore plus entière et plus profonde, dans la Compagnie de Jésus. Puis, durant dix années, il a été caché aux yeux du monde, et il n'est sorti de cette espèce d'oubli volontaire que pour reparaître dans les chaires les plus célèbres et éclairer les peuples par la lumière de sa divine parole.

Vous me demandiez aussi quelques détails sur le mois de Marie, ma bonne mère. Comme toujours, il a été magnifique. Tentes superbes, fleurs naturelles, fleurs artificielles, draperies élégantes, lustres étincelants, tout cela a été prodigué pour fêter notre bonne mère. Nous avons eu un beau pèlerinage à Notre-Dame-des-Anges, dans la forêt de Bondy, mais ce qu'il y a de plus beau, c'était de voir la ferveur de tous ces pieux séminaristes.

Voilà qu'on vient me déranger, adieu, tendre mère, adieu, adieu! que ma lettre est écourtée, ce n'est rien, mais adieu.

ERNEST

XIII

Henriette Renan à Madame veuve Renan,
Tréguier.

1er juillet 1840.

O ma pauvre mère! que n'avez-vous pu partager la joie si pure que j'ai hier ressentie! Notre bon et cher enfant a été cinq fois couronné et applaudi, et moi, témoin de son triomphe, je mêlais à des larmes d'émotion heureuse celles

du regret en songeant au bonheur qui dans ce moment était ravi à ma bonne mère. Du moins, le cher bien-aimé pouvait être assuré que dans ce moment-là un cœur ami battait à l'unisson du sien. Je lui laisse, chère maman, le soin de vous donner le détail de la distribution des prix et des récompenses qu'il a obtenues, j'ai pu cette année être présente à ses succès et à toute la longue cérémonie. A la fin de la semaine, il part pour la campagne avec ceux de ses condisciples qui restent pendant les vacances et au nombre desquels est le pauvre Guyomard, qui est un peu mieux, mais dont cependant la maigreur et la pâleur sont effrayantes. Je l'entrevis hier dans les rangs des séminaristes, il fait pitié, Ernest est tout joyeux de le voir un peu moins faible et se flatte que l'air des champs lui sera salutaire. Pendant leur séjour à Gentilly, je vais voir plus rarement notre gros garçon, il est vrai que lors même qu'il resterait à Paris, je serais sans doute obligée de supprimer quelques-unes de mes visites régulières à cause de l'approche de nos prix qui va absorber tous mes instans. Nous sommes convenus qu'il m'écrira la veille chaque fois qu'il devra revenir à Paris, et que, comme toujours, je me rendrai au séminaire, dont je dois connaître le chemin.

Notre bon Alain vous a déjà quittée, je pense, ma bonne mère. Combien de fois j'ai gémi de voir que ses malencontreux amis vous auront privés de toute tranquillité pendant son séjour près de vous ! Que de fatigues pour vous ! S'ils étaient à la maison, il y avait de quoi vous rendre malade. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie.

Si j'ai le temps d'aller jusqu'au S [séminaire] demain, je remettrai à Liart quelques paires de bas blancs qui sont dans le plus triste état. S'il y en avait qui pourraient être réparées, cela me ferait bien plaisir; n'importe comment, je porte presque toujours des brodequins. J'ai pu mettre en ordre ceux d'Ernest, mais les miens, je n'y puis pas penser.

J'attends de vos nouvelles, chère maman, il me semble qu'il y a bien longtemps que je n'en ai reçu. Adieu, bonne et chère maman, croyez que mon plus grand sacrifice n'est pas de me priver de vous embrasser cette année, mais de ne pouvoir vous envoyer notre excellent enfant; il y a longtemps que ses

joies me sont plus chères que les miennes. Adieu encore et bonsoir, ma mère bien aimée! Je vous envoie mille baisers chaleureux comme mon affection pour vous. J'embrasse ma bonne Emma; elle sait avec quelle amitié. Avez-vous eu les Forestier? Il ne faudrait plus que cela pour vous abattre entièrement.

XIV

Paris, 4 octobre 1840.

Ma très-chère maman,

Quel plaisir! Je viens de me procurer une grande et ample feuille de papier, qui va me permettre de m'entretenir à loisir avec vous. Je m'y prends un peu tôt, même avant l'époque que vous m'ayez fixée, et à laquelle je vous promets d'être fidèle pour ma part; mais j'ai cette fois une raison spéciale. La semaine qui commence sera presque entièrement occupée par la retraite, en sorte que je ne pourrais vous écrire qu'aujourd'hui en huit, tout au plus. Ce serait trop retarder, et quoique je désirasse bien vous donner les détails de notre retraite, je sacrifie ces détails à la crainte de vous inquiéter.

J'ai reçu des nouvelles d'Henriette datées de son petit séjour d'Auteuil, qui doit être fort agréable, par ce que j'en connais et qu'elle m'a dit. Il y a assez longtemps que je ne l'ai vue, à cause du temps qui ne favorise pas trop ses visites, qui maintenant exigent un plus long voyage; mais j'ai tout lieu de croire que sa santé va toujours en s'améliorant. Si je pouvais la voir demain, que je serais content!

J'ai été charmé d'apprendre l'heureuse arrivée de notre bien cher Guyomard. Que je suis impatient de savoir de lui des nouvelles plus détaillées! Le départ de mes deux amis a laissé sans doute un grand vide dans ma vie, mais ne vous imaginez pas que je m'en attriste trop. J'ai toujours de bons et sincères amis, qui me consolent de leur absence. Leur présence m'était sans doute bien chère, parce que je les aimais et qu'ils me rappelaient ma Bretagne et ma bonne mère, mais quant à l'agrément de ma vie, je n'en pouvais tirer beaucoup de l'un deux, toujours triste et chagrin, de l'autre toujours

indisposé; malgré cela, mon cœur leur est sincèrement attaché, et le sera toujours. Je ne me pardonnerais pas de les avoir emmenés loin de leur pays, pour si peu de chose, ou plutôt pour rien du tout, si la droiture de mes intentions, quand j'agissais ainsi, ne venait me rassurer. Mais ne craignez pas, chère maman, je me plais toujours, et mon bonheur serait parfait si je pouvais vous voir et vous avoir près de moi.

A propos de Bretagne, j'ai vu ces jours-ci un compatriote, et qui plus est, un ancien condisciple. Il était déjà venu au Séminaire quand Liart et Guyomard y étaient, mais je ne me rappelle pas pour quelle raison je ne le vis pas. C'est un nommé Lemercier, qui est maintenant à Paris, au Séminaire du Saint-Esprit, pour les Missions. Il était au collège à Tréguier en même temps que moi; mais bien plus avancé. Il est venu une fois chez nous autrefois, pour prendre un cahier de mathématiques, et se rappelle fort bien vous avoir vue et avoir causé avec vous de ce malheureux pays d'Erqui, où il est né. Triste souvenir, chère maman! mais néanmoins j'ai éprouvé le plus grand plaisir à m'entretenir avec lui de tout cela. Il est venu me voir au Séminaire, et m'a engagé à aller lui rendre visite, ce que j'ai fait vendredi dernier. Il m'a beaucoup parlé de M. Constant Ollivier, et autres MM. de Saint-Brieuc.

Parlons maintenant de Saint-Nicolas. Je vous dirai d'abord que nous sommes bien plus au large dans la maison; et cependant nous sommes bien plus nombreux que l'année dernière; comment concilier ces deux propositions? Mais M. Dupanloup, qui a toujours des ressources toutes prêtes, a trouvé moyen de les concilier en envoyant les petits à Gentilly. Il a obtenu de l'Archevêché les sommes nécessaires pour les réparations qu'exigeait la maison, et on en a fait un véritable palais. Les trois basses classes, 8e, 7e et 6e, y sont installées depuis mardi dernier. Nous sommes maintenant bien plus commodément dans la maison de Paris, et pour les récréations et pour tout le reste. J'ai maintenant une chambre fort agréable, bien située, au second étage qui est le plus beau de tous, vis-à-vis de la chambre de M. Crabot, qui durant l'hiver ne me refusera pas, je pense, d'aller quelquefois faire la cour à son foyer.

Un mot de la classe de Rhétorique. Déjà plusieurs combats se sont livrés et les succès ont été balancés. A la première composition, en version latine, j'ai été le premier : voilà sans doute un beau commencement; nous verrons si le reste y correspond. A la seconde composition, en version grecque, je n'ai obtenu que la seconde place, et à la composition suivante, en vers latins, j'ai encore été le 3e. Jusque-là, il n'y avait pas de mal; mais voici les revers qui arrivent. Il s'agissait d'une grande composition en discours français, la première que nous eussions faite en cette matière. Par un coup surprenant du sort, une révolution soudaine s'est opérée, les *malins* de la classe (c'est ainsi qu'on appelle vulgairement les forts) se sont oubliés et se sont laissé vaincre. Henri Nollin se place le 7e, Alfred Foulon, naguère invincible, est rejeté à la 10e place, et moi...? Devinez ma place. J'ai peine à vous le dire et à le croire... je suis le 13e. Voilà, n'est-ce pas, un bel acte d'humilité, malheureusement, il a été assez involontaire. Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est qu'il est partagé, et que mes deux concurrens à l'excellence en ont aussi eu de mauvaises. Tout cela demande une revanche, que j'espère prendre après la retraite, dans une composition en discours latin. Du reste, la classe marche très bien : nous voyons de très-belles matières, nous étudions les plus grands modèles, Bossuet, Massillon, etc. Nous expliquons des auteurs du plus haut intérêt; ce sont surtout les tragiques grecs. Ces jours-ci, nous avons expliqué des passages d'Aristophane d'un charme inexprimable. Nous n'avons pas encore fait beaucoup de discours; mais cela viendra. Notre professeur est un homme de la plus grande science et de la plus haute capacité. Il est même plus instruit, je crois, que M. Bessière, quoique celui-ci fût un si excellent professeur. Mais ce n'est plus la même méthode.

M. Duchesne est beaucoup plus sérieux : il ne plaisante pas autant, il n'amuse pas autant, mais il sait remplacer ce qui manque à ses classes sous ce rapport par l'intérêt qu'il porte à ses élèves, et l'habileté avec laquelle il sait leur faire sentir les beautés des auteurs, car il a pour cela un talent tout particulier. Au reste, je me plais beaucoup sous lui, et j'espère passer une bonne année.

5 octobre.

Vous me demandiez dans votre lettre si Henriette est bien amaigrie, si elle est bien pâle, bien changée. Une si grande maladie, chère maman, n'a pu passer sans laisser des traces de son passage; mais, néanmoins, la dernière fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée fort bien, et ce qui prouve qu'elle était assez forte, c'est qu'elle a pu faire le trajet de chez elle au Séminaire, qui après tout est encore de longueur raisonnable. Maintenant, elle doit être presque aussi forte et aussi bien portante qu'auparavant. J'attends bien impatiemment sa visite, mais je ne pourrai la recevoir avant lundi prochain, à cause de la retraite. Cela me contrarie bien, mais j'ai eu soin de l'en avertir, afin qu'elle ne fît pas une visite inutile.

C'est mon plaisir le plus sensible que de voir cette chère et excellente sœur. Quand je suis avec elle, et que nous causons de vous, je crois vous voir, ma chère maman, avec nous deux dans le parloir de Saint-Nicolas. J'aime bien souvent à me faire cette illusion. Quand je vais quelque part, que je suis tout seul, je me dis : si maman était ici avec moi... Hélas! ce n'est qu'une illusion, très-chère mère, quand sera-ce une réalité? En attendant, je me console en pensant souvent à vous. Je crois vous voir là-bas toute seule, quelquefois triste, quelquefois plus contente. Plût à Dieu que vous le fussiez toujours! Dites-moi, tendre mère, comment vous vous trouvez, quelle est votre vie, si vous êtes bien, si vos maux de tête ne vous tracassent pas trop, si vous êtes assidue à la petite goutte de café. Ne me cachez rien, ma chère maman, car rien ne me déchire le cœur comme de penser que vous êtes triste, que dans l'instant peut-être où je ris, vous pleurez. C'est un des grands maux de l'absence : on ne sait pas en quel état est la personne que l'on aime, et cette pensée empoisonne bien toutes les satisfactions. Enfin, du courage, chère maman! le terme où je dois vous voir n'est pas si éloigné, et alors nous pourrons causer à loisir. Trois mois et demi de vacances! Certes, en voilà de belles. Que je suis changé, n'est-ce pas? Je désire maintenant les vacances, non pas pour ne plus travailler, ce qui ne m'arrivera jamais, non pas davantage pour quitter le Séminaire,

où je me plais parfaitement; mais pour vous voir, excellente mère. Mais il paraît que je rêve, car voilà que je parle de vacances, et il n'y a qu'un mois que l'année est commencée. Cela ne fait rien; quand je vous écris, j'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, comme je le faisais autrefois. Demain, nous avons promenade depuis le matin jusqu'à 3 heures après midi. Le soir on chante le *Veni Creator* et commence la retraite. Priez pour moi, chère maman, afin que je la fasse bien : au reste, c'est peut-être ce qu'il y a de plus édifiant dans la maison, que la manière simple, douce, paisible et tranquille dont on y fait les retraites.

Je vous ai consacré la plus belle partie de ma lettre, chère maman; je le devais, et ç'a été pour moi un bonheur. Je vais maintenant donner le côté de l'adresse à mes deux chers amis Liart et Guyomard. Adieu donc, excellente mère; adieu, la plus chérie des mères; car je ne crois pas exagérer en parlant ainsi du respect et de l'amour que vous porte votre

ERNEST

XV

Paris, 8 novembre 1840.

Quelle triste nouvelle, chère maman, nous a apportée votre dernière lettre! quelle peine le bon Dieu nous réservait! Hélas! je ne prévoyais que trop en quittant mon cher Guyomard que je ne le reverrais plus. Et ses parens... quelle douleur pour eux! je ne me consolerais pas de cette perte si douloureuse, si je pouvais croire que ce fût moi qui eusse occasionné la mort de mon meilleur ami, en l'attirant à Paris; mais je puis me rendre le témoignage qu'en cela je ne lui ai fait que du bien, et qu'il m'en est reconnaissant devant Dieu. Lui-même souvent me l'a exprimé. Si la mort est venu le séparer de nous, ce n'est pas que les soins lui aient manqué ici, mais sa santé était si faible! Quand je pense que je ne reverrai plus Guyomard, que je ne lui parlerai plus, que je n'ai pas assisté à ses derniers instans, cela me fait une peine que je ne puis vous rendre. Vous savez, chère maman, que depuis long-

temps nous nous aimions. Mais ce qui doit nous consoler, sans toutefois tarir nos larmes, c'est qu'il est maintenant dans le ciel; et il suffit de l'avoir connu pour n'avoir aucun doute à cet égard. Quelle vertu dans une si grande jeunesse! Dieu n'a pas voulu le laisser plus longtemps à la terre. Que je m'estimerais heureux si à la fin de ma vie je pouvais en être où il était. Sa mort a beaucoup affligé les bons enfans de Saint-Nicolas, surtout ceux qui étaient unis plus étroitement avec lui. C'était un samedi soir, et je n'en savais encore rien, lorsque M. le Supérieur, à la réunion pour la lecture spirituelle, nous annonça sa mort bienheureuse devant Dieu. Jugez de ma douloureuse surprise. Il nous consola en nous rappelant toutes ses vertus : « Il ne vivait, disait-il, que d'amour de Dieu, et ceux d'entre nous qui le connaissaient plus intimement peuvent lui rendre ce témoignage. » Le soir même, M. son professeur, qui est actuellement le mien, m'appela pour lui donner divers détails sur ce que je savais de sa vie : je le satisfis aussi amplement que je le pus, et le lendemain à la Ste Messe, il nous fit à l'Évangile, au lieu d'instruction, le récit abrégé de sa vie et de ses vertus, d'après les quelques détails que je lui avais fournis. Toute la maison en fut édifiée. Le mardi, un service solennel fut célébré en son intention. M. son confesseur, qui est aussi le mien, officia, assisté de tous les membres de la Congrégation du Sacré-Cœur, dont il faisait partie, et qui communièrent tous à son intention. C'est ainsi que nous lui avons prouvé notre sincère attachement : son souvenir vivra longtemps parmi nous, et pour moi, ma chère maman, je n'oublierai jamais le meilleur ami que j'aie jamais eu, après vous, chère maman, et mon frère et ma sœur. Il était pour moi comme un second frère.

J'ai vu aujourd'hui même notre chère Henriette. Sa santé va très bien, et ses affaires s'avancent. Ne vous inquiétez pas de ce qu'elle éprouve des retards; si elle avait voulu elle serait maintenant partie, mais elle agit avec prudence, et a bien raison. Quelles offres avantageuses on lui propose! Hélas! mais faudra-t-il encore m'en séparer? Oh! n'en parlons pas encore, je vous en supplie. Mais je vous supplie d'être sans nulle inquiétude sur son compte sous tous les rapports.

Que j'aime à penser à vous, ma bonne mère, je vous écrirais des lettres entières si je voulais vous dire combien je vous aime. Mais parlons de quelque chose de positif. La Rhétorique va toujours son train : nous faisons de beaux discours, nous étudions d'admirables modèles. Les combats littéraires continuent avec un acharnement incroyable. Sept concurrens surtout se battent à outrance. Chaque composition amène une révolution, car il est rare qu'il s'en passe une où quelqu'un de ces sept *malins* ne tombe un peu bas, dans les 15e, les 13e, les 16e, etc. J'ai eu mon tour à cette fameuse composition en discours français où j'ai été 13e. A la suivante composition, en discours latin, j'espérais prendre ma revanche. Point du tout : je fus le 7e. Alors une sainte fureur s'empare de moi, je fais un dernier effort, et je suis le 2e en histoire et le 1er en version latine et en version grecque consécutivement, tandis que MM. Nollin et Foulon vont complaisamment se placer les 11es, 14es, etc. De si rudes coups portés à mes rivaux m'ont reconquis l'excellence, que j'avais perdue par mes revers passés ; j'ai même un avantage assez marqué sur Henri Nollin, qui me talonne de plus près, car Alfred Foulon s'est un peu laissé enfoncer. Néanmoins je tremble : la fortune est changeante, mes adversaires s'endorment, mais si ce petit Alfred Foulon venait à se réveiller, quels coups de griffe il me porterait! Il n'y a rien de plus terrible qu'un lion qui s'éveille en colère.

Le séminaire vient de faire une perte bien difficile à réparer dans la personne de mon bien-aimé professeur de seconde, M. Bessière, que M. l'Archevêque vient d'appeler à un autre ministère. Il vient d'être établi chef des catéchismes de la paroisse de la Madeleine, place de la plus haute importance, et autrefois remplie par M. Dupanloup avant qu'il fût supérieur du Petit Séminaire. Je me réjouis bien que ceci ne soit point arrivé pendant les deux ans que j'ai passés sous lui. C'était un si excellent professeur ! Il aimait tant sa classe ! Mais cette année il n'avait plus le même goût à professer ; car il s'en faut bien que la seconde actuelle vaille celle de l'an dernier, pour la force des élèves. Nous avons reçu cette année quelques nouveaux Bretons, qui m'ont tant soit peu consolé de la séparation de nos deux chers compatriotes. L'un est en Rhétorique, et a déjà fait sa philosophie en Bre-

tagne. Il est tonsuré, et a l'esprit le plus juste et le coup d'œil le plus fin qu'on puisse imaginer. Il est à côté de moi à l'étude, et en récréation, nous aimons bien à parler ensemble de la Bretagne. Un autre plus jeune et moins avancé est encore arrivé : c'est un excellent enfant, qui, je pense, s'habituera bien, mais qui souffre les épines des premiers temps. Du reste je les appelle compatriotes, parce qu'ils sont Bretons de pays et de caractère, mais il s'en faut bien que nous soyons nés du même côté. L'un est de Lorient, l'autre d'Auray, du pays de M. Crabot. Ce bon Monsieur Crabot continue à me montrer beaucoup d'intérêt. C'est lui qui, le soir même où l'on nous annonça la mort de Guyomard, me remit le petit mot qui m'appartenait. M. le Supérieur avait défendu qu'on me le remît auparavant, voulant être le premier à annoncer cette triste nouvelle à la communauté.

Voilà donc Liart à Saint-Brieuc. Je lui souhaite de s'y plaire, et j'espère que mon souhait sera accompli. J'aimerais bien à recevoir une lettre de lui, car, quoique il ait jugé à propos de s'éloigner de moi, je veux toujours demeurer son ami. Quelquefois je pense à lui écrire, d'autres fois je veux attendre une lettre de lui. Je ne crois pas qu'il se soit refroidi à mon égard, à cause d'un parti que je lui avais proposé pour son bien, et qu'il n'a pas dépendu de moi de faire réussir.

J'attends, ma bonne mère, bien impatiemment une lettre de vous. Vous me direz comment va votre santé et toutes vos affaires. Vous sentez que c'est là tout ce qui m'intéresse, quoique je sois loin d'être indifférent pour toutes nos bonnes connaissances de Bretagne. Comment passerez-vous votre hiver? Cette triste saison m'effraie pour vous ; ne négligez rien, je vous en prie, chère maman, je ne me lasse pas de vous le répéter, pour ne point souffrir de la rigueur du froid. Pour nous, nous avons de bons calorifères, nous prenons de l'exercice en récréation, de sorte que le froid n'a guère d'accès auprès de nous. Que ne puis-je être certain qu'il en sera ainsi de vous!

Allons! ma chère maman, il faut nous séparer. Quand serons-nous réunis pour plus longtemps? En attendant, recevez les tendres et respectueux embrassemens de votre

ERNEST

XVI

Paris, 12 février 1841.

Ma très-chère maman,

Vous voilà donc rentrée dans votre solitude de Tréguier. Votre dernière lettre m'a fait la plus grande peine en m'apprenant l'inquiétude où je vous avais laissée faute de vous écrire. Le départ de notre chère Henriette[1] en a été la cause, ô ma tendre mère. Hélas! où est-elle maintenant? Je la crois bien à Vienne, quoique je n'aie encore reçu aucune nouvelle. Chaque jour, je rappelais tous mes souvenirs géographiques, pour la suivre dans son voyage, et si je ne me suis pas trompé dans mes calculs et mes conjectures, je crois que nous devons recevoir une lettre vers dimanche ou les premiers jours de la semaine prochaine, mais pas auparavant. Comme nous avons eu une triste entrevue le soir de la veille de son départ. Pauvre Henriette, quand j'aurai reçu une lettre, je serai un peu consolé! Mais j'avoue que je n'en ai jamais été si impatient. Du reste, je crois que nous ne devons pas nous alarmer des retards que nous éprouvons à en recevoir; car nous devons bien considérer qu'un pareil voyage ne se fait pas tout d'un trait, et sans s'arrêter.

J'aime bien, ma bonne mère, que vous me disiez que vous vous plaisiez à Tréguier; car trop souvent mon imagination se représente ma pauvre mère triste, seule, sans consolation. Hélas! bonne maman, que ne puis-je vous voir mener une vie plus heureuse! Enfin je prie le bon Dieu qu'il vous la rende agréable, et qu'il se charge lui-même de vous l'adoucir, car il est le meilleur consolateur. Dites-moi, je vous prie, bien franchement dans vos lettres si vous vous ennuyez, si vous êtes triste. Ne craignez pas de me faire de la peine : sans doute que votre chagrin m'en ferait aussi beaucoup, mais rien ne m'en ferait plus que de croire que vous cherchez à me faire illusion pour me consoler.

1. Henriette Renan était partie pour la Pologne en janvier 1841.

Nous avons eu aujourd'hui une très-brillante séance académique, présidée par Mgr l'archevêque de Paris, et à laquelle assistaient l'Internonce du Pape et plusieurs autres personnages distingués. Les prières que vous me promettiez de faire afin que le bon Dieu me fît mieux réussir en Rhétorique, ont été exaucées, du moins en partie, ma bonne mère. J'ai eu à cette séance un devoir, le meilleur que j'aie fait jusqu'ici, et qui n'a pas semblé trop mal. Je vous semble peut-être un peu grossier de faire mon éloge moi-même, mais je vous le dis pour votre consolation, et d'ailleurs tout passe entre nous. C'était une espèce de discours historique sur Philippe et Alexandre. C'était le sujet d'une composition dans laquelle j'ai été le premier.

Du reste, tout va comme à l'ordinaire en classe. Alfred Foulon, qui s'était endormi au commencement de l'année, s'est réveillé en sursaut, et son réveil a été terrible. Du reste, nous continuons à être fort grands amis, et je crois que nous le serons, parce qu'il est droit et qu'il a un bon cœur, et de la générosité dans le caractère. Son caractère diffère cependant du mien sous plusieurs rapports ; j'ai encore un autre ami, qui a un esprit à peu près tourné comme le mien et pour lequel j'ai un très sincère attachement. C'est un bourguignon, ce qui n'empêche pas que ce ne soit un excellent jeune homme. Ces bonnes amitiés me sont une légère consolation dans mon exil. Mais ce qui m'est une grande consolation, c'est de penser à vous et à notre réunion. S'étendra-t-elle au delà des vacances, c'est ce que sait le bon Dieu ; c'est bien aussi ce que je désire, mais... nous en parlerons à loisir dans cinq mois.

Mon Dieu, qu'il est dur d'être séparé! Mais il faut avouer que ç'a été une bien bonne invention que celle de s'écrire des lettres. C'est une vraie conversation qui supplée à la conversation de vive voix. Aussi quel plaisir quand je reçois des lettres de vous : je les lis, je les relis, je les dévore. Quel plaisir aussi d'en recevoir d'Henriette ! Mais hélas ! je crains bien qu'elles ne soient trop rares. C'est une triste chose d'être séparé de 600 lieues.

Je travaille maintenant à un devoir qui a bien du charme pour moi. C'est une touchante coutume au séminaire, quand

on a perdu un élève, de charger un de ses condisciples de faire son éloge funèbre, de rappeler ses vertus, les circonstances de sa vie, etc. Cet éloge est lu dans une séance académique. On m'a chargé d'accomplir ce pieux devoir envers notre cher Guyomard, et assurément il est impossible d'avoir plus ample matière pour les éloges et les regrets. J'y ai déjà travaillé et je l'achèverai pour la prochaine séance. Ces devoirs ont toujours grand intérêt pour les étrangers, et ce sera pour moi une consolation de me livrer à un travail qui me rappellera le souvenir d'un si excellent ami. Si je suis content de mon ouvrage, j'en garderai un exemplaire pour vous le montrer. Peut-être même serait-il convenable d'en offrir un à son frère. Mais avant tout, il faut le faire, et quoique le sujet soit bien beau, ce genre est aussi très-difficile.

Vous me faites le plus grand plaisir quand vous me dites que MM. du Collège n'oublient pas leur ancien enfant. Leur affection me sera toujours précieuse et je n'oublierai jamais le respect et la reconnaissance dont je leur suis redevable. Plus j'avance, plus je reconnais qu'aucune reconnaissance ne saurait payer dignement un maître de ses soins et du bienfait inappréciable d'une éducation sérieuse et solide, telle qu'on la reçoit à Tréguier. Assurez aussi ces MM. du Presbytère et spécialement M. le Borgne de mon respect et de mon attachement.

Adieu, ma chère, ma bonne, mon excellente mère! du courage! soutenons-nous mutuellement. Espérons que le bon Dieu nous réunira. En attendant, soyez persuadée de l'affection vive et tendre et du respect filial de votre Ernest.

XVII

Paris, 7 mars 1841.

Mon excellente maman,

Je suis vraiment dans la saison des lettres; par conséquent, dans une bien douce saison. Lettres de Liart, d'Alain, d'Henriette et de vous, ma bonne mère, il m'en vient de tous les coins du monde. Jugez de mon bonheur à les recevoir, et

aussi à y répondre. J'y suis d'une exactitude admirable ; ces jours derniers, j'ai écrit à Alain et à Henriette, et aujourd'hui c'est votre tour, ma bonne mère. Entrons donc en matière sans trop long préambule.

Vous avez bien raison de dire que nous devons des actions de grâces à Dieu pour l'heureuse arrivée de notre Henriette. Sa bonne lettre me l'a apprise et m'a tiré de l'inquiétude où je commençais à être sur son compte. Elle me donne sur son voyage des détails très intéressans : et Alain me dit dans sa lettre que celle qu'elle lui a écrite en contenait de plus curieux encore, et il regrettait de ne plus l'avoir pour m'en faire part. Il paraît qu'elle a reçu un accueil charmant ; du reste, je m'y attendais bien, d'après tout ce qu'elle m'avait dit avant son départ. Puisse-t-elle être heureuse là-bas ! Elle y mènera sans doute une vie bien plus tranquille et plus favorable à sa santé, et c'est là l'important. Elle aura acheté assez cher le bonheur dont elle mérite de jouir, en s'éloignant de tout ce qu'elle aime, de sa patrie, de sa famille. Mais quel vide son départ a laissé dans ma vie ! Qu'il est dur pour moi de renoncer tout d'un coup à ces douces visites, qu'elle me prodiguait surtout vers l'époque de son départ. Pauvre sœur, que je t'aime, et que tu mérites d'être aimée ! La lettre d'Alain m'a aussi fait le plus grand plaisir. Comme il vous aime, ma chère maman ! Comment il regrette de ne pouvoir *encore* se réunir à vous. Comme il me témoigne une tendre affection, ainsi qu'à la chère Henriette ! Mon Dieu, il est vrai qu'il est bien dur d'être séparé quand on s'aime tant ; mais, dites-moi, ma bonne mère, ne vaut-il pas mieux souffrir les tourmens de l'absence et s'aimer, que d'être réunis de corps sans l'être de cœur ? Ne sommes-nous pas encore plus heureux que d'autres familles qui ne s'aiment pas et ont entre elles ces froids calculs d'intérêt que nous ne connaissons heureusement pas. Vous voyez donc que nous pouvons encore remercier Dieu, au milieu de nos peines.

Je suis enchanté que vous ayez passé quelques jours à Lannion ; cela vous aura distrait, ma bonne mère. Je ne suis effrayé que quand je vous sais seule à Tréguier. Alors j'avoue que mon imagination s'alarme terriblement. O ma mère, moi aussi j'attends les vacances avec impatience pour vous voir,

vous embrasser et reposer ma tête sur votre sein. Je ne les ai jamais tant désirées ; sans doute parce que je n'ai jamais été si longtemps sans vous voir. Voilà deux ans, ma bonne mère, que nous ne nous sommes vus. C'est bien long ! Au moins nous nous verrons à loisir. Le voyage de Trovern et celui de Bréhat me sourient étonnamment. Sans doute le désir de vous voir est le grand motif qui me fait tant appeler les vacances, vous voir est tout pour moi, ma chère maman ; mais j'aurai aussi grand plaisir à revoir notre bon pays, et surtout la mer. J'ai éprouvé que ceux qui sont nés sur les bords de ce terrible et magnifique élément éprouvent comme un besoin de revoir ce grand spectacle. C'est ce qui fait que notre voyage de Bréhat est un de ceux que je fais chaque année avec le plus de plaisir, surtout quand vous êtes avec nous, chère maman ; sans vous, tout est indifférent pour moi. Maintenant un mot de mes classes.

L'examen du second trimestre est demain en huit. Les travaux de cet examen m'ont empêché de pousser vigoureusement le devoir de notre bon Guyomard, mais je ne manquerai pas de l'achever immédiatement après. Je vous avais déjà parlé d'une composition en histoire où je n'avais pas trop mal réussi ; j'ai eu le même succès dans une autre composition dans la même matière, où j'ai encore été le 1er. Le sujet était de montrer l'action de la justice de Dieu sur les nations de l'antiquité, sujet très-difficile et très-beau. Nous travaillons maintenant avec une grande ardeur à notre examen. J'ai été aujourd'hui et dimanche dernier entendre M. de Ravignan à Notre-Dâme. Je l'ai trouvé plus éloquent que jamais. Mais j'ai perdu dernièrement une bien belle occasion d'entendre M. Lacordaire. Nous y serions allés, si nous ne nous y étions pris trop tard. Du reste il s'en faut beaucoup que la manière de prêcher de ce dernier soit aussi pure que celle de M. de Ravignan : il a plus de mouvement et de brillant, mais bien moins de goût et de raisonnement. J'espère que nous aurons encore cette année M. de Ravignan pour nous prêcher la retraite de la semaine sainte. C'est un inestimable bonheur !

Nos classes de Rhétorique sont maintenant d'un très grand intérêt. M. notre professeur a une excellente méthode : il fait presque tout faire par les élèves en classe, se réservant seule-

ment de réparer les fautes qu'ils pourraient avoir faites. Vous sentez quelle facilité donne cet exercice pour parler en public et sans préparation: ce qui est si important pour la suite. Il me procure aussi quelquefois un plaisir bien sensible en m'appelant chez lui pour lire ensemble l'Odyssée d'Homère. C'est si beau, et il m'en fait si bien remarquer les beautés que je passerais volontiers ma vie entière à cela. J'espère bien la relire durant les vacances au bord de la mer, et dans nos belles campagnes, ce qui ajoutera encore au charme de la lecture, surtout quand je serai assis à côté de mon excellente mère.

Liart dans sa lettre m'avait déjà appris la maladie de Mgr de St-Brieuc, et il paraît que ses craintes n'étaient que trop fondées. Croyez-vous que M. Auffret le remplace? Je ne doute pas qu'il n'ait tout ce qu'il faut pour remplir un si haut ministère, je le crois capable de tout, et c'est assurément avec M. Dupanloup l'homme que j'ai le plus appris à estimer. Qu'est-ce qui sera professeur de rhétorique à Tréguier en remplacement de M. Urvoy? Dites-moi, s'il vous plaît, tout cela, car tout ce qui tient à ces maîtres chéris et respectés m'intéresse singulièrement. D'après les lettres de Liart, je crois qu'il se plaît très-bien à St-Brieuc, et qu'il continue à m'aimer comme auparavant. Il ne faut pas lui savoir mauvais gré de ne s'être pas plu ici : cela a tenu à des circonstances indépendantes de sa volonté, et dans cette affaire, ni lui, ni nous, ni la maison où il n'a pu se plaire, n'ont eu tort. Il a très bien [fait] de n'y pas revenir, puisqu'il ne s'y plaisait pas ; ce qui ne prouve rien ; encore une fois, ni contre lui, ni contre le séminaire.

Je crains bien que les lettres qu'Henriette m'adressera ne soient un peu rares; alors je vous prie, ma bonne mère, quand vous le jugerez à propos, de m'envoyer dans les vôtres celles qu'elle vous écrira, lorsque le paquet n'en deviendra pas trop volumineux. Il n'est nullement nécessaire que vous affranchissiez les lettres; j'ai assez de finances pour subvenir jusqu'à la fin de l'année à toutes ces petites dépenses. Mon Dieu! je voudrais les bien employer toutes en port de lettres, c'est l'emploi que j'aime le mieux leur donner.

Pauvre maman, que je vous aime, et que je désirerais vous

savoir heureuse! Comment vous trouvez-vous à Tréguier? Comment passez-vous votre temps pour ne pas vous ennuyer? Êtes-vous longtemps seule? Avez-vous souffert cet hiver? Enfin le voilà passé ce temps que toujours je redoute pour vous. Cependant je sais qu'en Bretagne l'hiver se prolonge plus longtemps qu'ici. Je me console en pensant que vous avez été assez peu de temps seule durant cette triste saison. Que vous me faites plaisir, quand vous me dites les soins qu'ont pour vous nos amis de Tréguier. Je leur en garde une éternelle reconnaissance, comme du service le plus signalé qu'ils puissent me rendre, puisqu'ils contribuent à vous rendre heureuse, ô mon excellente mère!

Assurez mes bons amis du collège et spécialement Jeffroi et le Gall de ma vive affection. Toujours leur souvenir me fait le plus grand plaisir; il me rappelle aussi des temps bien heureux et de doux momens que j'ai passés avec eux. J'ai toujours eu le bonheur d'avoir d'excellens amis et c'est une grande grâce de Dieu. Notre pauvre Guyomard était le modèle des amis; Liart me sera toujours aussi cher que je lui suis cher. Et ces bons amis dont je vous parlais tout à l'heure... Et ici j'ai aussi trouvé d'excellens amis, deux entr'autres qui semblent taillés pour moi: sans cela, je ne pourrais pas vivre éloigné de vous, ma bonne mère; mais avant tout, par-dessus tout, mille fois plus qu'eux, je vous aime, chère maman, de tout mon cœur et de toute mon âme; j'aime Alain et Henriette, et comment pourrais-je ne pas les aimer, quand ils font pour moi de si grands sacrifices. Quelle âme généreuse et grande a cette chère Henriette; oh! non! jamais je n'oublierai tout ce qu'elle m'a dit avant son départ. Je vous raconterai tout cela dans quelque temps, ô ma bonne mère, quand nous pourrons causer à loisir.

Mais je m'aperçois que le temps passe et j'ai mon examen à préparer. Ah! mon Dieu! si je me laissais aller, je le passerais avec vous. Mais il faut cependant que j'étudie quelque chose. Il faut donc nous séparer, ma bonne mère. Hélas! quand serons-nous réunis pour ne plus être sujets à ces dures séparations? Dieu le sait; pauvre maman, prions-le pour que ce soit bientôt. O ma bonne mère, je vous embrasse de toute mon âme, de toutes mes forces, de tout mon cœur:

je vous aime et vous aimerai toujours; adieu, adieu, votre fils respectueux et tout dévoué pour jamais.

ERNEST RENAN

XVIII

Issy, 12 janvier 1842.

Ma très-chère maman,

Que j'ai de joie en songeant qu'au moment où je vous écris vous êtes auprès de nos bons parens! Là au moins vous n'êtes pas isolée comme dans votre solitude de Tréguier, surtout durant cette triste saison d'hiver. Oh! j'aurais trop craint si vous y fussiez restée que le froid ou la tristesse ne se fussent emparés de ma bonne mère. Je suis bien content maintenant que vous ayez remis votre séjour à cette époque, quoique dans le moment, quand vous vîntes me conduire, je vous visse partir avec regret d'auprès de nos amis qui auraient un peu adouci les premiers momens de notre sépation. Enfin, ma chère maman, tout s'est arrangé pour le mieux.

Pour moi, ma bonne mère, je n'ai à vous donner que les nouvelles accoutumées : c'est-à-dire que tout va toujours à merveille. Ni l'ennui, ni le chagrin ne m'approchent point; le froid même, quoiqu'assez vif ces jours, je suis en état de le défier. Du reste nous y sommes beaucoup plus exposés qu'à Paris : Issy est situé sur une hauteur exposée au vent du Nord, ce qui y rend l'air très-pur et très-sain, mais aussi extrêmement froid. Toutes les pièces d'eau du parc sont devenues de vrais glacières, et la Seine qui coule à deux pas de nous charrie d'énormes glaçons. Malgré tout cela, nous ne souffrons aucunement du froid. Chacun est libre ou de faire du feu dans sa chambre, ou de descendre à une grande salle, continuellement échauffée au poële. Je participe aux deux avantages. Car quoique je travaille d'ordinaire à la salle du poële, néanmoins comme on aime quelquefois à être seul, et que d'ailleurs il y a un grand charme à tisonner au coin du feu, de temps en temps je vais puiser à ma petite provi-

sion de bois. Du reste, on peut se chauffer ici à peu de frais; pour 5 fr. j'en aurai très suffisamment. C'est une petite dérogation au système économique; enfin pour une fois c'est pardonnable, n'est-ce pas, ma bonne mère?

Mes études ont toujours de plus en plus d'attrait pour moi. J'ai retrouvé tout mon ancien goût pour les mathématiques. Nous les voyons fort rapidement, et ceux qui ne les ont pas déjà étudiées doivent avoir beaucoup de peine à suivre le cours; fort heureusement que je n'en suis pas à mon apprentissage : je n'ai que la peine de réveiller mes vieux souvenirs. Quant à la philosophie, j'y suis un peu plus novice; mais j'y trouve tout autant de plaisir qu'aux mathématiques, d'autant plus que jusqu'ici nous n'avons encore rencontré aucune grande difficulté. C'est incomparablement la plus belle des études et la plus digne de l'homme. L'importance des questions qu'on y traite, qui sont le fondement de tout, l'élévation avec laquelle ces questions sont traitées, l'intérêt qui naît de la variété des systèmes, tout contribue à en faire quelque chose de ravissant. C'est surtout dans la discussion ou l'argumentation que réside le plaisir. Deux élèves se prennent corps à corps sur une question, puis s'engage un duel à outrance, où l'on combat à coups d'argumens ou de raisonnemens jusqu'à ce que l'un soit forcé de s'avouer vaincu. C'est vraiment fort intéressant. Tous les dimanches on le fait en public, et tous les jours on se réunit à 7 ou 8 pour le faire en particulier. Du reste, on n'est pas fort pressé d'ouvrage : j'ai assez de temps de reste. Pourtant je n'ai pas encore mis à exécution le dessein que j'avais formé d'apprendre l'allemand. Cela me serait d'autant plus facile qu'il y a dans la maison plusieurs élèves qui le savent déjà, et qui pourraient me donner des conseils. Mais il faudrait acheter plusieurs livres, dictionnaires, etc., et les finances se refusent à une si vaste entreprise : je n'en serais pas quitte pour moins de 15 ou 20 fr.

Vous me demandiez dans votre lettre, ma chère maman, si j'étais fidèle à faire de temps en temps quelque visite à Paris. Oui, sans doute, ma bonne mère. Dernièrement encore, à l'occasion du jour de l'an, nous sommes allés en colonie à St-Nicolas : j'y ai d'ailleurs fait plusieurs visites particulières.

J'y trouve toujours beaucoup de plaisir, quoique depuis le départ de M Dupanloup, j'y trouve un grand vide. On a reçu de lui des nouvelles fort satisfaisantes ; le climat de l'Italie a bientôt rétabli sa santé ; mais il y restera au moins pour y passer le reste de l'hiver. D'ailleurs une des raisons qui l'ont déterminé à ce voyage, c'était d'avoir plus de temps pour achever des ouvrages qu'il a commencés : il y restera probablement jusqu'à ce qu'ils soient terminés.

Du reste, ces MM. de Saint-Sulpice l'ont dignement remplacé dans ses soins pour moi. Il est impossible de voir une plus grande bonté, une affabilité plus constante. C'est un autre genre qu'à St-Nicolas et cela doit être : mais on n'en est que mieux. On s'occupe moins de chacun sous certains rapports ; on laisse chacun agir à sa façon : mais cela ne diminue rien de l'intérêt des directeurs pour les élèves. En un mot, on n'est plus traité comme des élèves, mais d'une manière plus grave et plus raisonnable. Plus je vais, plus j'admire notre Supérieur : c'est un homme vraiment admirable, pour son incroyable érudition. Il n'y a rien qu'il ne sache : c'est un orientaliste des plus renommés, et les savans eux-mêmes viennent souvent le consulter et lui envoient leurs ouvrages pour qu'il y fasse ses corrections. Il a fait quelques ouvrages prodigieux par la science qui y est déployée ; et il en prépare encore plusieurs. Il est moins brillant que M. Dupanloup ; mais il a un fonds de connaissances beaucoup plus vaste. Aussi sa conversation est-elle d'un intérêt ravissant : mettez-le sur n'importe quoi, il en parlera savamment.

J'entends une voiture rouler dans la cour. C'est M. le Supérieur général de Saint-Sulpice qui arrive. Car c'est aujourd'hui jour de promenade, où tous ces MM. de Paris viennent à la maison de campagne ; et M. le Supérieur est trop âgé pour y venir à pied. C'est un vénérable vieillard de 80 ans, mais fort bien conservé, et ayant autant de présence d'esprit qu'un jeune homme de 20 ans. Le jour de l'Épiphanie, il vint, selon l'usage, passer la journée avec nous ; puis nous montâmes dans sa chambre où il nous adressa quelques paroles charmantes : enfin il nous donna sa bénédiction en nous souhaitant d'arriver tous à son âge. Il aime surtout ceux qui sont les plus jeunes : « Autrefois, dit-il, je n'aimais pas beaucoup les

enfans, mais depuis que je suis vieux, je les aime beaucoup plus : ils commencent ce que je finis. » A ce titre, je devrai être de ses amis; car je suis, je crois, le plus jeune de la maison.

Passons à autre chose. Vous me demandiez, ma chère maman, si j'ai écrit à notre chère Henriette. Hélas! ma bonne mère, vous allez me gronder, mais je n'en suis pas la cause. J'ai demandé à Alain de m'envoyer sa lettre, lorsqu'il écrira, et je l'attends tous les jours pour y insérer la mienne. Mais je n'attendrai plus longtemps, car si je ne la reçois pas bientôt, j'écris directement et sans rien attendre. Il y a si longtemps que je n'ai écrit à cette bonne sœur! Vous m'avez fait grand plaisir en m'apprenant qu'elle était enfin de retour à Vienne, après son long voyage. Pauvre Henriette, que je pense souvent à elle, quand je passe par les quartiers où elle demeurait, quand je pense aux agréables entrevues que nous avions ensemble. Quant à notre cher Alain, je lui ai écrit, il n'y a pas fort longtemps, je reçois aussi de temps en temps de ses lettres.

Vous me parliez dans votre dernière lettre de l'achat d'une soutane, et me demandiez le prix. Ma pauvre chère maman, soyez bien sûre qu'il m'en coûte d'ajouter encore à l'embarras de vos petites affaires ; mais par le fait, j'en ai assez besoin. Celle-ci ira bien encore assez longtemps à l'ordinaire ; mais pour mes visites, elle n'est pas supportable : d'ailleurs, comme je la porte continuellement, elle a besoin de fréquentes réparations, et alors je suis assez embarrassé. Car encore que je puisse me mettre en redingote, je n'aime pas beaucoup cela. Pour 50 fr. j'aurai une soutane; mais je vous avoue qu'elle sera à peine présentable : il faut y mettre 60 fr. au moins pour avoir quelque chose de bon et de propre. Ne vous gênez pas, ma chère maman; voilà la première de mes recommandations. J'aurai besoin aussi, sans tarder, d'une paire de souliers ; mon Dieu! qu'il m'en coûte de vous tracasser ainsi. Du reste, quand j'aurai cette soutane, j'irai jusqu'à la fin de l'année sans avoir besoin de faire aucune dépense bien considérable. Peut-être vous-même êtes-vous gênée, ma bonne mère. Dieu! que de dépenses j'ai eues cette année! Des livres en foule, dont plusieurs très chers, 10 fr.,

par exemple, pour un seul. Encore, vous rappelez-vous que les sœurs de la Croix m'avaient donné une lettre pour la librairie Périsse, pour acquitter un compte qu'elles avaient avec ce libraire? J'ai été, selon leur demande, prendre des livres pour cette somme qui était, je crois, de 10 fr. et quelque chose. Il faudra encore leur rembourser cela : mais je ne pense pas que cela soit si pressé. Allons, il est temps de laisser cela de côté.

Que mon oncle et ma tante Forestier ne doutent jamais de la tendre affection de leur Ernest et de sa reconnaissance pour tous les soins qu'ils ont de sa bonne mère. Quant à la chère Aline, je n'ai qu'un souhait à former pour elle, et j'espère qu'il sera bientôt réalisé. Pour Alcide père et fils, je n'ai qu'à leur souhaiter continuation. Embrassez pour moi mon futur élève, l'espérance de ma postérité. Il aura sans doute fait des progrès surprenans depuis mon départ. Combien de fois a-t-il été le premier? cela ne se compte plus sans doute.

Allons, ma bien chère maman, il faut nous séparer. M'écrirez-vous bientôt? Je vous aime plus que jamais, je pense à vous sans cesse, je vous embrasse de tout mon cœur; votre fils bien aimé.

ERNEST RENAN

XIX

Issy, 26 février 1842.

Ma bien chère maman,

J'étais réellement inquiet de votre long silence : mais votre bonne lettre est venue me tranquilliser. J'allais bientôt vous écrire, tant je commençais à avoir d'appréhensions ; enfin, ma chère bonne mère, tout cela est fini ; je sais que vous êtes bien, et je suis consolé. J'ai reçu le billet d'Alain. Pauvre maman, cela vous aura bien tracassée et peut-être gênée dans vos affaires. Mon Dieu ! si vous saviez comme cela me coûte ! mais maintenant j'en ai pour longtemps. Notre cher Alain qui m'a écrit un petit mot en m'envoyant le billet, me paraissait bien chargé d'ouvrage à cette époque ; mais il me disait que bientôt il allait être soulagé, et qu'alors il pourrait

aller passer avec vous quelques jours de vacances. Il me fixait l'époque vers Pâques. Oh! ma chère maman, que j'en suis content! Ce pauvre Alain est si isolé là-bas à St-Malo! Et vous, ma pauvre bonne mère, qui ne l'êtes pas moins : cela vous soutiendra tous les deux. Et le grand projet de votre réunion pourra bien s'arranger alors. C'est mon grand désir, ma chère maman. Je vais répondre à Alain aujourd'hui ou demain. Quant à notre chère Henriette, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles directement, et je n'ose hasarder une lettre, craignant qu'elle ne lui parvienne pas. D'ailleurs comme j'en attends une d'elle tous les jours, j'aimerais mieux avoir reçu la sienne afin d'y répondre. Pourtant quelquefois j'ai envie de risquer tout. Et par malheur nous sommes si loin l'un de l'autre, ma bonne mère, que je ne puis voir les lettres qu'elle vous écrit, en sorte que je suis privé presque totalement de m'entretenir avec ma bonne sœur, nous qui avions ensemble de si doux entretiens.

Vraiment, ma pauvre mère, c'est bien mal à moi de vous avoir écrit avec de l'encre si blanche. Cette fois-ci au moins, je pense que vous pourrez lire ma lettre. Du reste, ma chère maman, je n'ai pas grande nouvelle à vous annoncer. Les événemens ne sont pas fréquens à Issy; c'est le type d'une vie pacifique, d'autant plus que nous sommes peu nombreux, ce qui donne à la vie quelque chose de plus calme et aussi de plus agréable. Si vous voulez toutefois des nouvelles, je vous dirai que nous avons les oreilles charmées par les concerts qui traversent le village dans tous les sens, à la fête des conscrits, qui tout couverts de rubans, etc., sont les rois de la fête. C'est singulier, nous entendons ici cent fois plus de bruit qu'à Paris; dans la maison, s'entend; car au fond du parc on croirait être au fond d'un désert, mais du désert le plus gracieux. Autre nouvelle : l'autre jour, tout le monde était en grand émoi : un des petits poissons dorés qui peuplent notre pièce d'eau était mort, et montrait à la surface de l'onde son cadavre flottant. « Avez-vous vu le poisson mort? » se demandait-on avec empressement; quelle nouvelle, n'est-ce pas?

N'allez pas croire cependant, ma chère mère, que nous soyons encore enfans comme à St-Nicolas. L'étude de la phi-

losophie est très propre à mettre du sérieux dans l'esprit : c'est même là son propre caractère. On y traite des plus grandes questions, de Dieu, de l'âme humaine, de notre esprit, de nos sens, de la vérité, de la certitude, qui nous occupe actuellement, et où nous suivons les divers philosophes dans tous leurs systèmes. Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : Est-il vrai que j'existe ? N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman s'indigner : Certainement que mon Ernest existe ; je voudrais bien voir quelqu'un qui s'avisât de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles de gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là, et si jamais je devais douter de quelque chose, ce ne serait pas assurément de votre affection ni de la mienne.

Nous jouissons ici d'un temps admirable : un ciel pur, un beau soleil. Notre parc commence à être délicieux ; il n'y manque que du feuillage et des fleurs, et la saison va bientôt ramener l'un et l'autre. La pièce d'eau a rompu ses liens de glace, et les habitans dorés, longtemps captifs, commencent à venir s'ébattre au soleil. La partie sans contredit la plus agréable du parc est celle que l'on appelle le bois ; en été surtout elle est délicieuse par sa fraîcheur et par l'ombrage dont on y jouit. C'est un bosquet de hauts buis et de tilleuls où se réfugient en été des milliers d'oiseaux ; car ici ils n'ont pas à craindre pour leurs nids les dangers qu'ils redoutent ailleurs, nous les laissons en paix faire leur petit ménage. Cette hospitalité nous en attire des troupes innombrables. Tout le parc est parsemé de statues, de grottes peintes, de petites chapelles. Vous me demandiez si on y entre. Oui, oui, ma chère maman ; ce sont de petits bijoux à l'intérieur, toutes peintes, toutes dorées, bleues comme le ciel. Nous avons aussi une grotte de rocailles et de coquillages, décorée avec beaucoup d'art, mais remarquable autant parce que Fénelon et Bossuet y ont eu plusieurs conférences avec d'autres personnages célèbres, lors de leur fameuse controverse. Leurs deux statues y sont placées avec l'acte qu'ils dressèrent à la fin de leurs conférences, et qui est revêtu de leurs signatures.

Un autre agrément dont on jouit ici, c'est la beauté de la vue. D'un côté, ce sont les collines de Meudon, couvertes de bois; de l'autre, le parc de Saint-Cloud; de l'autre, la Seine et le Mont-Valérien, qui termine l'horizon; de l'autre, enfin, Paris et tous ses monumens que nous dominons et que nous aimons à voir enveloppé de brouillards, pendant que nous jouissons de l'air le plus pur. Le dôme des Invalides, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, le Val-de-Grâce, les tours de Saint-Sulpice, tout éclatans des reflets du soleil, forment un agréable contraste avec les collines de Meudon et de Saint-Cloud toutes couvertes de sombres bois. Ce qu'il y a encore de délicieux, c'est le calme de ces allées et de ces bosquets à côté du plus effroyable tumulte qu'il y ait sur la terre. On n'entend absolument d'autre bruit que le roulement majestueux et rapide du chemin de fer, qui passe fort près de notre parc. Car nous sommes ici au milieu des chemins de fer et des fortifications; on ne voit que cela de tous côtés : chemins creusés de plus de cent pieds, ponts jetés sur des vallées profondes et d'une hauteur gigantesque, voilà nos environs. Cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve des bois charmans, très-solitaires et très-fourrés. Les terrasses des châteaux de Meudon et de Saint-Cloud sont d'ordinaire le but de nos promenades : on y jouit d'une vue admirable, plus belle encore que la nôtre, c'est tout dire. Ceci semble contredire ce que je vous ai dit souvent des environs de Paris, qui généralement sont horribles, jusqu'à une certaine distance. Et en effet, depuis les barrières jusqu'à Issy, le pays n'est rien moins qu'agréable; mais au delà d'Issy, de l'autre côté, commence la campagne, et là elle est charmante.

Vous voyez donc, ma chère maman, que rien ne manque ici pour l'agrément extérieur : il en est de même sous les autres rapports : ces MM. sont d'une bonté, d'une simplicité ravissante : ici les professeurs sont absolument comme les élèves, il n'y a pas de différence : ils mangent au milieu d'eux, ils prennent toutes leurs récréations avec eux, ils suivent les mêmes exercices avec eux; la seule différence est qu'en classe ils parlent et que les autres écoutent. Du reste, ils sont tous à votre service; toujours prêts à vous

écouter, leur bibliothèque est celle des élèves, et une des choses qui m'arrangent le mieux ici, c'est la facilité que l'on a de se procurer tous les livres que l'on veut. C'est encore mieux à Saint-Sulpice à Paris, puisqu'il y a une immense bibliothèque, où chacun va puiser quand il veut.

M Dupanloup n'est pas encore de retour : il prend goût à la vie romaine, à ce qu'il paraît. Du reste nous en avons de fréquentes nouvelles par les journaux et les correspondances. St Nicolas désire vivement son retour, et en a bien besoin. J'irai mercredi prochain lui rendre une visite, et je profiterai de l'occasion pour aller entendre M. de Ravignan à St Roch. Voilà le désagrément d'Issy : l'éloignement ne permet pas d'être aussi assidu qu'à St Nicolas aux conférences et aux sermons. Mais je vais m'en dédommager mercredi.

J'ai recommandé ma soutane, ma bien chère maman : elle me revient un peu cher, mais je suis sûr que c'est du bon, et elle est même assez belle. C'est ce qu'il me fallait pour le moment : celle-ci ira à tous les jours jusqu'à la fin de l'année et même au delà : il m'en fallait une pour sortir et pour les jours extraordinaires. Je la conserverai bien, en sorte qu'elle me servira pour m'habiller cette année et l'an prochain ; et nous en serons quittes pour m'acheter l'an prochain une commune de 40 ou 50 fr. pour tous les jours. Celle-ci me revient à 65 fr. Mais je n'aurais pas eu à moins quelque chose de bien présentable. Je me ferai faire aussi une paire de souliers ; quant au chapeau, j'en ai moins besoin, on en use assez peu ici. Il m'en faudrait peut-être un pour les sorties ; car pour nos promenades, comme elles se font à la campagne, l'autre est tout ce qu'il faut. J'aimerais mieux acheter quelques livres ; car en philosophie on n'en a jamais assez, et quoique j'en aie acheté un certain nombre, il m'en resterait encore plus à acheter si je voulais avoir tous ceux qui me seraient utiles. Lorsque vous m'enverrez le petit paquet, vous pourrez y insérer quelques-uns de ceux qui sont restés, sans cependant le trop grossir ; quelques auteurs grecs surtout ; je n'en ai pas ici, et il me sera agréable d'y jeter de temps en temps quelques coups d'œil.

J'avais oublié de vous dire d'avertir M. le Recteur que sa commission était faite à N. D. des Victoires. Vous pouvez l'en

prévenir et lui dire que je suis fâché d'avoir attendu si tard à l'en informer. Vous l'assurerez en même temps de mon profond respect, ainsi que MM. ses vicaires. Quant à MM. du Collège, je ne puis vous dire combien leur souvenir me vient fréquemment à l'esprit, et combien je leur conserve de reconnaissance. Après Dieu et vous, ma bonne mère, il n'y a personne à qui j'en doive davantage. Si j'ai en effet plus de facilité que d'autres pour l'étude, c'est aux excellens principes que j'en ai reçus que je le dois. Renouvelez-leur donc l'assurance de mon sincère attachement.

Pour vous, ma bonne mère, mon repos et mon délassement est de penser à vous. Je me reporte sans cesse en esprit vers votre solitude, et j'aime à vous embrasser, à causer avec vous d'imagination. Oui, le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, c'est une mère, surtout quand on en a une comme la mienne. Chère bonne mère, dites-moi, dans votre prochaine, comment vous vous trouvez, si vous êtes bien logée, bien servie : oh ! que tout cela m'intéresse. L'hiver ne vous a pas trop fait souffrir, vos affaires ne sont pas trop chargées? pauvre bonne maman, quand je pense que j'ai peut-être contribué à les embarrasser par ce maudit envoi, qui pourtant m'était nécessaire, cela me fait une peine que je ne puis exprimer. Au moins, ma bien chère maman, soyez sûre que pour l'amour et le respect que je vous porte, jamais rien ne pourra les affaiblir dans mon cœur. Je vous embrasse de toute mon âme.

Votre fils respectueux et aussi affectionné que chéri,

ERNEST RENAN

(A suivre.)

LE BON PLAISIR[1]

XII

M. de Corville portait sur un plat de faïence bleue les premières cerises de son jardin à M. le maréchal de Manissart, quand une bombe lui éclata devant le nez en plein milieu de la grande place. Les cerises en faillirent choir sur le pavé, ce qui eût été bien dommage pour M. de Manissart qui se montra extrêmement content de cette friandise. M. de Corville eut l'honneur de les voir croquer, séance tenante, par les belles dents de madame Van Verlinghem.

La table, en effet, devenait fort médiocre à Dortmüde, car, depuis plus d'un mois que durait le siège, les vivres étaient singulièrement diminués. La provision des farines s'épuisait peu à peu, et il y avait à les moudre de grandes difficultés : le feu de l'ennemi avait détruit presque tous les moulins à eau. Le pain était rare et les bourgeois de Dortmüde en étaient à se serrer le ventre. Dalanzières, fort au courant, par son métier, de ce détail, en entretenait Antoine. Le premier enthousiasme des bons Dortmüdois pour M. le maréchal de Manissart était fort baissé. Ils se regardaient anxieusement

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1901.

et ils commençaient à désirer revoir le visage sec de M. de Rabersdorff, qui avait eu, lui, le bon goût de ne défendre la place qu'aux dépens de la vie du soldat et non jusqu'à ce que les habitants en souffrissent.

M. Dalanzières ne paraissait pas se trop mal trouver de la disette. Il engraissait, au contraire, et son habit rouge, les galons tendus, avait peine à contenir sa corpulence. Nul doute qu'il n'eût en lieu discret quelque réserve de victuailles. A coup sûr, il ne les partageait point avec ses maîtresses, car il se plaignait de leur amaigrissement et il ne fallait rien moins que toutes les deux pour en faire une à sa convenance.

Par contre, M. le maréchal était toujours aussi satisfait de la sienne et elle lui paraissait valoir, et au delà, ce qu'il faisait pour elle. Le plaisir de ne point quitter madame Van Verlinghem lui semblait mériter les fatigues d'un siège comme celui-ci. Il souhaitait qu'il durât toujours et que la maladie de M. de Berlestange ne cessât jamais. Berlestange continuait à garder le lit, son assiette, pleine de gravier, à son chevet. Il n'avait garde de se lever; car son état de malade lui valait maintenant certaines douceurs.

M. le maréchal, voyant la disette proche, avait ordonné qu'on réservât la viande de vache pour les blessés et qu'on mît tout le monde au cheval. Les soldats firent tout d'abord difficulté d'en manger, le prétendant malsain et nuisible, et il fallut que les officiers donnassent l'exemple. M. le maréchal affectait de s'en faire apporter au milieu même des attaques et d'y mordre à belles dents, disant le trouver fort bon, ce qui lui était d'autant plus facile qu'il y substituait par répugnance la supercherie d'une tranche de bœuf. Le stratagème réussit et chacun se résigna.

Les soldats s'amusaient même à badiner sur cette extrémité : ils s'égayaient, autour de la marmite, à dire que cette viande leur donnait plus de jambes et plus de reins.

L'ennemi, qui savait où l'on en était et dont les retranchements se trouvaient à portée de voix, en criait mille injures aux nôtres, comme de les appeler mangeurs de biches ferrées et, pour se moquer, de hennir comme des chevaux.

Ce fut à cela que répondit M. le maréchal de Manissart

par une plaisante invention qui divertit le soldat. S'étant rendu à la tranchée sur les dix heures du soir, il commanda qu'on lui allât chercher un des chevaux farcineux de la cavalerie, auquel il fit attacher plus de deux cents bouts de mèches tout allumés, tant au crin de devant qu'à la queue, après quoi, la nuit étant assez obscure, on poussa le cheval avec des coups d'épée dans les fesses. Dès que les ennemis l'aperçurent, ils prirent l'alarme et si chaudement que ce fut un feu de plus d'une demi-heure. Le cheval, épouvanté, étant revenu, on lui remit les mèches qu'il avait perdues et on le lâcha de nouveau. Cependant tout le quartier des ennemis avait marché à l'attaque, les uns battant la charge, les autres la sonnant. Notre canon fit merveille sur eux. L'animal fut enfin tué: mais, les mèches brûlant toujours, ils continuèrent à tirer et il leur fallut le jour pour reconnaître que cet épouvantail n'était qu'un vieux cheval pas même bon à être mangé.

M. de Rabersdorff fut enragé d'avoir été tenu sur pied toute la nuit : aussi mit-il à effet un projet dont la réussite pouvait être dangereuse pour la place. C'était de saigner le fossé pour en baisser l'eau. Il parvint à la diminuer au point qu'elle n'était plus qu'une sorte de boue fétide dont l'odeur se faisait sentir par la ville. En même temps, il établit de nouvelles batteries pour faire brèche ; mais, en attendant, il ne ménageait point aux toitures de Dortmüde les paniers à feu, les bombes et les boulets rougis.

Le dégât en était considérable, car non seulement ils enfonçaient les toitures des maisons, mais ils y communiquaient l'incendie. Les habitants, réfugiés aux caves, entendaient les murs s'écrouler et pleuvoir les vitres et les tuiles. En plusieurs lieux les voûtes des caves s'effondrèrent sous le poids des débris. Le nombre des blessés s'augmentait tellement qu'on ne savait où les loger et que beaucoup furent tués sur leurs paillasses, et trois petits enfants qui jouaient à la marelle furent écrasés sur la place. Dans le jardin de M. de Corville une bombe ravagea les pois à rames. Et lorsque M. le maréchal donna audience au bourgmestre et aux échevins de Dortmüde, dans la grande salle de l'hôtel de ville, ce fut sous un plafond où l'on voyait le jour et que

soutenaient les poutres à nu. M. Van Verlinghem parla prolixement. Il était long et blême en son costume de cérémonie. Il supplia M. le maréchal de ne pas pousser à bout une défense qui mettait la ville aux abois et menaçait de l'exposer, après les misères d'un siège, aux horreurs d'un assaut. M. de Manissart lui répondit avec bonté, mais tout en exhortant ces chers Dortmüdois à la patience et à l'abstinence, il pensait à part lui que la situation n'était point si mauvaise puisque madame Van Verlinghem, malgré la famine, n'avait pas perdu sa fraîcheur de visage et de corps. Il le constatait, chaque nuit où les alertes lui laissaient le loisir de la caresser, tandis que le brave bourgmestre était retenu au dehors par quelque devoir dont M. de Manissart ne manquait pas de lui ménager l'appel en temps opportun.

Une fois que M. de Manissart prenait ainsi son passe-temps nocturne, il en fut distrait par une rougeur inaccoutumée aux vitres de sa chambre : le beffroi de la grande place était en train de brûler. Le feu y avait été mis par un de ces boulets rougis qui sont d'autant plus dangereux qu'on ne s'aperçoit de l'endroit où ils sont tombés que par l'incendie qu'ils y allument. On avait entassé dans la tour une quantité considérable de paille et de foin, de sorte que la flamme fut si vive qu'elle monta en un clin d'œil, sortant par les fenêtres et couronnant le faîte de ses flammèches et de ses étincelles. Le beffroi flambait debout, comme une torche, par l'effet de cette fournaise intérieure; les poutres qui suspendaient sur la plate-forme les cloches et les carillons les laissèrent choir avec un bruit formidable et le lion de cuivre en girouette, mordu par la chaleur, tordait sur le ciel rouge ses aspects changeants et fantastiques.

Au matin, les bourgeois de Dortmüde, sortis de leurs caves, considérèrent avec tristesse les restes calcinés de leur beffroi. Il avait jadis sonné pour les fêtes communales et les entrées souveraines. La seule entrée qui menaçât maintenant était celle des soldats de M. de Rabersdorff. Ils l'attendaient comme un bienfait, car ils étaient las de vivre de cheval et de rats, et de craindre à tous moments d'être ensevelis sous les décombres fumants.

Dans l'intervalle des canonnades, ils se hasardaient timide-

ment au dehors, le ventre creux et l'oreille inquiète. D'ailleurs, ils ne reconnaissaient pas Dortmüde, tant le bombardement y avait fait de ruines. Des pans de murs écroulés barraient les rues, où l'on marchait sur des éclats de vitres. Le vent soulevait des nuages de cendres. Les beaux arbres du boulevard, transformés en fascines et en palissades, garnissaient maintenant les remparts. Les maisons épargnées étaient vides. M. de Manissart n'avait point voulu quitter celle du bourgmestre Van Verlinghem et y demeurait avec tranquillité. L'instrument de musique était encore sur la table. La cage du sansonnet balançait toujours au plafond ses houppes de soie. L'oiseau seul manquait : madame Van Verlinghem l'avait fait mettre à la broche ; sa chair maigre et coriace ne valait rien.

Le siège durait. Le mécontentement augmentait. Les femmes surtout manifestaient le leur. Aux heures de répit, elles s'assemblaient en grand nombre sur la place où se tenait d'ordinaire le marché. Les piliers de pierre de la halle soutenaient une toiture trouée et branlante. C'était là que jadis on étalait les beaux légumes et les fruits de la saison ; les fins poissons de la Meuse y montraient leurs écailles diverses et leurs ouïes fraîches ; les pièces de viande pendaient aux crocs des boucheries. Maintenant rien n'était plus morne que ce lieu. La bombance passée y rendait plus amère la famine présente. La famine est inventive et prouve que l'estomac des hommes a d'étranges capacités : on mangeait de tout à Dortmüde, du moins les pauvres, car les riches se nourrissaient de provisions cachées avec soin et qu'on ne partageait guère. Tel échevin passait pour garder dans sa cave du porc salé ; tel autre, telle autre chose. On disait tout bas que M. le maréchal n'avait point cessé de manger à sa faim et de boire sec, mais tous étaient d'accord que le gros Dalanzières, qui avait la charge des vivres, ne se privait de rien.

C'est ce qui se répétait aux conciliabules de la halle. L'irritation croissait parmi les Dortmüdoises. La vue des soldats leur était odieuse. Elles narguaient leurs habits rapiécés et leurs souliers percés. L'injure même n'épargnait pas les blessés qu'on rapportait sur des civières et M. Dalanzières fut plus d'une fois hué au passage. Sa mine rubiconde sem-

blait un défi à ces affamés, et son habit rouge rappelait à leurs yeux la couleur des viandes dont on manquait.

Celle même de cheval diminuait. Antoine le sut de M. de Corville. L'excellent homme était triste, car il avait dû tirer un coup de pistolet dans l'oreille d'un de ses propres chevaux avant de le livrer aux dépeceurs. Le petit jardin de madame Sluys avait été bouleversé par une bombe qui avait brisé les miroirs inclinés des fenêtres. En somme, le bombardement, l'incendie et la famine désolaient Dortmüde ; de graves désordres étaient à craindre. Ils eurent lieu comme M. le maréchal de Manissart traversait un matin la grande place.

On venait justement d'apprendre que trois personnes étaient mortes de faim dans la nuit et qu'on avait jeté leurs corps à la Meuse. Quelques cris dominaient parfois le murmure confus qui bourdonnait, quand M. le maréchal parut à l'angle du marché. Tous les regards se tournèrent vers lui et il se fit un complet silence, ce qui est rare dans une réunion de femmes. Il y en avait là de toutes sortes, des servantes et des bourgeoises. Les cornettes et les coiffures se mêlaient, la ratine et le droguet, les jeunes et les vieilles. Toute cette assemblée fixait les yeux sur M. de Manissart.

Les premiers rangs s'ouvrirent au cheval. Puis un murmure courut ; des bras se levèrent. M. de Manissart avançait avec peine. Tout à coup une main saisit la bride. On se pressait. Il entendait des supplications et des menaces. On le tirait par son habit. Un cri se forma, épars, puis unanime, qui bientôt sortit de toutes les bouches :

— Du pain !... du pain !... Vive monsieur le maréchal ! Du pain ! du pain !

Il y avait des femmes qui pleuraient en baisant ses bottes, d'autres qui lui montraient le poing d'un air menaçant. Le cri s'enflait dans un grondement d'émeute.

— Allons, mesdames, laissez-moi passer ! — disait, en saluant, M. le maréchal.

Mais la foule résistait et ne cédait pas. M. de Manissart, impatienté, fit cabrer son cheval. Antoine de Pocancy, qui était à son côté, fit de même, et quelques cavaliers qui les suivaient les imitèrent. Une brusque reculade se produisit

avec des cris de terreur et de colère. Les chevaux heurtèrent des femmes du poitrail et les renversèrent. Une ruade atteignit une jeune fille. Elle saignait.

M. de Manissart profita du désordre pour gagner l'hôtel de ville. Des marches, il voulut haranguer la foule. Elle avait fait subitement volte-face. Une immense clameur retentit :

— A mort Dalanzières !...

M. Dalanzières débouchait au coin de la halle. M. de Manissart et Antoine le reconnurent à son habit rouge. Soudain il fut entouré et disparut dans une poussée furieuse. La meute enragée des femmes s'était retournée contre lui. Ce fut une ruée effroyable. Elles s'écrasaient avec un hurlement aigu et continuel, les unes pour voir, les autres pour frapper. Soudain elles s'écartèrent et, au bout de la haie qu'elles formaient, le gros Dalanzières reparut. Son corps gras et blanc rebondissait sur le pavé, traîné par quatre ou cinq mégères ; il n'avait plus ni vêtement ni perruque. Devant le perron, il retomba inerte. La vieille qui seule avait achevé de le traîner jusque-là se baissa sur lui et le mordit à la cuisse. Elle était ignoble et échevelée, son morceau de chair aux dents.

M. le maréchal descendit trois marches. La vieille le regardait d'un air stupide. Elle cracha à terre le lambeau humain et s'essuya la bouche. M. de Manissart leva son pistolet : un tas de guenilles flasques s'écroula sur le pavé.

Cinq minutes après, la place était déserte et silencieuse.

— Ma foi, — dit M. de Manissart, en remettant à Antoine le pistolet qu'il lui avait pris des mains, — voilà qui est pour le mieux et cette leçon leur servira. L'habit rouge de ce pauvre Dalanzières a provoqué leur appétit. Aussi pourquoi avoir l'air à leur nez d'une viande fraîche ? Et nous, maintenant, allons dîner. Corville m'a envoyé un melon de son jardin. Qu'on en prévienne M. de Chamissy : je veux lui en faire la politesse, et l'on portera l'écorce à Berlestange, ce qui ne peut manquer d'être agréable à ses gravelles.

Le melon de M. de Corville était noir d'écorce, mais d'une chair rose et succulente, et ce fut le dernier que goûta M. de Chamissy, car il fut tué le surlendemain d'une bombe qui perça la toiture de sa maison et pénétra dans la chambre

basse qu'il habitait. On le trouva le visage en sang, et, quand on eut lavé ses blessures, on s'aperçut qu'il riait toujours de sa dent avancée, mais qu'il était mort. M. de Manissart, qui le vint voir en cet état, en éprouva une tristesse que M. de Chamissy n'eut certes point, en pareil cas, ressentie à son égard. D'ailleurs, Dortmüde était véritablement aux abois, et l'instant approchait où il faudrait se résoudre à la rendre. On touchait au soixante-dix-huitième jour de tranchée ouverte, MM. de Montcornet et de la Bourlade ne faisaient rien pour se rapprocher de la Meuse, et M. le maréchal de Vorailles ne donnait pas de ses nouvelles. Enfin M. de Manissart avait surpris, la veille, M. Van Verlinghem, le bourgmestre, occupé à fourbir les clefs de la ville et à en essayer l'effet sur le plat d'argent où il aurait bientôt à les offrir à M. de Rabersdorff.

Celui-ci préparait tout pour une attaque générale. Il s'était logé si près de certains points du fossé que la terre de son retranchement y tombait. Il pensait avoir facilement raison de Dortmüde par une brèche pratiquée dans son rempart et réparée assez mal de chevaux de frise et de sacs de terre.

M. de Rabersdorff eut donné l'assaut tout de suite, si une sortie des assiégeants ne lui eût brûlé quantité de fascines. M. de Corville avait fait le mieux du monde à cette affaire, d'où il était revenu sur une civière, la jambe cassée d'un coup de mousquet. Ce fut ainsi qu'Antoine le fut visiter dans la maison de madame Sluys. Elle pleurait abondamment, à voir son hôte en ce fâcheux état.

Antoine n'eut guère le temps de s'occuper davantage de M. de Corville. On attendait à chaque instant l'attaque de M. de Rabersdorff. Le soir du troisième jour, on ne se coucha pas. Il y avait de grands mouvements dans les quartiers de l'ennemi, mais, au matin, quel ne fut point l'étonnement de voir les tranchées dégarnies et les travaux abandonnés ! M. de Manissart ne pouvait en croire ses yeux. M. de Rabersdorff levait le siège précipitamment et repassait la Meuse en toute hâte. La journée s'écoula toute à considérer ce spectacle inattendu. M. de Manissart, craignant quelque piège, défenditque personne quittât son poste. Tout ce qu'il put faire fut d'envoyer à la suite de M. de Rabersdorff une centaine de cavaliers pour observer où il allait, le reste étant démonté ou monté de che-

vaux qui n'avaient plus que la peau et les os. Antoine fut du nombre.

La nuit fut assez claire pour qu'ils se pussent assurer que M. de Rabersdorff s'éloignait de Dortmüde. A l'aube, il avait fait cinq ou six lieues et s'était arrêté à l'entrée de la plaine de Waleffe. Antoine faillit être pris dans un clocher où il était grimpé pour mieux voir. Les cinq ou six cavaliers qui étaient avec lui furent cernés en bas par un parti de l'ennemi et tués dans l'église où ils se réfugièrent. Antoine, par une lucarne, assista à l'échauffourée. Par hasard, son cheval, au piquet dans le petit cimetière, était encore là ; il sauta en selle et se dirigea vers Dortmüde.

Il était dix heures du matin et Antoine avait mis pied à terre, pour se reposer dans une prairie où son cheval affamé se repaissait d'une herbe haute et longue; lui-même mordait à une pomme verte, quand il sursauta brusquement : le canon se faisait entendre du côté de la plaine de Waleffe, où était campé M. de Rabersdorff.

Antoine galopait vers Dortmüde. De temps en temps, il s'arrêtait, prêtant l'oreille. La canonnade ne cessait pas; Antoine en écoutait avec délices la rumeur assourdie.

Ce fut au lit qu'Antoine trouva vers midi M. le maréchal de Manissart pour lui faire part de la nouvelle : la bataille était engagée et M. de Rabersdorff ne pouvait être aux prises qu'avec M. de Vorailles. Du coup, M. de Manissart sauta hors des draps et courut au rempart.

La journée fut anxieuse. M. de Manissart faisait les cent pas sur la redoute bâtie en tête du pont. Les places et les rues bourdonnaient. Les bourgeois avaient quitté leurs caves et prenaient l'air au soleil. Vers quatre heures du soir, des fuyards commencèrent à paraître. Des chevaux sans maître erraient à travers champs; des chariots versaient le long des fossés. La garnison était si exténuée que les officiers ne tentèrent aucune sortie. L'incertitude de tous était grande.

Tout à coup une grosse troupe de cavalerie se montra au loin. Dans la poussière qu'elle faisait en s'avançant, sa masse indistincte venait droit au pont de Dortmüde. Ce pouvait être aussi bien le retour de M. de Rabersdorff que l'arrivée de M. de Vorailles.

Enfin la poussière se sépara : les cavaliers portaient l'uniforme et la cornette du régiment de Roubellière. Une acclamation les salua. Le cri de « Vive le Roi ! », parti de la redoute, fit le tour de la ville, de ravelin à ravelin, de demi-lune à ouvrage à corne, puis il suivit la spirale des rues et éclata au centre même de Dortmüde, sur la grand'place. On s'embrassait, on chantait.

Au rempart, à la tête du pont, les chapeaux s'agitaient. Les soldats brandissaient piques et mousquets. Les servants des pièces haussaient leurs mèches. Les cavaliers approchaient. Leurs montures franchissaient les traverses et les tranchées abandonnées. La terre s'éboulait aux sabots. Les épées hautes étincelaient.

Le premier qui arriva au fossé était un cavalier monté sur un cheval pie. Il l'arrêta juste au bord. Il portait embroché à son épée un gros pain rond qu'il lança de toutes ses forces. La miche s'éleva en l'air. Elle semblait toute dorée dans le soleil et elle avait la forme d'une couronne.

XIII

M. de Manissart vint à cheval au-devant de M. de Vorailles. Les deux maréchaux se saluèrent courtoisement. Tout Dortmüde était rangé sur leur passage, aux cris répétés de « Vive le Roi ! » Les misères du siège semblaient oubliées. Les provisions cachées sortirent au jour comme par miracle. Les bouteilles de vin circulaient ; on buvait en plein vent. Partout la joie était grande. M. de Vorailles était accueilli comme un sauveur. Il montait un lourd cheval brun, à petite tête et harnaché de rouge avec la queue nouée. Celui de M. de Manissart était blanc et maigre. La plupart des autres avaient été abattus pour nourrir leurs cavaliers : aussi les hommes faisaient-ils la haie, à pied, avec leurs grosses bottes où, par vanité, ils gardaient leurs éperons.

M. le maréchal de Vorailles était un homme épais et court. Il portait cuirasse à l'ancienne mode. Sa grosse perruque

embroussaillée encadrait un visage grisâtre avec des yeux sévères et des moustaches grises comme ses sourcils qu'il fronçait continuellement. Il était dur, habile et pieux et avait des reliques cousues sous son baudrier. Sa main, gantée de buffle, serrait le bâton bleu fleurdelisé d'or. On alla à l'église chanter le *Te Deum*. On s'agenouilla sur la dalle, car les bancs avaient servi aux fascines. Les vitraux étaient brisés et un coin de la toiture manquait. M. de Vorailles se signa à plusieurs reprises. M. de Manissart paraissait guilleret et épanoui.

Il devait à son obstination à défendre Dortmüde d'avoir été le pivot de la campagne. M. de Vorailles lui en savait gré, car il détestait M. de Rabersdorff. M. de Manissart pensait bien tirer grand honneur de cette affaire où il avait trouvé, en outre, son plaisir particulier. Il en ressentait un fort malin à songer que les beaux yeux de madame Van Verlinghem avaient été les astres auxquels il avait fié si heureusement sa fortune. Vénus et Mars lui avaient été également favorables. Et c'est ainsi, se disait M. de Manissart, que les choses apparentes en cachent de secrètes, et que les plus frivoles motifs ont des conséquences considérables. Il se fût bien ouvert de ces faits à M. de Vorailles, si celui-ci eût été d'humeur moins rébarbative et capable d'en apprécier la leçon, car c'eût été un bon argument contre la foi étroite du maréchal aux calculs profonds, qui composaient à son avis l'art de la guerre.

Le seul ennui de M. de Manissart était qu'il allait falloir quitter madame Van Verlinghem, encore qu'il eût assez profité d'elle pour s'en passer facilement, mais il craignait de la laisser aux mains d'un mari jaloux. Le bourgmestre semblait avoir eu soupçon de quelque chose : il paraissait bizarre et renfrogné. Comme M. le maréchal rentrait du *Te Deum* où, il avait longuement songé à sa belle, il entendit la maison pleine de cris. Ils partaient de la chambre de M. de Berlestange. M. de Manissart en supposa que le pauvre homme se trouvait mal de quelque caillou ; mais, du seuil, le spectacle le tint immobile d'étonnement.

Berlestange, en chemise et en bonnet de nuit, courait de toute l'agilité de ses jambes poilues, poursuivi à grands coups

de corde par madame Van Verlinghem : la jeune femme brandissait une longue tresse de soie avec des houppes qui n'était autre que celle où pendait d'ordinaire la cage vide du sansonnet. La mine de Berlestange était si burlesque que M. de Manissart éclata de rire et que M. le bourgmestre, qui marchait justement à sa suite, en demeura les yeux ronds et la bouche béante.

Ce fut alors que madame Van Verlinghem leur expliqua le frontispice qu'elle faisait là avec M. de Berlestange. Étant descendue porter une tisane au faux malade, il avait voulu, de son lit, prendre avec elle des libertés coupables dont elle était en train de le châtier et, ce disant, elle regardait son mari, qui sentait, à la montre d'une telle vertu, s'évanouir tous les doutes qu'il en avait pu éprouver. M. le maréchal complimenta fort sérieusement madame Van Verlinghem, à quoi elle répondit avec sa plus belle révérence qu'il n'y avait point de mérite à résister à un insolent, quand on avait su se garder de plus illustres dangers.

Cette réponse porta à son comble le contentement de M. Van Verlinghem, car il était aise de savoir son honneur sain et sauf et ne s'en sentait pas moins honoré que M. de Manissart eût courtisé son épouse. M. de Manissart acheva la ruse en disant au bourgmestre qu'il avait là une précieuse femme qui défendait mieux sa porte que lui n'eût voulu défendre celles de Dortmüde, ce qui fit rougir un peu M. Van Verlinghem et lui donna quelque regret d'avoir été vu fourbissant les clefs de la ville et en faisant l'essai sur un plat d'argent.

Durant cet échange de galanteries, M. de Berlestange avait regagné ses draps et se les tenait tirés jusqu'au menton.

— Quant à vous, monsieur le faiseur de pierres, — lui dit en goguenardant M. de Manissart, — je ne me doutais guère que vous rencontreriez ici celle d'achoppement. J'en écrirai à madame la maréchale. Pour vous, madame, permettez que je vous reconduise et me pardonnez le trouble où vous a mise ce coquin.

Et M. le maréchal, offrant la main à madame Van Verlinghem, sortit suivi du bourgmestre, qui se retourna pour lancer à Berlestange un regard majestueux.

Quand ils furent dehors, le pauvre homme faillit mourir de bile rentrée, d'autant que, comme il le confia plus tard à Antoine, il n'était pas si coupable qu'on pouvait le supposer. Il avait cru au bon cœur de madame la bourgmestre et n'avait pas imaginé qu'elle songeât à faire servir un homme comme lui à un stratagème si hypocritement médité et par où madame Van Verlinghem avait cherché à détourner les soupçons de son époux, Le malheureux Berlestange s'aidait de ce panneau pour en flétrir un sexe détesté, trop cher à M. de Manissart.

M. de Vorailles et lui avaient résolu d'en rester là pour la campagne de cette année. Il n'y avait pas d'apparence que l'ennemi en voulût continuer la série malencontreuse. La bataille de Mohain et les deux sièges de Dortmüde étaient des actions assez considérables pour que la gloire du Roi s'en contentât. Il s'y ajoutait le gros avantage que M. le duc de Vorailles avait remporté sur l'Escaut et qui lui avait permis, laissant une partie de ses troupes en rideau, de courir avec les meilleures au secours de Dortmüde et de disperser celles de M. de Rabersdorff dans la plaine de Waleffe. Le combat avait été court, et M. de Rabersdorff vit ses soldats se débander dès le début de l'engagement; lui-même, entraîné dans leur fuite, se noya en voulant passer le canal de Waleffe : on retrouva son corps à une écluse, tout gonflé d'eau, les habits souillés de vase et la perruque limoneuse.

Ces beaux succès suffisaient grandement. On décida d'occuper solidement le pays et de s'amuser jusqu'à l'hiver à prendre quelques villes. MM. de Montcornet et de la Bourlade s'y emploieraient. Tout danger était dissipé au sujet de l'armée de la Moselle. Les choses étaient donc en bon état et à ne pas les souhaiter autrement.

M. de Manissart avait hâte de rentrer à Paris. Le souci de sa santé l'avait repris de plus belle et il ne se passait pas de jours qu'il ne se crût mort. S'il craignait peu les boulets, il redoutait extrêmement la moindre colique, et la maussade nourriture du siège en avait de fréquentes pour conséquence. Il commençait à être rassasié de madame Van Verlinghem et à penser qu'au retour madame la maréchale le trouverait un peu fatigué.

De son côté, M. le duc de Vorailles songeait à s'en revenir chez lui. Il y vivait fort entouré de gens d'Église. Sa maison tenait du couvent. Il s'y occupait à de pieuses lectures. Le Roi lui passait ce goût de la retraite et de la méditation, quoiqu'il n'aimât guère qu'on fît la cour à Dieu plus qu'à lui-même, mais les talents de M. de Vorailles lui valaient la faveur d'être pardonné de son manquement aux devoirs d'un courtisan. De même on tenait moins compte à M. de Manissart de ses extravagances de santé que de ses services.

M. de Manissart consentit à se priver de ceux d'Antoine de Pocancy. Il fut convenu qu'Antoine irait à Aspreval régler ses affaires et que M. de Manissart l'y reprendrait au passage pour l'emmener avec lui à Paris voir le monde et y chercher sa place au soleil.

Avant de quitter Dortmüde, il ne manqua pas d'aller rendre visite à M. de Corville. Sa blessure se guérissait lentement, grâce aux soins de madame Sluys. Antoine trouva M. de Corville assis sous le treillage du bosquet, la jambe serrée entre deux éclisses de bois. Il était occupé à trier des graines sur un plat de faïence et à les distribuer par petits paquets. Madame Sluys était auprès de lui, l'arrosoir à la main. On avait rétabli tant bien que mal le jardinet. Des melons rampants gonflaient leurs écorces. Les choux bombaient. Des papillons volaient sur la terre cuite de soleil et les miroirs inclinés aux fenêtres étincelaient. Madame Sluys avait les yeux rougis. Son mari, en voulant rentrer à Dortmüde sur un bateau, avait été arrêté et fusillé comme espion par les soldats de M. de Rabersdorff. M. de Corville regardait la jeune veuve avec espoir et tendresse. Antoine prit congé de lui à la porte à claire-voie où il avait voulu l'accompagner. Les éclisses raidissaient sa jambe, mais il avait l'air content et mâchonnait une feuille verte.

M. de Pocancy parcourut une dernière fois les rues de Dortmüde. On travaillait à réparer les dégats. Des charpentiers sur des échelles rajustaient la toiture des maisons. Des maçons, en chantant, gâchaient le plâtre à la truelle. Des soldats en goguette franchissaient les poutres. Les bourgeois flânaient, le nez en l'air. Le beffroi noirci se dressait debout comme une torche éteinte. La halle du marché

était fort animée : les poissons de la Meuse y étalaient leurs écailles diverses; les fruits et les légumes annonçaient l'abondance revenue; les viandes pendaient aux crocs des bouchers. Antoine pensa au pauvre Dalanzières et à son bel habit rouge.

Il avait envoyé un courrier à madame Dalanzières pour lui apprendre la mort de son mari : aussi quand, de retour à Aspreval, il l'alla voir à Vircourt, la trouva-t-il en habits convenables et en compagnie de Trémisot.

— Vous voilà donc, monsieur, — dit le médecin à Antoine, — sain et sauf, du moins en apparence, car on ne sait jamais quels germes secrets couvent en la santé la mieux conservée, surtout après le métier que vous avez fait faire à la vôtre. Heureusement que je suis là pour y mettre ordre.

Antoine répondit qu'il séjournerait assez peu à Aspreval et prendrait bientôt le chemin de Paris; mais Trémisot lui apprit qu'il s'y rendrait également : sitôt son mariage avec madame Dalanzières, il voulait quitter Vircourt. Ses talents auraient auprès des grands l'emploi de leur mérite.

Pendant ce colloque, madame Dalanzières admirait avec amour le magot de son choix. Elle subissait l'attrait de sa laideur et rêvait sur sa peau la caresse des longs ongles noirâtres de Trémisot. Le médecin, qui jusqu'alors l'avait traitée de haut, s'était radouci par degrés à la savoir veuve et riche. Il se laissa amadouer si bien que, la veille de la visite d'Antoine, il avait consenti à succéder à Dalanzières, en son épouse et en ses biens.

Antoine fit ses compliments au nouveau couple et l'on se mit à table. Trémisot se répandit en bouffonneries. Madame Dalanzières les écoutait avec délices. Trémisot commença galamment par se railler des dames de Vircourt. Il ne les épargna pas en leurs misères corporelles. A l'entendre, on les eût toutes crues écrouelleuses ou malsaines, de même qu'il les déclarait de l'esprit le plus court et le plus obtus. Aucune ne trouvait grâce devant lui. Non seulement il décriait leurs visages, mais il plaisantait cruellement les défauts de leurs corps, tandis que madame Dalanzières jouissait du plaisir de se sentir une chair fraîche, saine

et propre et elle regardait Antoine comme pour en chercher le souvenir en ses yeux.

Il fallait bien pourtant parler d'autre chose et Antoine s'enquit de l'abbé du Val Notre-Dame. Il n'y avait rien de changé à l'abbaye, sinon l'arrivée d'un jeune novice, venu, disait-on, d'un couvent d'Italie. M. de Chamissy s'en était coiffé et ce moinillon gouvernait l'abbé et le couvent. Il avait la voix la plus douce et la plus admirable et il savait l'accompagner de toutes sortes d'instruments. Au chœur, il chantait d'une façon divine. Il s'était mis à apprendre la musique aux moines. Ces bonnes gens, qui n'avaient jamais su que celle de leurs psaumes, avaient grand'peine à se mettre à ces nouveautés. Il fallait les voir faisant retentir le cloître de leurs efforts et réunis en groupes dans le jardin pour s'exercer en commun à ce qu'on leur demandait et sur quoi ils peinaient, la sueur au front et la gorge serrée.

Depuis le commencement du repas, Trémisot brûlait d'interroger Antoine au sujet de ses frères et attendait qu'il en parlât. Enfin, n'y tenant plus, le médecin questionna M. de Pocancy d'un ton d'intérêt hypocrite.

La réponse d'Antoine le rassura. Il ne savait rien de trop. M. Le Bertou, lieutenant de la compagnie où servaient les jeunes gens, avait avisé Antoine de leur disparition. D'après l'officier, ils avaient dû écouter quelque camarade déserteur et fuir avec lui.

— Ah! monsieur, c'est un grand malheur, — crut bon de dire Trémisot, — pour eux plus que pour vous, — ajouta-t-il : — car entre nous, vos frères, monsieur, n'étaient guère propres à ce qu'exige, de ceux qui en sont pourvus, la dignité de gentilshommes.

Trémisot avait justement dans sa poche une lettre de son ami Van Sperdyck, où celui-ci disait que les deux Pocancy se trouvaient en sûreté à bord d'un vaisseau de Hollande qui faisait voile pour les îles d'Amérique : il était peu probable qu'ils en revinssent jamais. La violence de leur nature les exposait à de nombreux dangers, dont les rixes, les querelles et les cruautés de la discipline nautique étaient les moindres. Déjà ils avaient avec peine évité celui d'être retenus à Amsterdam en prison, comme faux monnayeurs, pour

avoir voulu payer à une femme galante ses complaisances en pièces imitées. Enfin on avait embarqué les deux vauriens qui risquaient fort de terminer leur courte carrière avec quelque couteau au ventre ou la nuque au bout d'une corde. Autrement, les fièvres, le mousquet ou quelque circonstance imprévue saurait bien en avoir raison, sans compter peut-être l'appétit de quelque cacique caraïbe ; et Trémisot imaginait volontiers ses jeunes amis à la broche au-dessus d'un bon feu qui leur cuisait la peau, tandis qu'autour d'eux, assis sur leurs derrières, les convives emplumés attendaient que le repas fût à point et louaient leurs idoles de leur avoir envoyé ce gibier délicat, sans se douter le moins du monde qu'ils devaient ce mets superfin, non point à leurs grossiers fétiches, mais aux bons offices d'un certain M. Trémisot, de Vircourt, homme subtil et lointain.

Antoine ne reçut que vers la fin de septembre avis du passage de M. le maréchal de Manissart. Le carrosse le prit au vol et le voyage se fit gaiement jusqu'à Paris. M. de Manissart ne cessait de plaisanter M. de Berlestange de sa malencontreuse aventure avec madame Van Verlinghem. Le pauvre homme courbait la tête et penchait le nez dans une boîte où il comptait et recomptait les graviers qu'il prétendait avoir rendus à Dortmüde. Il recommençait une dernière fois cette opération mélancolique quand le carrosse entra dans la cour de l'hôtel de Manissart.

Antoine revit ces lieux avec émotion. Il leva la tête vers les œils-de-bœuf du galetas où il avait dormi jadis. Il retrouva la fontaine où il s'était lavé les yeux le matin de son départ. Mais M. le maréchal avait le talon au marchepied et il le fallut suivre.

Madame la maréchale reçut son mari au haut de l'escalier. C'était une grande femme forte et brune, avec de beaux traits et une taille imposante, mais d'air irascible et de mine querelleuse. Elle en donna une preuve sur-le-champ en bousculant le valet qui apportait le plateau chargé de chauds-froids, de confitures et d'une pyramide de fruits, mais elle faillit éclater de colère à la vue de sa belle-sœur, mademoiselle de Manissart qui, en cotillon et ses cheveux gris en désordre, accourait, les bras tendus, se jeter dans ceux de son frère. La

présence d'un étranger troubla un peu mademoiselle de Manissart, mais ce fut bien pis quand le maréchal lui nomma Antoine de Pocancy qu'elle ne reconnaissait pas. Elle rougit fortement, c'est-à-dire que son teint passa du rouge au pourpre. Son émoi dura un instant, jusqu'à ce qu'elle eût baisé Antoine sur les deux joues. Madame la maréchale ne laissa pas de lui faire remarquer assez aigrement qu'on lui voyait la gorge par l'ouverture de son manteau de chambre. Elle sourit en regardant Antoine. Puis tous deux rirent franchement.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas et une étrange personne parut aux yeux d'Antoine. Elle s'avançait en sautillant d'un pied sur l'autre. Ses mules dorées portaient un corps menu jusqu'à la petitesse et qu'on devinait chétif et enfantin dans la vaste robe qui s'arrondissait autour et dans le corsage qui s'ajustait à son buste mignon. Cette robe était d'une étoffe en soie, brochée de roses épanouies. Le tout était surmonté d'une petite tête, fine et mobile, aux yeux éclatants, aux lèvres rouges, au nez court, coiffée de boucles et de nœuds. L'ensemble avait je ne sais quoi de singulier et de délicatement contrefait. Elle tenait attaché à son poing par une chaîne de perles un gros perroquet rouge et vert au bec noir et elle menait en laisse un singe jaune à museau bleu qui s'établit sur son derrière et se gratta l'aisselle. Ces deux bêtes étaient un présent de M. le chevalier de Froulaine, qui les avait envoyées à sa sœur d'un corsaire turc où sa galère les avait prises

— Bonjour, monsieur mon papa, — dit une voix aiguë et douce qu'accompagnèrent une révérence, un battement d'ailes du perroquet et une culbute du singe.

Et mademoiselle Victoire de Manissart ajouta, en désignant du doigt Antoine interloqué :

— Eh ! mon papa, comme il est grand ! N'est-ce point un Flamand que vous avez rapporté de Dortmüde ?

La naïveté de mademoiselle Victoire fit rire aux éclats son père, sa tante et Antoine, mais irrita fort madame la maréchale. Elle prétendait s'entendre à l'éducation des filles et travaillait à réussir celle de la sienne. Il était difficile d'y parvenir ; mademoiselle de Manissart se montrait indiffé-

rente aux encouragements comme aux réprimandes. Son singe, son perroquet et le goût de se regarder au miroir l'occupaient davantage que les devoirs de réserve et d'étiquette que madame la maréchale cherchait à lui imposer.

— Je vous avais défendu, ma fille, — lui dit-elle, — de paraître ici avec ces vilains animaux. C'est assez que je les supporte dans leurs cages sans avoir à subir leur vue désobligeante, surtout en une occasion comme celle du retour de M. le maréchal. Berlestange, chassez-moi de là ces laides bêtes.

Et elle menaça le perroquet du bout de son éventail.

L'oiseau, effrayé, se hérissa sur le poing de mademoiselle Victoire et siffla dangereusement. Sa langue noire et racornie se darda entre les crochets de son bec. Son petit œil rond brûlait. Mademoiselle Victoire s'était dressée sur l'appui de ses talons. Une fureur contracta les traits délicats de son visage et elle cria d'une voix suraiguë :

— Je ne veux pas qu'on touche à Théramène et à Arsinoé!

Théramène claqua du bec et Arsinoé grimaça, ce qui fit rire de nouveau M. de Manissart. Sa gaieté exaspéra madame la maréchale.

— Qu'y a-t-il donc de risible dans l'impertinence d'une petite fille? Mais je saurai bien en avoir raison.

Et, la main levée, elle se précipita sur Victoire, sans souci de sa robe à traîne et de sa haute coiffure, ni de la présence d'Antoine de Pocancy, qui commençait à mieux comprendre pourquoi M. de Manissart avait tant tenu à s'enfermer trois mois dans Dortmüde avec madame Van Verlinghem.

Mademoiselle Victoire n'attendit point l'attaque et elle se mit à fuir à travers le cabinet. On entendit claquer ses talons sur le parquet et résonner les fortes enjambées de madame la maréchale. M. de Manissart voulut s'interposer et fut gourmé d'importance. Théramène effrayé prit son vol, le fil de perles à la patte. Victoire, pour mieux courir, lâcha la laisse d'Arsinoé qui se réfugia sur la table au sommet de la pyramide de fruits du plateau, qui s'éboula sur le plancher pendant que le perroquet heurtait ses ailes au plafond et faisait tinter les pendeloques des lustres de cristal.

Enfin mademoiselle Victoire eut sa gifle et tomba assise

sur un tabouret. Elle sanglotait. Le perroquet, perché sur son épaule, lui becquetait doucement la joue, tandis que la guenon se pelotonnait sur ses genoux et que madame la maréchale, pâmée aux bras de M. de Manissart et soutenue par M. de Berlestange, faisait mine de s'évanouir en criant que sa fille la ferait mourir. La vieille mademoiselle de Manissart haussait les épaules et regardait Antoine de Pocancy, tout en rajustant sa guimpe qui s'obstinait à s'écarter et à découvrir sa gorge encore belle. Ce spectacle parut à M. de Collarceaux, du seuil de la porte, l'émotion naturelle qu'il y a, entre honnêtes gens, à se revoir.

M. de Collarceaux venait des premiers saluer M. le maréchal et savoir de lui le détail de la mort de M. de Chamissy, le lieutenant général, quoique ce qui l'intéressât le plus dans cet événement fût la certitude que son oncle était bien mort, car il en héritait et s'en trouvait fort augmenté en ses biens.

Antoine de Pocancy, tandis qu'on parlait de Dortmüde, considérait mademoiselle Victoire avec admiration, ce dont la vieille mademoiselle de Manissart souriait à la dérobée.

M. de Collarceaux pérorait abondamment. Il était bavard et avantageux. Il apportait avec lui une rumeur de cour. Le nom du Roi revenait fréquemment à ses lèvres. A l'entendre, on ne pouvait douter de sa faveur. Elle éclatait dans son contentement de lui-même et Antoine observait en lui comment il fallait être.

Certes le mérite de M. de Collarceaux devait être bien considérable pour lui valoir les paroles flatteuses et familières dont il racontait que le Roi l'avait honoré. M. de Pocancy aurait de bon cœur donné son petit doigt pour que pareille fortune lui advînt. C'est pour cela, du reste, que durant plusieurs mois il avait risqué sa vie aux balles des mousquets et aux boulets des canons, qu'il avait mangé du pain dur et de la viande de cheval, avalé la poussière des charges, sué sous le soleil, couru, galopé, peiné à de continuelles fatigues. Le désir d'être distingué l'avait mené hors de chez lui, aventuré à mille traverses. Des poutres avaient manqué lui choir sur la tête et les incendies de Dortmüde lui avaient cuit la peau du visage. Sans le petit clocher où il

était monté dans la plaine de Waleffe, il tombait aux mains des cavaliers de M. de Rabersdorff, et en bien d'autres cas encore il avait échappé à de nombreux dangers. Mais maintenant il s'apercevait que tout cela était en somme peu de chose à le servir en ce qu'il souhaitait. Bien d'autres en avaient fait autant : pourquoi donc lui saurait-on gré particulièrement de ces actions, en somme assez ordinaires et communes à beaucoup? Il fallait sans doute quelque exploit plus singulier que ce qu'il venait d'accomplir pour attirer sur soi le royal regard. Et Antoine regrettait le manque d'occasions qui eussent pu le mettre en état d'être remarqué. Pourquoi n'était-il arrivé à l'armée que le roi parti? Il aurait dû le suivre, le soir même où il passait par Vircourt, au branle des cloches et au feu des flambeaux. Et en sa pensée lui reparaissait le royal profil majestueux, auguste et solaire!

M. de Collarceaux était un homme qui voyait le Roi face à face et Antoine en ressentait pour lui une extraordinaire considération : aussi s'étonna-t-il, quand M. de Collarceaux s'en alla, que mademoiselle Victoire, le perroquet au poing et la guenon en laisse, lui tirât la langue dans le dos.

XIV

M. de Pocancy écoutait M. de Collarceaux autant qu'il le pouvait, car leur carrosse, à suivre celui où était M. le maréchal de Manissart en compagnie de M. le duc de Montcornet et de M. le marquis de la Bourlade, sursautait fort sur le pavé et faisait un bruit importun. Il en semblait parfois à Antoine que M. de Collarceaux cessait de parler et il en profitait pour regarder dans la rue. Elle était animée d'un beau soleil, car on se trouvait aux fins d'octobre et la saison s'achevait avec une douceur agréable, ce matin-là. Les maisons en paraissaient égayées. Les passants se hâtaient. Les porteurs d'eau balançaient leur charge. Les marchands de marée criaient leur marchandise de mer. Un remouleur au coin d'une borne maniait des lames aiguisées. La lumière

pénétrait en plein dans le carrosse et y éclairait le visage de M. de Collarceaux. Il avait l'air à la fois fin et niais avec son nez retroussé et ses yeux gris, dans une figure pointue et attentive dont le trait principal était une bouche de bavard, une bouche à tout dire, rapide en ses mouvements et infatigable en ses paroles.

En moins de rien, Antoine sut de M. de Collarceaux ses parentés et ses alliances, le nom des hôtels devant qui l'on passait, l'importance du maître et le nombre de ses laquais et, de plus, mille nouvelles de toutes sortes sur tout et sur tout le monde, sur la guerre et la marine, le commerce et les finances, la cour et la ville.

M. de Collarceaux se piquait de connaître à fond l'une et l'autre, chacune en son détail le plus particulier, et il fallait l'entendre tout au long là-dessus. C'est ainsi qu'Antoine s'étant distrait un instant de ses propos, il le tira sans façon par la manche pour l'y ramener. Cependant, on était sorti de Paris et le carrosse prenait la route de Versailles. M. de Manissart s'y rendait faire sa cour au Roi et M. de Collarceaux s'était offert pour montrer à M. de Pocancy les jardins et les fontaines.

D'avance, il lui en énumérait les beautés.

— Les eaux, monsieur, — disait-il, — y sont plus nombreuses et plus belles que partout. Elles y forment des bassins qui vous étonneront par leur disposition et leur agrément, et j'estime, monsieur, qu'il n'en est pas de plus parfait que de vivre là. C'est certes le lieu de France où il fait le meilleur. Je vous en parle par connaissance, et l'amitié que je me sens pour vous m'a porté à vouloir être le premier à vous donner le plaisir de cette nouveauté.

Antoine le remercia.

— Vivre à la cour, monsieur, — continuait Collarceaux d'un ton de mystère et de respect, — ce n'est point seulement avoir à s'émerveiller d'architecture et d'hydraulique. C'est, monsieur, assister au spectacle de la gloire du Roi et en admirer l'image dans les fêtes dont il la célèbre, dans les pompes dont il l'accompagne. Elle se prouve aussi bien par les bâtiments qu'il ordonne que par les eaux qu'il asservit à figurer des panaches, des couronnes et des trophées. Bien plus en-

core, monsieur, c'est, comme disent nos philosophes, avoir sous les yeux le triomphe de l'homme.

M. de Collarceaux s'échauffait :

— Un Roi qui peut tout et qui contraint sa nature à ne rechercher que ce qui est conforme au bien de l'État et du Royaume, quoi de plus beau? quoi de plus grand que de le voir se subordonner lui-même à l'intérêt de sa grandeur sans que rien le puisse forcer à vouloir ce qu'il veut, sinon sa volonté même qu'il en soit ainsi? C'est par là que ce pouvoir de l'homme sur lui-même, qui le distingue de tout le reste de la création, montre en la personne du Roi la plus belle marque de son empire et le point extrême où peut parvenir la dignité de la créature.

M. de Collarceaux observait sur M. de Pocancy l'effet de ses paroles. Antoine, au nom du Roi, se trouvait singulièrement rapetissé et à une distance infinie d'une si imposante Majesté. M. de Collarceaux vivait, lui, dans la familiarité de la royale présence. Le Roi lui parlait comme il allait parler tout à l'heure à M. de Manissart, à M. de Montcornet ou à M. de la Bourlade. Il y avait donc des moyens de mériter une pareille fortune. Ces messieurs avaient gagné des batailles, mais M. de Collarceaux n'avait jamais commandé d'armée. Cependant, il plaisait, et Antoine se répétait qu'il fallait plaire.

Et Antoine revoyait Vircourt, les torches allumées, le grand carrosse à larges roues et, dedans, au reflet cramoisi des coussins, à travers les glaces miroitantes, le profil souverain au nez orgueilleux, et derrière, sur le pont, s'engouffrant dans la nuit étincelante, le trot des chevaux, et le cliquetis des épées que prolongeaient le roulement des canons et l'immense piétinement des compagnies grises, bleues, rouges, courant la campagne, et au delà, sur le ciel clair, l'aspect de Dortmüde avec ses toitures et ses clochers, et ses corneilles volant dans la fumée du canon et de la mousqueterie, et les boulets labourant la terre couverte de morts et de blessés, parmi des flaques de sang, ce qui lui fit dire en soupirant à M. de Collarceaux :

— Certes, monsieur, Sa Majesté est un bien grand Roi et rien ne prouve mieux sa grandeur que cette dernière guerre...

M. de Collarceaux l'interrompit. Il croyait que, frais revenu des camps, M. de Pocancy désirait placer quelque récit de ce qu'il avait vu. M. de Collarceaux n'aimait point ces sujets, n'ayant jamais servi, à cause, prétendait-il, d'une difficulté à respirer qui, au moins, ne le gênait pas pour parler. A ceux qui semblaient s'étonner de son inaction, il plaçait les services de son oncle, M. de Chamissy. Être le neveu d'un si bon officier, n'était-ce pas déjà une sorte de bravoure et, maintenant surtout que cet oncle était mort à Dortmüde, il y avait là de quoi fermer la bouche au plus importun.

— La guerre, certes, — répondit à Antoine M. de Collarceaux avec un petit dédain, — est une assez belle chose, encore qu'il y ait à dire là-dessus. Elle ne convient pas à tous et il y faut un instinct particulier. Il y a dans les hommes certains restes de brutalité et de grossièreté qui trouvent à la guerre de quoi s'utiliser. Marcher au grand air, crier, se quereller, est un goût de notre nature et qui devient ce que l'on nomme le courage. Aussi le tumulte des camps est-il une issue naturelle à maints caractères qui y emploient le plus rude d'eux-mêmes et nous en reviennent débarrassés. Je connais de bons militaires qui, une fois leur humeur passée sur l'ennemi, sont de fins courtisans, mais il n'est encore que la Cour pour former des hommes. Ah! la Cour, monsieur, la Cour !

Et M. de Collarceaux baissa la voix en confidence :

— La Cour, monsieur, la Cour! — répéta-t-il plusieurs fois. — Chacun y apporte ce qu'il est, comme son or à la Monnaie d'où il ressort frappé d'une effigie qui lui fixe sa valeur. Qu'est-ce qu'un courtisan? Un courtisan, monsieur, c'est vous, c'est moi, c'est nous, quiconque veut être connu du Roi, approcher de sa personne ou de son esprit, avoir un nom dans sa mémoire ou une place dans sa maison, ne point rester confondu dans l'innombrable multitude de ses sujets, être quelqu'un à ses yeux, même le plus petit, faire partie de ce qu'il voit du monde et de ce qu'il connaît des hommes. Vous comprenez combien ce légitime désir d'être mis à part du commun est fort et puissant chez tous ceux qui l'éprouvent, et vous pensez où il mènerait. Je ne vous connais guère, monsieur, et, tout en sachant qui vous êtes, j'ignore ce que

vous êtes; mais je sais bien que tel ou tel est avare, ou fourbe, ou menteur, ou colérique, ou envieux, ou brutal. Celui-là vous glisserait la main à la poche, celui-là vous frapperait du poing, cet autre vous serrerait par la gorge. Ce sont des hommes et c'est ainsi que va le monde. L'homme n'est point bon : voudriez-vous que les hommes le fussent? Et ce sont des hommes, vous dis-je. La Cour est pleine d'hommes. Elle en fourmille, elle en bourdonne et tous, monsieur, n'y ont qu'un but et qu'un objet : se faire distinguer. Laissez-les libres, et pour y parvenir ils se jetteront les uns sur les autres et s'égorgeront réciproquement. Eh bien ! monsieur, rassurez-vous, il n'en est rien. Vous pouvez entrer à la Cour en parfaite sécurité. Le bon ordre y règne. Une discipline admirable y prend le nom de décence et de politesse. Une contrainte merveilleuse y dompte en chacun ce qu'il est. Une loi y régit tout, qui est suprême : il faut plaire. Ah ! le bon plaisir, monsieur, le bon plaisir ! Il faut plaire. Rien ne vaut que cela. C'est l'artifice unique. Et comment pensez-vous qu'on puisse plaire au Roi? Est-ce en lui présentant des visages tourmentés de passion et des figures dénaturées par ce qu'elles expriment d'intérieur? Fi donc ! Un grand roi ne peut souffrir dans l'homme que ce qu'il y a de plus noble ; c'est cela qu'il faut montrer à ses yeux. Que la nature s'efforce donc à paraître ce qui faudrait qu'elle fût. La Cour, monsieur, la Cour, c'est le coin qui impose l'effigie au métal. L'or et le plomb y reçoivent la même empreinte. Ah ! monsieur, l'admirable spectacle que vous allez avoir à commencer par les fontaines. Observez l'eau des bassins : bue, elle serait fétide au goût ; regardez-la jaillir, elle reluit et scintille. Elle retombe en un murmure harmonieux : approchez l'oreille du tuyau, elle y gronde ou elle y gargouille. Ah ! la Cour, monsieur, la Cour !

M. de Collarceaux reprit haleine et continua :

— Ne croyez pas pourtant que l'homme cesse d'y être l'homme et en dépouille le caractère et les passions. Elles subsistent dans le courtisan et y exercent leur jeu caché. Mille intrigues se coudoient, se combattent, se traversent, mais la dispute des ambitions y est secrète et silencieuse. Le tout est de savoir gratter de l'ongle à la porte quand on y

voudrait frapper du poing. A la Cour, on ne tue pas : on supplante. Tout y est mesuré. Qu'importent les herbes et la vase du fond, si la surface du bassin reste unie et si rien n'y offusque l'œil? La souche la plus tortue d'un buis ou d'un if fournit à la taille un feuillage qu'elle approprie en boule égale ou façonne en obélisque parfait. Le Roi aime ces régularités ; il en prodigue l'exemple dans ses jardins et, comme il l'impose aux mœurs et aux esprits, il la porte aux moindres choses. Ici tout est réglé. Le plaisir, le jeu, les fêtes, les voyages, les travaux, ont leur place et leur retour invariable. La maladie même et la mort y sont des faits ordinaires et prévus. Le Roi est le premier, par la façon vraiment royale dont il voit mourir autour de lui, à indiquer l'état qu'on doit faire de pareils accidents. La nature subit, à la Cour, une discipline admirable. L'homme de Cour, monsieur, est le chef-d'œuvre du siècle et peut-être de tous les temps, car il a su mettre en lui un ordre qui n'y était pas et obliger sa conduite à une convenance si forte et si parfaite qu'après avoir été la règle de ce qu'il doit être, elle est devenue pour ainsi dire la substance même de ce qu'il est.

» Bien plus, monsieur, les corps même aussi bien que les esprits doivent se prêter, à la Cour, à ce qu'on attend d'eux. Je veux dire par là que les corps doivent être capables des services qu'on en réclame. La santé leur est indispensable, car un des mérites du courtisan est de toujours être là. Il n'a point le temps d'être malade. Si la santé est nécessaire, la laideur est coupable : point d'infirmes ni d'impotents, qui seraient un vilain objet pour les yeux d'un si grand Roi. N'importe-t-il pas que ceux qui l'approchent lui donnent l'idée continuelle que son royaume est sain et qu'il n'a point pour sujets des magots et des mal venus?

» Vous ne vous étonnerez pas, monsieur, qu'un grand luxe d'habits et une grande richesse d'ajustement soient la conséquence de cette nécessité, car ils servent à dissimuler des imperfections inévitables. Chacun n'a pas forcément la taille et la figure de sa naissance ou de sa fortune, et beaucoup n'ont pas l'air de leur personnage. C'est pour ceux-là que l'art du brodeur, du tailleur et du perruquier a sa raison d'être : il travaille à leur donner l'apparence qu'ils n'ont pas et dont ils

ont besoin. Tous y recourent, d'ailleurs, les uns pour remplacer ce qui leur manque, les autres pour augmenter leurs avantages naturels. Grâce à ces artifices, la Cour est un spectacle admirable et je ne doute pas que vous n'en soyez charmé et surpris. N'en respirez-vous pas déjà l'air avec délices? Car voici que la route s'avance et que nous approchons.

Le chemin, en effet, était encombré de carrosses qui devançaient ou croisaient celui où étaient assis MM. de Collarceaux et de Pocancy. Des courriers passaient au galop dans un nuage de poussière. Un chien aboyait aux roues.

Antoine éprouvait un sentiment singulier. Il se demandait si son habit couvrait convenablement les imperfections naturelles de son corps. Sa perruque donnait-elle bonne mine à son visage? Il y aurait voulu quelque balafre qui fût l'enseigne de ses services. Il n'avait guère à offrir aux yeux que ce que chacun plus ou moins y peut donner. Ses traits fermes et pleins n'avaient rien de dégoûtant ni de remarquable. Saurait-il plaire? Mériterait-il, un jour, le regard royal? Il s'en trouvait un désir passionné. M. de Manissart lui fournirait-il les moyens qui l'approcheraient du roi? Sinon, il n'avait qu'à s'en retourner à Aspreval voir croître son blé, manger, boire et dormir. Et l'image de mademoiselle de Manissart lui apparaissait. Son corps délicat et contrefait semblait propre à l'amour. Son humeur seule l'inquiétait : elle était violente et capricieuse. Il ferma les yeux.

M. de Collarceaux, d'un mot les lui rouvrit :

— Versailles, monsieur!

La route aboutissait à une large patte d'oie d'où le terrain battu montait légèrement à une grille dont la porte était surmontée de trophées dorés. Derrière, s'étendait une ample avant-cour. Au delà, le château se massait sur un vaste pan de ciel clair. Versailles était admirable en ce beau jour. La dorure des combles étincelait. A droite et à gauche, les quatre pavillons se carraient robustes et neufs. Au fond de la « cour de marbre », le corps principal avançait ses deux ailes. Les balcons tordaient leurs ferrures. Les bustes et les statues de la façade augmentaient la majesté du lieu. Le carrosse s'était arrêté.

M. de Collarceaux regardait Antoine. Ils étaient debout sur

le pavé où M. de Pocancy semblait prendre racine, quand M. de Collarceaux lui dit :

— Allons aux jardins, monsieur, au lieu de faire ici figure de termes à attirer les curieux, d'autant que tout à l'heure nous aurons la chance de voir le Roi à sa promenade.

Ils allèrent aux jardins. Le parterre d'eau étalait ses nappes plates. L'escalier descendait. Les deux pentes du fer à cheval entouraient de leur double courbe la fontaine de Latone. L'allée royale s'allongeait vers la croix d'eau du grand canal. M. de Collarceaux saluait au passage des hommes et des femmes richement parés. Il promena Antoine dans tous les sens. De hauts vases de marbre dressaient sur leurs piédestaux leur forme sculptée. L'ombre tournait autour d'eux. A droite et à gauche, c'étaient encore des jardins; d'un côté, l'Orangerie; de l'autre, le parterre du Nord avec l'allée d'eau.

Le vent s'était levé. Le ciel se colora de rose et de vert. Quelques feuilles jaunes roulèrent sur le sable. Tout au bout de la perspective on apercevait la plaine, les champs, le royaume ! Antoine revoyait, dans un rêve lointain, Aspreval et ses vieux murs, où le vieil Anaxidomène avait fini sa vie biscornue, affublé de sa robe à fleurs, fouillant en des tiroirs, où ses frères battaient jadis le pays, de Vircourt au Val Notre-Dame, où lui-même avait vécu jusqu'au jour où avait passé par là le carrosse du maréchal de Manissart. Depuis, quel changement ! Tranquille et pacifique par nature, il était monté à cheval et avait poussé sa bête au galop, lâché le feu de son pistolet, arpenté le rempart, suivi de l'œil la fusée des bombes, secoué sur sa manche la terre des boulets. Dortmüde dessinait des clochers sur le ciel. Des visages se mêlaient, pour Antoine, de la signora Courlandon, la seconde femme de son père, à la bonne mademoiselle de Manissart, le premier désir de sa jeunesse. Madame Dalanzières lui souriait, la gorge nue. L'abbé du Val Notre-Dame secouait la cendre de sa pipe. Trémisot ricanait. M. de Chamissy montrait sa dent avancée, M. de Corville levait son doigt mouillé pour savoir d'où venait le vent. Mademoiselle Victoire caressait son singe. Mais tout cela s'effaçait pour faire place au visage royal entrevu au branle des cloches et au feu des flambeaux.

N'était-ce point de ces yeux qu'il fallait sur soi attirer le regard? Antoine se sentait petit, loin et peu, et avait honte de lui-même comme s'il eût été tout nu.

M. de Collarceaux le poussa du coude.

Un groupe de promeneurs descendait le degré, chapeaux bas. En avant de quelques pas, marchait un homme grand et fort, en justaucorps bleu brodé d'or, coiffé d'un chapeau à plumes rouges, la canne à la main. M. de Pocancy reconnut l'illustre visage. L'air frais en rougissait le bistre sanguin. Il s'arrêta : chacun s'arrêta. Derrière lui la masse du palais dressait sa dorure du soir. Les trophées sculptés semblèrent plus glorieux ; les cuirasses de pierre s'y gonflaient superbement. Les vitres frappées de soleil s'embrasèrent. Il y eut un grand silence. C'était le Roi.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

L'HYGIÈNE DE PARIS

A l'enfance des villes, sauf dans la civilisation romaine, les conditions de salubrité étaient déplorables. Une grande partie de l'histoire de Paris — la plus obscure et peut-être la plus dédaignée — est faite de luttes infructueuses contre les épidémies et, par voie de connexion, contre la saleté endémique. Un érudit, M. Alfred Franklin, a énuméré les principales causes des fléaux qui décimèrent Paris au XVe et au XVIe siècle : l'absence de fosses d'aisance, la fétidité des égouts, la malpropreté des rues, la misère et ses conséquences, le mépris des soins de toilette les plus élémentaires, les inhumations. Les doléances n'ont pas cessé au cours des siècles. « Nous sommes serrez, s'écriait M. d'Aubray dans sa fameuse harangue de *la Satire Ménippée*, pressez, envahis, bouclez de toutes parts, et ne prenons air, que l'air puant d'entre nos murailles, de nos boues et égouts. » Malherbe enrageait d'être crotté dans les rues ; Montaigne avait hâte de fuir l'air puant et pesant de la capitale ; Boileau n'était pas moins indigné de la malpropreté et de l'étroitesse des rues.

Les écrivains spéciaux, et particulièrement Parent-Duchatelet, ont eu le courage de parcourir la gamme des odeurs répugnantes, fades, putrides, qu'exhalaient les charniers, les voiries, les tueries, les égouts, les fosses. D'après de la Mare,

au milieu du XVIIe siècle, les rues étaient si remplies de fange que la nécessité avait introduit l'usage de ne sortir qu'en bottes. Sept ans avant la Révolution française, Mercier dans son *Tableau de Paris* décrivait l'épouvantable Cimetière des Innocents et ce quai de Gèvre si repoussant : « Cette voussure, écrivait-il, formoit un cloaque affreux, où quatre égouts versoient la fange, où aboutissait le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La rivière, pendant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la rivière; l'air hépatique qui s'exhaloit de ce foyer de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matières d'or et d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais Pelletier et de la Mégisserie, et l'on ne pouvoit y résister. »

Aussi bien, du moyen âge jusqu'à nos jours, on n'a que l'embarras du choix entre les citations topiques et les documents probants. La Commission des logements insalubres a été en droit d'affirmer que, pendant plusieurs siècles, Paris a vécu sur un vaste puisard, sur un véritable marais de putréfaction. Les souillures souterraines des puits et de la nappe d'eau, les infiltrations nocives, étaient à elles seules un danger permanent, la source intarissable des épidémies et des contagions qui ont si longtemps désolé, décimé la ville.

Aussi Paris était-il exposé à de terribles invasions épidémiques. Chacun de ces affreux assauts était suivi de mesures d'état de siège, d'autant plus rigoureuses qu'elles avaient dû être improvisées et que chaque armistice les abolissait. Les ordonnances faites et publiées à son de trompe par les carrefours pour éviter le danger de peste, particulièrement celle du 26 août 1530, sont d'une rigueur inexorable. Les maisons infectées étaient marquées d'une croix ; les parents, les domestiques, les co-locataires d'un pestiféré ne pouvaient circuler sans porter à la main une baguette ou un bâton de couleur blanche. Les prévôts de la santé, suivis d'archers, exerçaient la dictature, veillant à l'accomplissement des prescriptions de police sanitaire, recherchant les noms des malades pour les hospitaliser de force, interrogeant barbiers et apothicaires, quaterniers et dizainiers, parcourant les rues vêtus d'une casaque d'étoffe noire avec une croix blanche. M. Léon

Colin estime que les différentes épidémies du XVIe siècle enlevèrent en moyenne de 30 à 40 000 Parisiens chacune.

Chaque apparition du fléau provoque une ordonnance dont les rigueurs varient sans jamais s'atténuer. Contre la lèpre, une indicible terreur accumulait, non seulement les précautions, mais encore les cruautés. L'Église donnait l'exemple de l'anathème aux ladres, elle allait jusqu'à prononcer sur eux le *De Profundis* pour mieux proclamer l'isolement absolu du malheureux retranché vivant de la société.

Les leçons de la peste ne furent pas entièrement perdues. Le revêtement des rues devenait la règle, les souillures du sol étaient moins fréquentes. Insensiblement, avec une lenteur extrême, les médecins, qui dénonçaient le méphitisme et ne s'en tenaient pas à l'ire de Dieu, persuadèrent les lieutenants de police et les prévôts des marchands de la nécessité de purger et nettoyer Paris de ses ordures variées. Peu à peu s'éteignirent ces affreuses épidémies, pour la plupart filles de misère et de malpropreté, engendrées par l'ignorance, propagées par l'incurie[1].

Au milieu des erreurs et des préjugés, à travers les superstitions les plus grossières, des lueurs de vérité éclataient, un programme de salubrité urbaine était esquissé par la Faculté de médecine. La Reynie mettait le sceau à sa réputation en se faisant grand voyer, Voltaire était en droit de vanter le pavé de Paris tout en se plaignant de la contagion éternelle de l'Hôtel-Dieu. Vers la fin du XVIIIe siècle seulement, le cimetière des Innocents, séculaire foyer d'infection, fut désaffecté et purifié.

A cette époque déjà se faisait jour la théorie de la médecine préventive. Le pénétrant Mercier proposait la création d'un Conseil de santé composé, non de médecins, *mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles et neuves découvertes qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.* « Ce Conseil examinerait à Paris tout ce qui sert à la nourriture de l'homme : l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bière, les huiles, le blé, les légumes, le poisson, etc. Il reconnaîtrait les perfides mélanges ;

1. D'après les estimations rétropectives de Villermé, la mortalité parisienne au XIVe siècle était de près de cinquante pour mille. Ce prélèvement démesuré sur la vie était comme la dime de la barbarie.

souvent la marée est corrompue, les huîtres gâtées; les légumes révèlent des « chansons ». De là des maladies dont on ignore l'origine. Des physiciens préposés pour examinateurs des denrées et des boissons arrêteraient dans leur source les maladies épidémiques. *On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste; pourquoi ne le préviendrait-on pas?* » Ces vues d'avenir datent de 1782; elles témoignent d'une intuition profonde et d'une sagacité merveilleuse.

Le XIXe siècle a vu se poursuivre avec plus de méthode la transformation édilitaire de Paris, conduite en tous sens, à la superficie et dans son sous-sol, sans que cette œuvre gigantesque ait atteint son complet achèvement. Et, dans ces dernières années, à la lumière éclatante des travaux de Pasteur, une organisation nouvelle a été ébauchée, inaugurée, pour interdire les voies d'accès aux maladies infectieuses, pour préserver à la fois Paris des invasions épidémiques par une moindre réceptivité, et pour préparer une défense permanente qui ne le cédât à aucune autre en rapidité et en force, au cas où l'ennemi aurait pénétré par surprise dans la place.

L'ennemi, le microbe malfaisant, M. Duclaux l'a tiré ici même de son obscurité sournoise, il l'a opposé au leucocyte allié et domestique dont les services de gendarmerie occulte valent d'être célébrés par les poètes comme par les naturalistes. La science pastorienne, chaque jour illuminée de nouveaux rayons, a renouvelé de fond en comble la doctrine de l'étiologie et de la propagation des maladies transmissibles; elle a suggéré et systématisé la notion la plus forte, la plus révolutionnaire des temps modernes, celle de l'évitabilité de la plupart des épidémies et des contagions.

En même temps que l'existence de malfaiteurs invisibles était révélée, que leurs moyens d'attaque étaient connus et divulgués, la prophylaxie de ces maladies évitables, longtemps empirique et à peu près impuissante, découlait de la science microbienne elle-même. Une défense sanitaire, plus souple et plus mobile, plus efficace et plus sûre, était mise à la disposition des collectivités et des individus; elle repose essentiellement sur l'isolement, l'antisepsie, la désinfection.

La première de toutes les mesures de sauvegarde, celle qui domine toutes les autres, consiste à rendre le terrain stérile ou

réfractaire; elle comprend à la vérité toute l'administration édilitaire et la sociologie elle-même. De même que les sujets les plus faibles, les moins bien gardés, opposent une moindre résistance aux virus hostiles, de même les milieux les moins assainis se laissent plus facilement envahir par les germes nuisibles. L'air, le sol, l'eau, les habitations, les objets mobiliers, les aliments servent de véhicule ou d'abri à ces agents de désordre et de destruction. Si l'air est altéré par des substances délétères, le sol souillé par des matières usées et stagnantes de provenance suspecte ou dangereuse, si l'eau transporte des bacilles morbides, la vie humaine est menacée. Le logement, les meubles, les effets ne recèlent que trop souvent des micro-organismes malfaisants. Les aliments, notamment la viande et le lait, peuvent introduire dans l'organisme quelques-uns de ces bâtonnets microscopiques dont la pénétration est si meurtrière.

L'hygiéniste public a le devoir d'enregistrer les résultats de ces conquêtes de la science et de les faire passer dans la vie des cités, dans le gouvernement des peuples; il tire parti de merveilleuses découvertes dans un intérêt social si évident qu'il devrait exercer la primauté parmi les fonctionnaires de l'ordre administratif. La défense sanitaire n'a rien de subalterne, elle n'importe pas moins à l'intégrité des nations que la défense militaire elle-même.

***

Aucune des manifestations de la vie municipale n'échappe à l'hygiène; tous les services publics de Paris concourent, à un titre inégal, à cette stérilisation du terrain qui reste l'opération maîtresse et préliminaire dans la sauvegarde de la santé publique.

La largeur des rues, le pavage des chaussées, la propreté de la voie publique, l'écoulement des eaux pluviales et ménagères, l'enlèvement des ordures, les plantations, contribuent pour beaucoup à l'antisepsie primordiale du milieu urbain. La toilette intime des localités n'est pas moins essentielle que la propreté corporelle des individus.

Un vaste domaine s'ouvre à l'activité prévoyante des gar-

diens sanitaires, puisque, à vrai dire, il dépasse les frontières municipales. Mais déjà quelle présomption d'immunité, si l'atmosphère ne se charge pas de poussières pathogènes, si l'air respirable est pur et normal!

Les anciennes odeurs de Paris, si tristement célèbres, émanaient des immondices, des charniers, des voiries et de ces magasins de corruption dont parlait Mercier et que chaque immeuble recèle en ses parties cachées; elles ne sont pas inéluctables, puisqu'à chacun des rétrécissements du champ d'infection correspond une diminution des émanations odorantes.

Bien que les savants les plus autorisés ne prennent pas au tragique les susceptibilités de l'odorat, l'hypothèse des pollutions atmosphériques n'en reste pas moins inquiétante. La senteur fétide, à la supposer inoffensive, révèle un foyer de décomposition à surveiller, des sources infectieuses à tarir. En 1896, M. le docteur Le Roy des Barres, rapporteur d'une Commission d'études dite des odeurs de Paris, concluait que Paris est surtout victime des effets d'une auto-infection que viennent aggraver certains établissements de son enceinte, parmi lesquels ceux qui font le traitement des matières organiques d'origine animale. L'enquête forcément hâtive et superficielle de la Préfecture de police demeure ouverte; chimistes et micrographes, MM. Miquel et Albert Lévy en tête, analysent et dosent avec minutie les éléments constitutifs de toutes les altérations atmosphériques, celles qui sont produites par les fumées en surcharge d'oxyde de carbone, et d'autres, plus obscures. Les recherches méticuleuses de M. le docteur Armand Gautier ont abouti à la découverte d'une quantité moyenne de 1/2 millionnième d'oxyde de carbone dans l'air des rues de Paris, suggérant ainsi une légitime inquiétude sur la nocivité de ces traces de gaz, en raison de son extrême toxicité sur les hommes et sur les animaux.

Les fumées ont un autre inconvénient, signalé avec force par de nombreux observateurs; elles forment, ainsi que le rappelle M. Armand Gautier, des brouillards plus ou moins légers, qui arrêtent surtout les radiations solaires les plus réfrangibles, c'est-à-dire celles qui possèdent le pouvoir bactéricide le plus élevé. L'école pastorienne a en effet placé

la lumière du soleil au premier rang parmi les agents de destruction des microbes.

Aussi les opérations de voirie, quelles qu'elles soient, même celles qui ont une apparence somptuaire ou une destination stratégique comme la plupart des travaux d'Haussmann, ont pour effet de restreindre cette auto-infection dont les capitales paient leur gloire.

En édilité comme en hygiène, tout se tient et s'enchaîne. Le percement d'un boulevard éventre des maisons vieillies, détruit des nids de microbes, augmente la circulation d'air et de lumière. Le plus humble balayeur, le plus modeste égoutier sont les meilleurs soldats de la défense sanitaire. Ils accomplissent leur œuvre obscurément, sans que l'accoutumance fasse juste mesure à cette tâche ménagère dont il est impossible, autrement que par comparaison rétrospective, d'apprécier le rendement exact.

Le jour où M. Poubelle et M. Alphand, peut-être précipitamment, ont imposé la concentration dans un récipient des détritus journaliers des maisons, ils donnaient suite à un vœu de la Commission d'assainissement en vue de réduire le plus possible la puissance de dispersion des poussières impures. La réglementation lèse des intérêts, froisse des habitudes, elle prête à railleries, comme l'interdiction de cracher à terre, et, le temps aidant, l'éducation du public plus avancée, elle est obéie sans effort.

On est au plein de la bataille engagée par les ingénieurs pour résoudre le difficile problème de l'assainissement des parties basses des immeubles. Alphand et Durand-Claye ont résolu d'utiliser la circulation souterraine des égouts, dont Belgrand avait décuplé l'activité. Le tout à l'égout est devenu le régime légal; il a soulevé et soulève encore les oppositions les plus violentes. Les critiques les plus modérés lui reprochent d'avoir été mis en pratique prématurément, avant que la Ville de Paris ait rassemblé des forces hydrauliques suffisantes et qu'elle ait mis en état ses champs d'épandage et ses terrains d'épuration. Un juge de police, dans un des attendus d'un arrêt, le 19 août 1901, déclare que « la Ville de Paris paraît bien n'avoir exécuté que d'une façon incomplète et souvent critiquable les obligations mises à sa charge par la

loi de 1899 ». Pourtant l'enlèvement rapide et souterrain des matières fermentescibles de chaque maison répond à une nécessité évidente. La municipalité parisienne avait à choisir entre une canalisation fermée, spéciale, empruntant seulement le parcours des canaux souterrains, et le système de l'écoulement direct à l'égout. Ce dernier système a prévalu; il est en voie d'exécution.

Les collecteurs, ainsi chargés de ces flots d'impuretés, ne peuvent plus aboutir au fleuve avant de s'être allégés de leur cargaison infecte. L'opération d'assainissement de Paris a un double objectif : désencombrer le sous-sol et purifier la Seine; elle repose sur le principe de l'épuration par le sol des torrents d'eau souillée. Onze cents kilomètres d'égouts, parmi lesquels quatre collecteurs généraux, forment cette circulation veineuse de Paris, si souvent décrite et curieuse à plus d'un titre. Les quatre collecteurs généraux, sauf celui du Nord qui envoie directement ses eaux par gravitation sur les champs d'épuration, ont l'usine de Clichy comme point de convergence; ils ont tous les quatre pour terminus les champs d'épandage de Gennevilliers, Achères, Méry-Pierrelay et Carrières. Cinq mille hectares pourront être, à un moment donné, utilisés pour le rôle épurateur dont le sol est investi.

Ce formidable outillage, certainement insuffisant, est loin d'échapper aux justes critiques; il a déjà subi des remaniements nécessités par des imperfections notoires, en raison de l'insuffisance des usines élévatoires et des travaux de drainage; il se prêtera sans aucun doute à plus d'une extension, à plus d'une transformation peut-être.

Déjà l'épuration bactérienne des eaux d'égout est à l'essai sur le modèle des procédés expérimentés à la station de Lawrence (Massachusetts) et appliqués avec succès dans plusieurs villes anglaises. M. le docteur Calmette, d'accord avec MM. Bechmann et Launay, ingénieurs en chef de la Ville de Paris, s'est livré à une enquête approfondie sur ce nouveau mode d'épuration; il a conclu qu'il y a lieu d'engager les municipalités à employer ce procédé.

Au microbe est réservé, comme au globule blanc dans l'économie humaine, l'honneur de réduire à merci les matières organiques les plus nocives et de les transformer en

éléments minéraux simples. Ainsi la théorie pastorienne, en ses merveilleux développements, tend à domestiquer les bactéries et les microbes pour les faire servir à une contre-torpille neutralisante et préservatrice, pour leur confier un office de désinfecteurs occultes. Le temps sera passé des dépotoirs nauséabonds, des voiries infectes. Ainsi se dissiperont les effluves empuantis que les courants atmosphériques laissent planer sur la grande ville aux soirées d'été.

Une inspection sévère et des mesures rigoureuses, plus préventives que répressives, sont nécessaires à l'égard des industries qui répandent une odeur insalubre ou incommode. La Préfecture de police, sur l'initiative de M. Bezançon, et le Conseil d'hygiène, sur le rapport de M. Chautemps, ont élaboré un projet de loi qui a pour but, notamment, de simplifier certaines formalités administratives, de proportionner l'importance des peines au préjudice que les infractions peuvent causer à la salubrité, à la sécurité, à la commodité, enfin d'organiser une surveillance efficace. Une modification du régime actuel importe à la fois à la police sanitaire de Paris et de sa banlieue et à l'industrie elle-même. M. Bezançon a démontré la connexité étroite qui existe entre les mesures à prendre dans l'intérêt du voisinage et celles qui sont à prendre dans l'intérêt des travailleurs.

L'asepsie du sol et celle de l'air sont à proprement parler corrélatives. Une harmonie domine la nature et relie les uns aux autres les phénomènes morbides de l'ordre évitable. L'hygiène est faite de vues d'ensemble et d'idées générales; elle n'est pas seulement un art d'application; elle est une science et une synthèse des connaissances humaines.

*
* *

Les Romains ont été les précurseurs de l'hygiène contemporaine. Ils avaient compris l'importance de l'eau dans l'administration des municipes, ils attachaient le plus haut prix à la dérivation des sources et à la construction des aqueducs. Cette intuition sanitaire a été confirmée par la découverte du rôle joué par l'eau de boisson dans la propagation de la fièvre typhoïde.

Depuis que Belgrand a conçu le plan grandiose de renouer la tradition romaine et de doter Paris d'eaux pures, captées au loin, la lente réalisation du programme ne répond qu'imparfaitement aux besoins de la consommation sans cesse accrue. A peine un nouveau réservoir a-t-il été construit que le déficit apparaît. A mesure que la double canalisation du service public, alimenté en eau de Seine, et de la clientèle domestique, servie en eau de source, s'enrichit d'afflux plus abondants, l'utilisation publique et privée augmente. Les habitudes de propreté individuelle se généralisent, le robinet d'eau potable se multiplie sur les éviers les plus humbles, la toilette intime des maisons détourne de leur usage légitime les eaux les plus pures et les plus salubres.

Un autre phénomène se produit, celui des fissures des ouvrages d'amenée, qui avaient si longtemps inspiré une confiance à peu près absolue. Les pessimistes se sont hâtés de proclamer la faillite des ingénieurs, voire même celle de l'eau de source. La fièvre typhoïde avait forcé les barrières les plus solides, traversé les plus hauts remparts. L'émoi fut douloureux autant qu'imprévu. La Commission scientifique de perfectionnement de l'Observatoire municipal de Montsouris fit la pleine lumière sur la responsabilité exacte des eaux de l'Avre et de la Vanne dans les épidémies typhoïdiques. Un arbitre au jugement sûr a départagé les combattants, renvoyé dos à dos apologistes et détracteurs et prononcé sur les faits de la cause un arrêt qui fait autorité. M. Duclaux, rapporteur général de la Commission d'enquête instituée par M. de Selves, Préfet de la Seine, a déclaré que l'œuvre du service parisien des eaux n'était pas à refaire, mais à corriger et à amender ; il concluait à l'établissement d'une surveillance médicale permanente des sources, que le Conseil municipal s'est empressé de créer ; il recommandait en même temps les recherches de laboratoire, l'amélioration des points faibles de la canalisation, la revision des ouvrages de captage des sources ; il indiquait les travaux à entreprendre pour éviter l'arrivée directe, et sans filtration, à la nappe souterraine, de grosses masses d'eau suspecte. « En se superposant, écrivait-il, à une situation qui, sans être parfaite, est acceptable, ainsi que l'a montré l'expérience de plusieurs an-

nées, on l'améliorera sûrement. Il serait vain d'espérer que la fièvre typhoïde disparaîtra, car elle ne provient pas uniquement de l'eau potable. Mais, quand on aura aveuglé cette voie principale, il sera plus facile de découvrir les autres fissures par lesquelles elle peut se glisser. »

En effet, les microbes dangereux ne cheminent pas exclusivement dans les ruisseaux et les rivières; ils se répandent avec une facilité surprenante, toutes les fois que des cloisons étanches ne leur barrent pas la route. La statistique révèle que ce sont toujours les mêmes quartiers, les mêmes maisons qui sont frappées, et ces quartiers sont les plus déshérités au point de vue du surpeuplement, de l'air et de la lumière, et ces maisons sont les plus mal aménagées pour l'évacuation des matières usées. Les six mille puits que renferme encore Paris, dont beaucoup servent indûment à la consommation d'eau de boisson, contribuent, sans doute, dans un grand nombre de ces immeubles vieillis, privés d'eau pure, aux contaminations intérieures; mais les pollutions du sol, du sous-sol, ont leur part dans la dissémination des germes infectieux, et l'insalubrité de la maison elle-même joue son rôle malfaisant dans la formation des foyers pestilentiels. De déplorables habitudes, le balayage à sec, le battage des tapis, surchargent l'air ambiant de poussières suspectes, de bactéries nocives. La malpropreté, favorisée par la disette d'eau et l'exiguïté du logement, concourt à la prospérité et au vagabondage des germes pathogènes.

L'approvisionnement d'eau potable exempte de tout reproche est tout à la fois une barrière contre la fièvre typhoïde et une digue contre le choléra. MM. Thoinot et Dubief, dans un rapport officiel, ont démontré qu'en 1892 *l'épidémie cholérique a été plus intense là où l'eau distribuée était plus souillée;* ils ont pris sur le fait l'eau de Seine puisée pour la consommation en aval de Paris et distribuée telle quelle. La zone de protection sanitaire de Paris doit donc s'étendre à sa banlieue, sous peine de chocs en retour meurtriers.

L'insuffisance de l'outillage hydraulique, si douloureusement démontrée par la poussée épidémique de 1899-1900, n'en laisse pas moins subsister ce fait constant: c'est que, depuis 1870, la fièvre typhoïde a diminué progressivement

à Paris dans des proportions considérables. Le taux mortuaire, qui était de 5,81 par 10 000 habitants dans les années 1883 à 1888, s'est abaissé à 1,72 dans la période comprise entre 1895 et 1900. Que si l'on compare Paris aux villes de France, le parallèle est tout à son avantage. Le mérite est mince assurément, puisque trop de cités françaises n'ont pas encore mis leur approvisionnement d'eau potable en harmonie avec les données de la science moderne. Pour les capitales et les grandes villes européennes, la même décroissance de cette épidémie s'est fait sentir. Vienne, Londres, Berlin, Bruxelles, Dantzig, Francfort, Munich, etc., toutes les villes assainies et défendues, ont été payées amplement de leurs efforts.

Il faut donc, de toute nécessité, renforcer les amenées d'eau de source et la provision subsidiaire d'eau épurée par des procédés divers et notamment par le filtre à sable, dont les villes allemandes tirent un si brillant parti, comme on voit par la communication saisissante de M. Chabal à la Société de Médecine publique. L'introduction du robinet d'eau sur tous les paliers, à la portée des locataires les plus pauvres, est le corollaire obligé du tout à l'égout, la meilleure mesure pour protéger la santé des prolétaires sur qui pèsent si lourdement tant de servitudes et de si nombreux risques de contagion. L'eau pour tous, l'eau partout, irréprochable pour la table, abondante pour le lavage, dans la banlieue comme à Paris *intra muros*, tel est le programme à suivre résolument, si l'on veut enfin, comme à Vienne, rayer la fièvre typhoïde du cadre des épidémies parisiennes et suburbaines.

Après avoir aveuglé la voie principale, il est opportun, suivant le conseil de M. Duclaux, de fermer les autres fissures par où le germe microbien peut faire irruption. Des risques de mortalité proviennent du surpeuplement dans les petits logements. 33 p. 100 des locaux loués à Paris ont un loyer inférieur à 300 francs ; c'est parmi ces 414 351 petits logements que l'encombrement se fait cruellement sentir. 336 976 de ces petits locataires, soit 14 habitants sur 100, d'après les observations de M. Bertillon, vivent en état de surpeuplement, c'est-à-dire dans des espaces trop exigus, à raison de trois à cinq personnes par pièce, dans un air vicié. Le surpeuple-

ment va parfois, ainsi que les docteurs Du Mesnil et Mangenot l'ont signalé pour le quartier de la Pointe-d'Ivry, dans le XIIIe arrondissement, jusqu'à l'occupation d'une chambre unique pour neuf, onze, quatorze personnes!

Il est vrai que, suivant l'essai de statistique comparée de M. Jacques Bertillon, le surpeuplement des habitations est moins fréquent à Paris que dans d'autres capitales, Londres, Berlin, Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, Budapest (où le pourcentage d'encombrement monte à 74).

Le docteur Körösi a calculé le degré de malfaisance de telles conditions de logement. La démonstration est surabondante, le fait de notoriété publique. La mortalité par maladies contagieuses, à Paris comme à Berlin et à Budapest, est en raison directe de l'encombrement des logis. « Des masures infectes, a dit Jules Simon, la maladie se répand comme une peste dans les quartiers les plus aérés, dans les habitations les plus luxueuses. »

Avec les armes que la loi de 1850 mettait à sa disposition, la Ville de Paris a fait tout le possible pour supprimer les causes d'insalubrité organiques des maisons; elle est parvenue à tirer le meilleur parti d'un instrument légal défectueux. Une note officielle de la direction des affaires municipales fait connaître que le nombre de plaintes et signalements transmis à la Commission des logements insalubres s'est élevé, du 1er janvier 1889 au 1er juin 1900, à 23640, qui ont donné lieu à 21 600 rapports. Mais la Commission parisienne n'a pu agir que dans les limites de la loi de 1850, elle s'est heurtée à une jurisprudence restrictive et elle ne pourra remplir intégralement sa tâche qu'à la faveur d'une nouvelle législation plus précise et plus confiante.

Pour qu'un logement remplisse toutes les conditions de salubrité, l'autorité communale doit avoir compétence sur toutes les dépendances de l'habitation et notamment sur les cours et courettes dont le docteur Du Mesnil a signalé la mauvaise tenue et la capacité infectieuse.

En vain les causes intérieures d'insécurité auraient-elles disparu, si, par le milieu ambiant et le voisinage immédiat, la pénétration bacillaire était facile et fréquente. C'est pourquoi les voies privées, closes ou non à leurs extré-

mités, sont, habituellement si inquiétantes. Les arrondissements populeux et périphériques, dont toute la viabilité n'est pas incorporée dans le domaine public, sont semés d'impasses négligées, de passages mal entretenus, de ruelles infectes. Il est temps que ces îlots dangereux ou suspects, qui sont comme les Cours des miracles des microbes, soient mis sous la main de l'Administration municipale, que toutes les voies non classées soient assimilées à la voie publique.

*
* *

Une excellente institution parisienne, d'origine récente, permet de suivre à la trace les insalubrités locales, de fixer avec certitude la géographie médicale de Paris. Le casier sanitaire des maisons de Paris, inspiré des statistiques berlinoises, de l'Habitation et des renseignements du Bureau d'hygiène de Bruxelles, comprend : un plan au deux-millième de la maison avec l'indication des canalisations, fosses, puits, puisards, fontaines, fosses à fumier; une feuille de description de l'immeuble, une feuille indiquant les décès par maladies transmissibles survenus dans la maison; la mention des désinfections opérées avec leur date et leur cause; une autre feuille relatant les mesures prescrites par la Commission des logements insalubres et la suite donnée; enfin deux feuilles spéciales, l'une destinée aux résultats des analyses d'eau, d'air, de poussières, de sol, qui auront pu être faites dans l'immeuble, l'autre contenant le cadre d'une enquête sanitaire, dans le cas où cette enquête aurait été reconnue nécessaire. Tous les dossiers d'une rue sont contenus dans une chemise en carton, portant les indications utiles à connaître : longueur, largeur, nombre de maisons habitées, nombre d'habitants, systèmes d'égouts, canalisations d'eau, etc.

Au 1er janvier 1901, cet utile service, confié à l'activité laborieuse de MM. Paul Juillerat et Lévy-Dorville, et dont les premières opérations remontent à 1894, avait visité et décrit 75 519 maisons, procédé à 119 enquêtes sanitaires, mentionné 172 920 désinfections afférentes à 53 918 propriétés, enregistré 88 264 décès par maladies transmissibles, répartis dans 29 666 maisons.

Le service du casier sanitaire a entrepris une revision des immeubles déjà décrits, afin de tenir état des modifications immobilières spontanées ou imposées. A la date du 25 juin 1901, cette seconde visite avait eu lieu pour 15 070 maisons; elle a révélé des améliorations très notables, notamment en ce qui concerne l'écoulement souterrain des eaux usées, la progression du tout à l'égout, la suppression des plombs remplacés par des postes d'eau, le meilleur aménagement des cuisines pourvues d'éviers, etc. L'examen comparatif de nombreux dossiers laisse l'impression la plus rassurante.

Les maisons ne sont pas seules à avoir leurs archives; chaque rue possède son histoire nosocomiale. Les 75 519 dossiers ont servi à dresser la statistique des désinfections et des décès par maladies contagieuses pour chacune des voies de Paris depuis 1894. La statistique d'une rue porte sur le nombre des immeubles et des habitants, sur le nombre de maisons infectées, sur le nombre des immeubles où s'est produit de la mortalité infectieuse et tuberculeuse. La proportion pour cent habitants des décès par maladies contagieuses et par tuberculose, inscrite dans les deux dernières colonnes du tableau, éclaire ces informations d'un si haut intérêt.

Ainsi mis à jour, ce colossal travail de cadastre pourra fournir, pour la fièvre typhoïde, la rougeole, la scarlatine, la diphtérie, la variole, le choléra, l'érysipèle, la fièvre puerpérale, les indications les plus suggestives qui, convenablement utilisées, ne tarderont pas à être suivies d'effet.

La lutte antituberculeuse y puisera surtout d'incomparables informations et, par voie de conséquence, de nouveaux moyens d'action. Une fois la carte sanitaire de Paris méthodiquement dressée, comme il a été fait déjà pour le IIIe et le XIXe arrondissements, on verra se vérifier la pénétrante conclusion de M. Brouardel : « S'il y a des villes dans lesquelles la mortalité tuberculeuse est particulièrement élevée, ces villes ne constituent pas un bloc dont toutes les parties sont uniformément atteintes; en analysant les résultats fournis par la statistique, on trouve dans la ville des arrondissements plus cruellement frappés, dans ces arrondissements des quartiers

relativement sains à côté d'autres à forte mortalité tuberculeuse ; nous sommes ramenés des gros foyers aux foyers de quartier, et, en dernière analyse, à la maison insalubre. » Chacune des places fortes de la tuberculose sera désignée, chaque nid de microbes sera découvert. La Commission des logements insalubres, les Commissions d'hygiène d'arrondisment, le service de l'assainissement de l'habitation, trouveront dans le casier sanitaire leur route jalonnée, et, si leur intervention échoue, d'autres responsabilités apparaîtront.

Il était dans la logique des choses que la maison insalubre fût visitée par le bacille de Koch. La constatation n'a rien d'imprévu ; elle est concrète et éloquente. Le casier sanitaire, lorsque les travaux d'investigation méthodique commencés en 1901 seront achevés, donnera des enseignements de plus d'une sorte. Dès à présent, si l'on considère deux arrondissements, le IIIe et le XIXe, tout à fait dissemblables au point de vue de la superficie, de la population, des constructions, etc., un fait se dégage : *la mortalité par tuberculose est en raison directe du nombre des étages et en raison inverse de la dimension des cours et courettes.* Ce fait si grave, à l'état de présomption, jusqu'au jour où l'Administration l'aura vérifiée par une série d'études, serait de nature, en cas de confirmation, à suggérer une refonte appropriée des règlements de voirie.

Toutefois, il y a lieu de ne pas oublier que, la dépense de loyer étant proportionnée aux ressources, les étages supérieurs des immeubles ont ordinairement la clientèle la plus besogneuse et la plus pauvre. Ce n'est pas spécialement en raison de leur hauteur, c'est surtout par la condition sociale des locataires que les étages élevés ont un taux de mortalité, tuberculeuse et autre, plus considérable. Au contraire, l'influence des cours et des courettes est visiblement désastreuse ; le rôle de ces véritables puits d'infection ne pouvait être douteux.

Il est aisé de voir le parti qu'auront à tirer les pouvoirs publics d'une étude approfondie sur les origines et sur les cantonnements de la tuberculose parisienne. L'Administration sanitaire anglaise doit en partie la victoire qu'elle a remportée sur la phtisie aux progrès de l'aération des habitations et des

ateliers. M. Brouardel a reproduit le témoignage autorisé de M. Thorne-Thorne, qui attribue le sauvetage de près de cinquante mille existences par an surtout à la disparition de maisons insalubres et à la suppression simultanée de l'encombrement des courettes, ruelles et culs-de-sac. « Ce fait favorable, ajoute M. Thorne-Thorne, a été complété par les conditions imposées aux nouvelles bâtisses d'être faites entre cour et jardin, de manière à donner aux chambres de l'air et de la lumière, et une aération permanente aux maisons. »

Tout en tenant compte de la proposition formulée par M. le docteur Romme, que la tuberculose est fonction des conditions économiques et sociales où vivent les classes laborieuses, il faut reconnaître que l'amélioration du logement ouvrier a été en Angleterre la pièce principale de la défense antituberculeuse. En cinquante années, la mortalité par tuberculose s'est abaissée de 45 p. 100. Le tribut mortuaire payé par les logements améliorés est inférieur de 5 à 10 p. 100 à la mortalité moyenne, à Liverpool comme à Londres.

Le surpeuplement des habitations est atténué, corrigé, en Angleterre et en Allemagne, par une intervention intensive et positive des pouvoirs publics. Le Conseil de Comté de Londres acquiert de vastes espaces de terrains sur lesquels il construit lui-même, à ses risques et périls, des milliers de maisons neuves. La cité de Tottenham, entièrement édifiée par le Conseil de Comté, pourra loger 42 500 personnes à des prix raisonnables et modérés. La municipalité parisienne n'a pas encore secondé d'une manière effective le généreux mouvement de philanthropie et d'égoïsme intelligent qui tend à multiplier les logements à bon marché. L'exemple des municipalités anglaises et allemandes, du hardi Conseil de Comté de Londres, n'est pas suivi; l'horizon conserve ses points noirs.

L'Office impérial allemand de santé a relevé les chiffres suivants de mortalité par phtisie pulmonaire pour 10 000 habitants : Le Havre, 50,8, Moscou, 45,7, Saint-Pétersbourg, 44,1, Vienne, 42,7, Budapest, 41,4, Madrid, 40,8, Paris, 38,7, Bruxelles, 31,3, Munich, 30,5, Christiania, 28,4, Stokholm, 26,5, New-York, 25,3, Berlin, 23,1, Copenhague, 19,2, Marseille, 18,9, Rome et Amsterdam, 18, 8, Londres

et Naples, 17,6. Paris a donc beaucoup à faire pour se mettre au niveau des capitales et des grandes villes les moins éprouvées. Si l'on fait entrer en ligne les autres tuberculoses, la statistique française accuse pour Paris une proportion de 49,3 de décès tuberculeux pour 10 000 habitants. Encore M. Brouardel fait-il observer qu'un grand nombre de tuberculeux parisiens vont mourir, soit dans les hospices et asiles suburbains, soit ailleurs. Néanmoins une décroissance sensible, de 5 pour 10 000 habitants, a été relevée pour les années 1895 à 1897, sans doute par l'effet des désinfections volontaires, et peut-être aussi grâce à un commencement d'éducation sanitaire du public et des malades.

Puisque Paris demeure le principal foyer de tuberculose en France, il est essentiel que la ville mette au plus tôt à profit les avertissements qui lui viennent de toutes parts, des suggestions étrangères comme des observations parisiennes, et qu'elle mène avec plus d'ardeur et de méthode la double campagne contre la tuberculose et l'alcoolisme, dont les ravages se superposent, et dont la prophylaxie est le plus pressant devoir de notre temps.

***

L'hygiène pastorienne se décompose en deux séries d'opérations : les unes tendent à stériliser le terrain et à assainir le milieu, les autres à la surveillance et à la destruction des microbes pathogènes.

La déclaration obligatoire des maladies contagieuses est l'avertissement initial, le point de départ de l'action défensive et agressive. L'isolement, l'antisepsie, la vaccination, la désinfection sont les principales manœuvres de la garde nationale sanitaire ; le transport rapide à l'hôpital appartient à cette stratégie urbaine.

Le Conseil municipal de Paris, instruit par l'expérience anglaise, a constitué, sur la proposition de M. Vaillant et le rapport de M. Chautemps, un outillage remarquable, dont l'active et savante direction du docteur A.-J. Martin a accru la valeur et l'efficacité. En 1887, à la suite d'un voyage d'études à Londres, M. Chautemps constatait, non sans confu-

sion, que la ville de Paris n'avait dépensé, pendant l'année 1885, que 815 francs pour la désinfection des locaux occupés par des indigents atteints de maladies contagieuses. Déjà les services municipaux de désinfection fonctionnaient avec succès à Nottingham, à Londres, à Berlin; les graphiques accusaient la pénible infériorité de Paris sur Londres, Glasgow, Bruxelles, Turin, New-York.

La prophylaxie sanitaire de Paris s'organisa rapidement. Les étuves municipales de désinfection et les équipes de désinfecteurs à domicile acquirent une juste notoriété. De 652 en 1890, le nombre des désinfections, sollicitées et acceptées, s'est élevé en 1900 à 63 224, et ce chiffre a d'autant plus de prix qu'aucune contrainte légale ne peut, jusqu'à la promulgation de la future loi sanitaire, imposer cette précaution. La tuberculose, qui ne tombe pas sous le coup de la déclaration médicale, a participé à ces 63 224 opérations jusqu'à concurrence de 10 962. Ainsi, à Paris, le fait a devancé la loi; l'obéissance volontaire aux prescriptions de la défense sanitaire a précédé et préparé la tardive intervention du législateur. L'afflux des demandes, la fréquence des appels par la voie téléphonique ou télégraphique, témoignent d'une confiance grandissante de la population parisienne, dont l'éducation hygiénique commence à se faire.

Il est vrai qu'il reste beaucoup à faire. 30 000 personnes sont atteintes chaque année, à Paris, de maladies transmissible, et 120 000 de tuberculose et M. le docteur A.-J. Martin estime à 160 000 annuellement le nombre des opérations qui pourraient être demandées au service municipal. Mais on constate déjà les plus heureux résultats. A mesure que la clientèle des étuves augmente, que les équipes volantes de désinfecteurs sont plus nombreuses et plus actives, la fécondité des germes infectieux s'atténue. Un abaissement très sensible de la mortalité générale, dont le taux est tombé de plus de 23 p. 1 000 à moins de 20, provient d'une moindre léthalité par la plupart des maladies zimotiques, fièvre typhoïde, variole, scarlatine, diphtérie, — (sont exceptées la rougeole et de la coqueluche, non suivies de désinfection).

Le service de désinfection ne revendique pas pour lui seul l'honneur de la victoire. La sérumthérapie pour la diphtérie,

les revaccinations pour la variole, l'isolement, le transport des contagieux, la police alimentaire, les mesures d'assainissement, ont concouru à cette première défaite des microbes. Mais la station bactéricide, avec son étuve fixe et son matériel mobile, a pour sa large part abrégé les poussées épidémiques, éteint les foyers contagieux. Le jour où la désinfection sera légalement obligatoire, les désinfecteurs seront honorés à l'égal des sapeurs-pompiers ; ils ne rempliront pas un office moins utile, ni moins glorieux, puisque ces modestes agents exposent journellement leur vie au service de la communauté.

L'administration parisienne n'a rien négligé, depuis l'année 1893, pour chasser hors des murs la variole, rayée des cadres nosologiques de l'armée allemande. Un service de vaccination et de revaccination gratuites à domicile a été institué et les promenades de la bienfaisante génisse n'ont peut-être pas été étrangères à son crédit naissant. Le retour offensif du mal en 1900, année d'Exposition, a éveillé de clairvoyantes inquiétudes. M. Léon Colin, avec sa haute expérience, s'est demandé si l'isolement de l'hôpital temporaire d'Aubervilliers, réservé aux varioleux, était assez rigoureux : il a signalé au Conseil départemental d'hygiène publique et de salubrité les fâcheuses prédispositions des quartiers voisins de cet établissement, et, plus tard, les inconvénients de l'installation d'une fête foraine dans le quartier Necker, un des quartiers les plus atteints de la variole.

L'hospitalisation des malades contagieux dont l'Assistance publique a la charge, importe essentiellement à la préservation de la ville. L'hôpital d'isolement, autour duquel se sont engagées tant de controverses, a sa place nécessaire dans l'organisation défensive. La détermination d'une antisepsie sévère et du traitement adéquat est de la compétence du corps médical. Il est toutefois indispensable que, pour les varioleux d'abord, pour les tuberculeux ensuite, les réformes hospitalières soient moins lentes et plus profondes.

C'est un lieu commun de déplorer les contagions de tuberculose à l'hôpital. Les différents rapporteurs généraux de l'Académie de médecine et des Commissions officielles, M. Grancher, MM. Grancher et Thoinot, M. Brouardel, ont rassemblé les critiques, multiplié les avis, rédigé des conclu-

sions pratiques, sans obtenir la réalisation d'un programme minimum de défense antituberculeuse. A l'exception du sanatorium d'Angicourt et de deux ou trois services spéciaux dans les hôpitaux intra-urbains, rien n'a été fait pour remédier à l'affligeante propagation du bacille de Koch dans les hôpitaux parisiens. Le tuberculeux hospitalisé met en péril la vie de ceux qui l'entourent et qui le soignent. La ville de Paris est encore — l'aveu est cruel — l'une des capitales les plus arriérées dans la lutte contre la tuberculose.

La Préfecture de police s'efforce avec un zèle méritoire d'enseigner à la population parisienne les plus élémentaires habitudes de propreté individuelle ; l'interdiction de cracher à terre, opportune et nécessaire, ne saurait suffire si, dans les milieux collectifs et professionnels et principalement dans les établissements hospitaliers, le crachat desséché s'étale sur le parquet, sur le sol, au lieu d'être immédiatement recueilli, stérilisé, mis dans l'impossibilité de nuire.

Combien de lacunes et de points faibles dans la prophylaxie à longue portée et la thérapeutique immédiate d'un mal plus meurtrier que la peste et le choléra ! Des institutions rudimentaires — consultations de nourrissons, dispensaires, colonies de vacances, hôpitaux marins privés et publics pour l'enfance — ont pour objet la prévention de l'athrepsie et de la scrofule. Mais les dispensaires antituberculeux naissent à peine et les sanatoriums populaires font défaut. Presque tout est à créer ou à développer. Dans l'ordre prophylactique, l'indifférence traditionnelle d'un public mal informé ne prépare pas les voies à la persuasion administrative. Et pourtant que de précautions faciles et simples à prendre dans tous les milieux ! « Partout où les hommes se réunissent pour leur travail ou pour leurs plaisirs, ils créent un milieu dangereux. » Cet aphorisme du professeur Brouardel devrait être inscrit dans tous les lieux publics : omnibus, tramways, voitures, bateaux, cafés, restaurants, théâtres, magasins, ateliers, écoles, casernes, etc.

*
* *

La police alimentaire de Paris est mieux faite et plus sûre. Le professeur Robert Koch a provoqué, au Congrès de Lon-

dres, un grave litige et une controverse brillante. L'École vétérinaire française, avec MM. Chauveau et Nocard, n'est pas disposée à battre en retraite et à proclamer l'innocuité des viandes suspectes ; elle s'en tient à la formule que la Commission de l'Académie de médecine et son éminent rapporteur M. Grancher avaient empruntée à M. Nocard, à savoir que le danger de la viande de provenance tuberculeuse est très restreint, que celui du lait existe, que celui du beurre et du fromage est à peu près nul.

A Paris, la police sanitaire des animaux domestiques et l'inspection des viandes sont fortement organisées. Il va de soi que, si certaines maladies du bétail, telle la fièvre aphteuse, sont constatées au marché de la Villette, le commerce parisien n'y est pour rien. La raison en est, suivant la juste remarque de M. Duprez, chef du service vétérinaire sanitaire, que les mesures énergiques font défaut dans les pays de production où le mal doit être combattu et vaincu sur place.

Les étables de la Seine, régulièrement surveillées, sont dans l'état le plus satisfaisant ; la tuberculose bovine y est rare et le lait de provenance locale inspire aux juges compétents la plus entière confiance.

L'inspection des viandes aux Abattoirs et aux Halles Centrales aboutit à des saisies doublement utiles, d'abord parce que les parties malsaines ne sont pas consommées, en second lieu parce que ces découvertes mettent les administrations départementales sur la piste de foyers ignorés. La vigilance parisienne fait ainsi coup double, protégeant à la fois Paris et préservant la province, tout au moins dans une certaine mesure. En la seule année 1900, dont les approvisionnements ont dépassé la moyenne à cause de l'Exposition, 1 101 999 kilogrammes de viande ont été saisis aux Abattoirs, aux Halles Centrales, au Marché aux bestiaux, dans les tueries particulières, aux postes sanitaires, dans les marchés, boucheries, charcuteries, triperies, chez les marchands de volaille et de gibier, chez les marchands de poissons, chez les marchands ambulants. Ce million de kilogrammes a été retiré de la vente pour le plus grand bien de la santé publique.

Toutes les denrées alimentaires, si elles sont altérées, falsifiées, peuvent être d'excellents conducteurs de bacilles. Le

Laboratoire municipal, placé dans les attributions du Préfet de police comme l'inspection des viandes, a pour mission la recherche de ces altérations et falsifications ; il a sous sa surveillance les marchés, les fabriques, les magasins et les débits de matières alimentaires, les boucheries, les triperies, les restaurants ; il est en outre chargé de l'inspection des dépôts d'eaux minérales, du commerce des beurres, etc. Eaux, vins, laits, beurres, cafés, thés, chicorées, bières, cidres, etc., subissent l'analyse chimique et bactériologique, passent au crible d'une expertise dont les arrêts subissent souvent une épreuve contradictoire.

Un rapporteur du Conseil municipal, M. Jean Colly, a constaté que, si la proportion des matières alimentaires incriminées était de 29 p. 100 en 1892, elle s'est abaissée à 8,75 p. 100 en 1900. Le résultat vaut d'être enregistré sans excès d'optimisme ; les analyses de lait surtout sont trop souvent révélatrices de fraudes. La statistique du Laboratoire municipal nous apprend que, sur 347 échantillons de lait déposés par le public, et sur 3 753 prélèvements effectués par les inspecteurs, soit un total de 4 100 analyses, 1 235 échantillons ont été reconnus bons, *3 140* passables ou mauvais. L'enquête de la Commission municipale du lait avait déjà révélé, en 1896-97, tout ce qu'une telle situation a de menaçant pour la santé, la vitalité des nourrissons. Le beau rapport de M. Pierre Budin a projeté la plus vive lumière sur l'alimentation défectueuse des enfants en bas âge privés du sein maternel, et sur les risques énormes de diarrhée infantile par ingestion de lait altéré.

Pour Paris, la question est complexe, surtout en raison de l'énorme exportation de nourrissons, les uns abandonnés à l'Assistance publique, les autres placés en nourrice. La mortalité infantile parisienne, ainsi qu'il résulte de l'étude si suggestive de MM. Balestre et Gilletta de Saint-Joseph, est relativement et comparativement assez faible. Le département de la Seine, qui comprend pourtant des localités industrielles très éprouvées — Clichy, Saint-Ouen, Boulogne, Levallois-Perret — occupe le trente-neuvième rang au tableau de mortalité infantile des départements français. Sur 1 000 décès de tout âge, il s'en produit de 0 à 1 an : à Paris, 145,31 ;

dans les onze premières villes de France, 184,73; dans quarante-sept villes de 30 à 100 000 habitants, 187,25; dans six cent vingt-deux villes de moins de 30 000 habitants, 168,13.

Un graphique de MM. Balestre et Gilletta de Saint Joseph sur l'intensité relative des causes de mort de 0 à 1 an dans cinquante-neuf villes de France, de 1892 à 1897, établit que la mortalité par diarrhée, si tristement importante, est en voie de décroissance à Paris. Cette amélioration s'est accentuée dans ces dernières années, depuis la généralisation des consultations de nourrissons, la diffusion du lait stérilisé, le renforcement de toutes les mesures d'assistance obstétricale et maternelle. En tout ce qui touche à la puériculture, les institutions de prévoyance et d'assistance réagissent avec force sur les fluctuations sanitaires et démographiques. Il n'en reste pas moins, à Paris comme ailleurs, une ardente propagande à poursuivre pour réduire à leur minimum ces affections évitables du premier âge, la plus cruelle des causes de dépopulation.

*
* *

Le ministère de la santé publique parisienne est réparti entre plusieurs administrations distinctes et parfois rivales. La Préfecture de police, la Préfecture de la Seine, l'Assistance publique, le Ministère du Commerce ont dans leurs attributions respectives des zones séparées, des territoires contigus, voire même des fragments de services.

Les deux maires de Paris, le Préfet de police et le Préfet de la Seine, ont vu, depuis l'an VIII, leurs frontières plus d'une fois délimitées. L'arrêté des Consuls avait exclusivement confié au Préfet de police l'exécution sommaire des mesures de salubrité. Ce pouvoir général a été depuis lors l'objet de nombreux démembrements. La loi du 13 avril 1850 sur les logements insalubres, le décret du 26 mars 1852 sur la construction des immeubles, et surtout le décret du 10 octobre 1859 relatif au balayage, à l'arrosage de la voie publique, à l'enlèvement des immondices, au curage des égouts, ont progressivement agrandi la sphère de compétence hygiénique du Préfet de la Seine. Plus tard, des causes

multiples, parmi lesquelles la préférence marquée du Conseil municipal élu pour la Préfecture de la Seine, ont investi cette administration de nouveaux attributs. Le laboratoire de Montsouris, les ambulances municipales pour le transport des malades contagieux, les ambulances urbaines pour le transport des blessés, les étuves de désinfection, les vaccinations et revaccinations à domicile, et enfin la création d'une inspection générale de l'assainissement de l'habitation, bientôt complétée et renforcée par le casier sanitaire des maisons, finirent par constituer un véritable Bureau d'hygiène, autonome et puissant.

Cet état de fait — qui est un état de paix armée entre des administrations jalouses de leurs prérogatives — sera probablement à bref délai ratifié, mais amendé, par voie législative. Le Préfet de la Seine aura dans ses attributions tout ce qui concerne la salubrité des habitations et de leurs dépendances, — sauf celle des logements loués en garni, — la salubrité des voies privées, closes ou non à leurs extrémités, le captage et la distribution des eaux, le service de désinfection, celui de la vaccination et du transport des malades. Le Préfet de police, président du Conseil d'hygiène, investi du commandement en cas d'épidémie, confident des médecins pour la déclaration des maladies contagieuses, chargé de la surveillance au point de vue sanitaire des logements loués en garni, continuera à assurer la protection des enfants du premier âge, la police des animaux, la police de la médecine et de la pharmacie, l'application des lois et règlements concernant la vente de denrées alimentaires falsifiées ou corrompues, le fonctionnement du Laboratoire municipal de chimie, la réglementation des établissements classés comme dangereux, insalubres ou incommodes, tant à Paris que dans les communes du ressort de la Préfecture de police.

Ce condominium plus ou moins bâtard, tel que l'organise le projet de loi, vaudra par l'esprit avec lequel il sera pratiqué. Les doubles emplois ne seront pas supprimés, ni toutes les sources de conflit taries. Le Laboratoire municipal de chimie, dépendant de la Préfecture de police, et le Laboratoire chimique, micrographique et bactériologique de Montsouris, rattaché à la Préfecture de la Seine, auront comme aujour-

d'hui des points de contact et d'antagonisme. La délimitation devra être exactement faite, pour que chacun de ces deux établissements réponde à son objet propre.

Le Laboratoire municipal est l'organe essentiel de la surveillance des matières alimentaires. Le service bactériologique de l'observatoire de Montsouris est divisé en trois sections : le laboratoire de diagnostics des affections contagieuses, dont les recherches, utilisées par les médecins, sont de plus en plus fructueuses ; le laboratoire d'analyses microbiologiques des eaux, de l'air et du sol ; le laboratoire des études sur la désinfection et les divers modes d'épuration des eaux, des substances putrescibles, des immondices, etc. Les frontières sont assez apparentes pour que les deux postes d'observation et de vigie ne se traitent pas en frères ennemis.

La Commission des logements insalubres (côté Préfecture) et la Commission d'hygiène d'arrondissement (côté Police) aurront également plus d'un lieu de rencontre. La juxtaposition sera inoffensive, si les Commissions locales d'hygiène comprennent leur rôle et secondent la Commission centrale.

Le plus grave sujet de méfiance et de tiraillements entre les deux Préfectures sera écarté, si le Comité consultatif d'hygiène publique de France, placé au-dessus de toutes les compétitions locales, est spécialement chargé de contrôler la surveillance des eaux captées au loin pour l'alimentation de Paris. Les ingénieurs en chef des eaux et de l'assainissement ont eu de tous temps une répugnance peut-être exagérée à recueillir les avis du Conseil d'hygiène et de salubrité ; la tradition d'Alphand n'a pas été rompue. De leur côté, quelques membres du Conseil d'hygiène, parmi les plus savants, n'ont pas ménagé les critiques au service des eaux. L'écho de ces dissentiments grossis à outrance n'a pas été sans troubler l'opinion publique, très impressionnable au gré des incidents et des polémiques.

Il est certainement à souhaiter que le criticisme scientifique s'exerce dans toute son ampleur, que, de toutes parts surgissent les avis autorisés et les conseils compétents. L'optimisme administratif est le pire défaut ; il peut et doit être corrigé par les débats contradictoires, les avertissements de la presse et par l'exercice d'un contrôle avisé, indépendant, impartial.

Puisque Paris aura longtemps encore une organisation bicéphale, un arrangement loyal s'impose, pour porter à leur maximum de rendement les différents services municipaux dont la compétence se confond ou dont les frontières sont voisines. Aussi bien l'unité ou, si l'on veut, la communauté de direction sanitaire n'est pas moins indispensable entre les divisions et bureaux d'une des Préfectures qu'entre les deux Préfectures elles-mêmes. Le transport des malades et des blessés, qui relève de la Préfecture de la Seine, n'est pas constamment favorisé par la coopération cordiale du service des hôpitaux, sur lequel pourtant le Préfet de la Seine n'est pas dépourvu d'autorité indirecte.

En réalité, et si l'on pouvait se livrer à une reconstruction théorique, abstraction faite des institutions existantes, un service central et unique d'hygiène faciliterait la coordination des efforts et le fonctionnement harmonieux de tous les rouages sanitaires. Puisqu'une telle conception se heurte à des difficultés à peu près insurmontables, le Conseil municipal est qualifié pour se hausser à des vues d'ensemble, pour élaborer un vaste programme édilitaire dont toutes les parties se tiennent et dont les moindres détails convergent vers le but commun.

Le Conseil d'hygiène publique et de salubrité de la Seine, dont la composition offre tant de garanties de savoir et de compétence, devrait être le Conseil de direction sanitaire de l'une et l'autre Préfecture. Il n'y aurait qu'à l'élargir et à le placer sous une double présidence.

Quelle que soit la procédure, l'entente entre toutes les administrations parisiennes est indispensable pour mener avec succès la lutte contre les maladies évitables ; elle n'est pas moins utile pour la guerre à la misère homicide, contre laquelle un assaut en ordre dispersé est le plus souvent repoussé.

Comment réaliser pratiquement cette action concordante et de quelle manière opérer, dans les limites de la loi actuelle ou prochaine, le rassemblement des forces, la mobilisation des dévouements, pour réduire chaque jour le nombre des morts évitables et pour accroître la force de résistance des membres les plus faibles de la famille communale ? Un expé-

dient pourrait être tenté : il consisterait à faire de chacun des arrondissements de Paris le centre d'un combat organisé, d'une lutte méthodique contre les causes combinées de déchéance humaine.

Dans chacune des mairies, avec la commission d'hygiène officielle pour noyau, une sorte de conseil de guerre serait institué ; il serait composé du maire et des adjoints, des conseillers municipaux, des médecins de l'état civil, des administrateurs et des médecins du bureau de bienfaisance, de l'inspecteur primaire, des délégués cantonaux, des médecins inspecteurs des écoles, des inspecteurs du travail, de l'agent voyer, de l'ingénieur de la section, des commissaires de police et de l'officier de paix, bref de tous ceux qui, à un titre quelconque dans un arrondissement, détiennent une parcelle d'autorité et participent à l'action publique. En 1884, lors de l'épidémie cholériforme, cette solution a été expérimentée avec le plus grand profit.

Ce serait, en fait, d'une manière officieuse, le bureau d'hygiène local, dont chaque maire-président se tiendrait en communication constante avec les différents services centraux, soit pour leur transmettre une information, soit pour obtenir d'eux un concours. Des enquêtes circonstanciées élucideraient les points obscurs de la statistique municipale ou du casier sanitaire; elles feraient jaillir la vérité entière, la vérité brutale, sur les origines de tel foyer infectieux, sur la clientèle de telle maison insalubre.

En même temps, les dossiers des opérations de voirie pour cause d'assainissement seraient mieux préparés, plus solidement documentés, sur la vie elle même. Au lieu d'éparpiller les ressources d'emprunt en menus travaux d'édilité, le conseil municipal et l'administration préfectorale établiraient un plan large et systématique de percées et d'éventrements, de suppression de ruelles et d'impasses où la contagion campe comme en pays conquis. Ce plan sanitaire ne serait pas exécuté d'un seul coup, il ne serait pas livré aux curiosités intéressées; il n'exclurait pas nécessairement d'autres opérations d'embellissement ou de désencombrement, mais il serait le gros œuvre de plusieurs générations successives.

Paris possède une organisation sanitaire de premier ordre

dont une mise en valeur cohérente doublerait le prix. La jonction rationnelle et prévoyante des services d'assistance et d'hygiène augmenterait au delà de toute espérance le rayonnement et la puissance de la médecine préventive.

Si l'on consulte les cartogrammes de la statistique municipale, on y voit que la mortalité des enfants du premier âge, si effrayante encore, est plus faible dans les arrondissements riches (VIIIe, XVIe, etc.), que dans les arrondissements pauvres. La phtisie est deux ou trois fois plus répandue dans l'est ouvrier et dans la périphérie de la ville que dans sa moitié occidentale. La conclusion est facile à dégager; elle commande un surcroît de sollicitude pour les milieux les plus pauvres; il faut leur distribuer à flots l'air et l'eau pure, leur assurer les bienfaits du soleil, leur apporter, sous les formes les plus variées, un réconfort de bien-être qui les mette à égalité de chances avec la population aisée, contre la mort évitable.

De toutes les manifestations de la solidarité, celle qui revêt la forme sanitaire est la plus précise et la plus frappante. C'est un lieu commun de répéter que la misère physiologique du malheureux intéresse directement toutes les classes de la cité; le microbe faubourien risque d'infecter les autres parties de la ville. Reste à faire passer cette vérité dans la vie sociale elle-même. C'est tout ensemble le rôle des lois et des mœurs. Les meilleures réglementations, les plus draconniennes même, peuvent échouer, si elles n'ont pas pour elles, peu ou prou, l'opinion publique.

Considérons, par exemple, la déclaration des maladies contagieuses. A supposer que la tuberculose ouverte ne soit pas inscrite, à bref délai, parmi les maladies que le médecin a l'obligation de déclarer à l'autorité publique, il n'en est pas moins désirable que le nombre des désinfections spontanées en cours de maladie et surtout après décès, s'accroisse le plus possible. A New-York, tout logement dans lequel est décédé un tuberculeux est obligatoirement remis à neuf. La loi française de demain ne prévoit rien de pareil. C'est donc l'opinion qu'il s'agit de convaincre. De 4 541 en 1892, le nombre des désinfections demandées ou acceptées dans l'espèce tuberculeuse, est monté à 11 002 en 1899 ; il est tout à fait insuffisant pour l'établissement d'une prophylaxie sérieuse et

efficace. En conformité des instructions de la Commission de la tuberculose instituée par l'Assistance publique de Paris, le service municipal de désinfection a entrepris des essais pour la préservation prophylactique de cent logements de tuberculeux indigents soignés à domicile. Malgré le concours empressé des médecins des bureaux de bienfaisance, et bien que sur cent malades, dix refus de principe seulement aient été essuyés, la tentative a été médiocre, ainsi que le docteur A.-J. Martin en a fait l'aveu. Chaque semaine les désinfecteurs se rendaient au domicile des malades ; ils y faisaient échange de linges désinfectés contre des linges souillés qu'ils emportaient pour les étuves, et ils procédaient au nettoyage antiseptique des vases, ustensiles, etc. « Mais le plus grand obstacle à la pratique de la désinfection, a écrit le docteur A.-J. Martin, ç'a été la désignation qui en résultait pour le malade. Il ne tardait pas quelquefois à être considéré comme un pestiféré, et même il est arrivé qu'il a été expulsé de son domicile. Aussi, en fin de compte, les opérations de désinfection n'ont-elles pu être régulièrement et complètement appliquées que dans un peu plus de la moitié des cas. Il en a été de même après décès. Il convient, toutefois, de reconnaître que ces difficultés ne se sont montrées que dans des quartiers limités. Tandis que le crachoir et la désinfection ont été acceptés et même sollicités dans trois arrondissements, dans deux autres, il a suffi de quelques voisins ignorants ou mal intentionnés pour faire échouer ces tentatives prophylactiques. »

La morale de l'incident est grave. Plus d'un médecin en a conclu que le traitement à domicile des tuberculeux nécessiteux était impraticable et même périlleux. MM. Grancher et Thoinot avaient antérieurement exprimé l'avis qu'en soignant le tuberculeux chez lui, l'Assistance publique fait une œuvre vaine et dangereuse. L'infructueux essai du service de désinfection n'est guère encourageant ; il démontre l'ignorance à peu près complète d'une partie encore notable de la population parisienne en ce qui touche aux rudiments de l'hygiène.

Dès la première heure, le docteur Armaingaud, M. Brouardel et bien d'autres avaient senti que l'œuvre primordiale de la lutte antituberculeuse était la propagande, l'initiation popu-

laire. MM. Roux et Letulle ont insisté sur cette condition préalable d'une prophylaxie victorieuse : « L'éducation antituberculeuse ne pénétrera dans la masse du public que si nous nous mettons en rapport avec les associations patronales et ouvrières pour leur expliquer l'immense intérêt qu'elles ont à lutter contre la tuberculose. Elle n'entrera dans les mœurs que si elle est donnée à l'enfant, dès l'école. »

Le combat contre la tuberculose, la diarrhée infantile, l'alcoolisme, la fièvre typhoïde et toutes les maladies évitables ne comporte ni étapes ni délai ; il doit s'engager immédiatement et de toutes parts avec la résolution la plus énergique ; il est plus opportun dans les immenses agglomérations urbaines, à Paris, que dans les bourgades et les villages ; en tout cas, il y est plus facile, parce que les moyens d'agir sont plus efficaces et les ressources de toute sorte plus abondantes.

Pour cette éducation populaire indispensable, pour cet apprentissage scolaire si utile et si fécond, la ville de Paris peut beaucoup. Il lui appartient d'appliquer son nombreux personnel, les vœux de la grande commission instituée par M. Waldeck-Rousseau pour la recherche des moyens pratiques de combattre la tuberculose ; elle peut, notamment, à l'exemple de l'Assistance publique, délivrer à chaque employé ou travailleur un livret sanitaire individuel, établir la statistique de la morbidité et de la mortalité par profession. Chacun des milieux professionnels comporte une étude spéciale, d'où, peu à peu, se dégageraient avec précision les moyens de sauvegarde sanitaire propres à chaque métier, à chaque milieu.

En se vouant, avec un redoublement de vigilance et de méthode, à la prophylaxie des maladies évitables, en perfectionnant chaque jour ses organes et ses services à la lumière de la science pastorienne, la ville de Paris, en même temps qu'elle se préservera des méfaits de la gent microbienne, servira de modèle aux autres communes et contribuera à la préparation de cette hygiène sociale qui sera un jour la grande inspiratrice des gouvernements et des administrations publiques, la préoccupation maîtresse d'une société plus prévoyante et plus solidaire.

PAUL STRAUSS

L'AUGE

A madame Victoria Lafontaine.

Dans l'étable mal close, une nuit, jusqu'aux moelles
Bêtes et gens sentaient décembre les glacer;
Par une brèche au faîte on voyait les étoiles,
Sauf une, — étrangement immobile, — passer.

Un âne, un bœuf, deux vieux compagnons de misère,
Du lamentable abri n'avaient que la moitié :
Une femme était là qui venait d'être mère,
Et l'enfant et le père; et c'était grand'pitié !

Sur un maigre ramas de feuilles et de bauge
La mère défaillait, exsangue, l'air hagard;
L'enfant, marbré de froid, grelottait dans une auge,
D'où le père, à genoux, détournait son regard.

L'auge, basse et boiteuse, une épave croulante,
Avait servi peut-être, autrefois, aux pourceaux;
Elle n'offrait d'heureux que d'être vacillante :
Les nids les plus mouvants sont les plus doux berceaux.

Mais les nids, en hiver, sont vides : la couvée
Avant même l'automne est de taille à souffrir.
La mère, sur un coude entre temps soulevée,
Pouvait bercer son fils; — son fils allait mourir...

Mourir ! Là, dans ce bouge aux sordides murailles !
Mais rien n'était donc vrai, mais tout était donc vain ?
Mourir de froid ! ce fruit béni de ses entrailles,
L'Enfant-Roi qu'annonçait le messager divin !

*
* *

L'âne et le bœuf devaient s'être dit quelque chose
En un parler muet, des hommes inconnu :
Ils allèrent tous deux, naseaux gris, mufle rose,
Se pencher au-dessus du petit être nu.

Leurs quatre grands yeux bruns, et bons, le contemplèrent,
Livide, vergeté, gourd d'un mauvais sommeil;
Ensemble, doucement, puis plus fort, ils soufflèrent
Sur le corps qui tiédit et redevint vermeil.

Or, l'air chaud exhalé du fond de leurs poitrines,
Tout de suite embrumé, saisi par le froid noir,
Ressemblait, au sortir de leurs larges narines,
Aux volutes qu'on voit monter d'un encensoir;

Et l'auge se drapait d'un voile de buées
Lorsque vinrent au seuil les mages d'Orient :
— Et, rayonnant la vie, auguste et souriant,
L'Enfant leur apparut porté sur des nuées...

BORRELLI

LA CROIX ROUGE EN CHINE[1]

Ce fut dans une séance hâtivement convoquée le 30 juillet 1900 par son Président, le duc d'Auerstaedt, que le Comité de la Société de Secours aux Blessés décida de prendre une part active à l'expédition de Chine, non pas seulement comme la Société l'avait fait au Tonkin, au Sénégal, à Madagascar par l'envoi de caisses de matériel, mais par l'organisation d'un ou de plusieurs hôpitaux de campagne au complet. L'heure était grave, presque tragique. On savait notre ministre et un grand nombre de nos nationaux assiégés dans la Légation. On savait nos missionnaires et nos Sœurs de Charité enfermés dans le Peï-Tang. Nul ne pouvait prévoir quel sort les attendait, et, si comme on pouvait le craindre, ils succombaient les uns et les autres à une fin cruelle, nul ne pouvait mesurer non plus les conséquences qu'entraînerait la nécessité d'infliger un châtiment exemplaire à leurs meurtriers. Quelle serait la durée d'une guerre entreprise au loin contre un immense Empire? Dans quelles conditions cette guerre s'exercerait-elle? A quelles extrémités pourraient se

1. La Société Française de Secours aux Blessés militaires va publier un volume qui résume la part prise par la Société à la campagne de Chine et contient une série de rapports très intéressants, tant au point de vue moral qu'au point de vue technique. Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la préface de ce volume.

trouver exposés tous ceux qui, à un titre quelconque, seraient associés à cette expédition? Pour la Société de Secours aux Blessés, c'était l'inconnu. Pour ceux qui auraient l'honneur de la représenter, c'était le péril.

Ce furent ces raisons mêmes qui, sous l'impulsion vigoureuse de leur Président, entraînèrent la décision des membres du Comité de la Société de Secours aux Blessés. Ils estimèrent que la France étant pour la première fois, depuis 1870, engagée dans une expédition qui pouvait prendre les proportions d'une grande guerre, et le drapeau national devant, pour la première fois également, flotter côte à côte avec celui de presque toutes les nations de l'Europe, le pavillon de la Croix Rouge Française devait se montrer aussi dans ces lointains parages et disputer à celui des Sociétés étrangères l'honneur de représenter les droits de l'humanité.

La décision, une fois prise, restait à en assurer l'exécution. Les difficultés étaient nombreuses. D'abord, la brièveté du temps. On était au 30 juillet. Le premier envoi de troupes partait de Marseille dans les premiers jours d'août. Il fallait être prêt pour cette date. Sans doute, de son magasin général de Boulogne, si amplement fourni de tout ce qui est nécessaire en temps de guerre, la Société pouvait tirer en quelques jours tout ce qui était nécessaire à la formation, non seulement d'un, mais de plusieurs hôpitaux de campagne munis de tous les perfectionnements que, depuis la dernière guerre, la science chirurgicale a découverts et imposés. Mais restait la question du personnel? Où le trouver? Comment, en quelques jours, déterminer un nombre suffisant de chirurgiens, d'internes, d'infirmiers ou d'infirmières à partir en hâte pour une expédition lointaine, peut-être périlleuse, certainement très longue. La difficulté fut cependant rapidement résolue, ou plutôt elle devait se transformer en une autre : celle de choisir entre les nombreux concours et dévouements qui s'offraient. D'un côté, le Ministre de la Marine mettait à la disposition de la Société un personnel d'élite choisi parmi les médecins de la Marine dont l'expérience nous a révélé la haute valeur. De l'autre, un simple appel affiché à la Faculté de Médecine nous attirait de nombreuses offres de service, entre lesquelles nous n'avions qu'à faire un choix, et l'expé-

rience nous a montré également combien ce choix avait été heureux. Ainsi, en quelques jours, un personnel éprouvé de trois médecins militaires, de trois médecins civils, et de deux pharmaciens se trouvait-il à notre disposition.

Restait la question des infirmières. Nous ne saurions oublier que, parmi les dames qui ont suivi les cours institués par la Société de Secours aux Blessés et qui ont obtenu leur brevet, plusieurs s'offrirent pour partir avec nos ambulances. Tout en étant profondément touchés de leur dévouement, nous n'avons point cru devoir les exposer à tant de hasards, et nous nous sommes adressés à la Supérieure générale de Saint-Vincent-de-Paul. Pour elle aussi, l'heure était tragique, car elle ne savait absolument rien du sort des nombreux établissements que son Ordre possède en Chine et de celles qui les occupaient. Ses entrailles de mère s'émurent à notre demande et elle eut un instant de révolte : « Quoi! — nous dit-elle, — je ne sais pas ce que sont devenues mes filles de là-bas, si elles ne sont pas à l'heure qu'il est massacrées ou livrées aux pires tortures, et vous venez me demander de vous en donner encore pour les exposer à tous les hasards d'une guerre contre des barbares. » — Elle hésita et demanda à réfléchir. Le résultat de ses réflexions fut que le lendemain elle nous donnait cinq sœurs, et nous autorisait à en ramasser quinze autres en Chine, là où nous pourrions en trouver, pour compléter le personnel qui nous était nécessaire. Peut-être s'étonnera-t-elle de trouver ici quelques mots de remerciements.

Ainsi avait pu être réglée en quelques jours la question du personnel technique. Mais une seconde question, la plus difficile de toutes, restait à résoudre. Qui mettre à la tête de ce personnel ? A qui confier la représentation de la Société, dans ces régions éloignées, avec lesquelles les communications, toujours difficiles, pouvaient être brusquement interrompues ? Qui prendrait au jour le jour ces mille résolutions, les unes capitales, les autres secondaires, mais nécessitant toutes un sens juste et une volonté ferme ? Qui serait, en un mot, le délégué responsable de la Société et le chef de l'ambulance ? La préoccupation aurait été grande pour nous, si un dévouement sans réserve dont nous avions reçu

l'offre dès les premiers jours n'était venu nous tirer de peine.

Éprouvé, lors de la catastrophe du Bazar de la Charité, par la plus grande douleur qui puisse atteindre un homme, M. de Valence, dont la vie depuis lors a été consacrée aux bonnes œuvres, nous avait adressé dans les derniers jours de Juillet une lettre où il nous proposait modestement ses services comme infirmier. D'un homme de son expérience et de sa charité, ce n'était pas un infirmier, c'était un chef d'ambulance et un représentant de la Société qu'il fallait faire. On verra beaucoup moins par son propre rapport que par ceux de ses compagnons de labeurs et d'efforts, MM. les docteurs Laffont et Labadens, et aussi par les lettres de M. l'amiral Pottier, commandant en chef l'escadre de l'Extrême-Orient, et de M. le général Voyron, commandant le corps expéditionnaire, ce que M. de Valence a été durant cette campagne. Ajoutons que, tant pendant la période de préparation où il a fallu déployer une activité fiévreuse, que pendant toute la durée de la campagne où il a fallu prêter de loin aide et assistance à notre délégué en demeurant en incessante communication avec lui, en répondant à ses demandes, en lui expédiant les envois dont il avait besoin, M. de Valence a trouvé un concours constant, dévoué, infatigable, chez notre Secrétaire général, non moins éprouvé que lui lors de ce tragique événement dont nous rappellions le souvenir tout à l'heure. Ainsi, l'union de deux hommes, qui cherchent dans l'exercice de la charité un soulagement à de cruelles douleurs, est venue puissamment en aide à l'action de notre Société. Cette rencontre montre une fois de plus comment de ces catastrophes qui troublent, ébranlent et font parfois douter un instant notre raison, la Providence sait tirer des fruits bienfaisants, combien aussi est inépuisable et féconde la source des grandes douleurs.

Nous serions incomplets si nous n'ajoutions pas que M. de Valence a trouvé lui-même un précieux concours dans l'assistance de nos deux délégués adjoints, MM. le vicomte de Nantois et le baron Robert Baude, dont l'un qui s'était offert à nous des premiers, devait partir avec M. de Valence, et dont l'autre, qui devait accompagner plus tard un envoi supplémentaire

de matériel, est resté jusqu'à la fin de l'expédition, tandis que M. de Nantois (dont on trouvera un très intéressant rapport dans ce volume), gravement atteint dans sa santé, voulait bien accompagner le premier convoi de blessés rapatriés.

*
* *

Notre personnel étant ainsi au complet, et tout le matériel nécessaire assuré par le dépôt de Boulogne, comment expédier là-bas matériel et personnel, et, une fois arrivés, comment leur assurer un rôle efficace?

Telle était la seconde question à résoudre.

Pour le transport, le Ministère de la Marine voulait bien le prendre à son compte. Il nous promettait d'embarquer notre ambulance sur le *Notre-Dame-de-Salut*, nolisé par lui pour transporter en Chine une partie du corps expéditionnaire, et qui devait partir de Marseille le 10 août. Mais, nos formations sanitaires arrivées en rade de Takou, quel rôle leur serait assigné par l'autorité militaire de laquelle nous dépendons? A quels besoins auraient-elles à pourvoir? Nous l'ignorions absolument. Nous savions seulement, d'après les indications de M. le médecin inspecteur Dieu, directeur du service de santé au Ministère de la Guerre, que, s'il fallait sans doute penser par avance aux blessés, il fallait aussi et surtout penser aux malades. Or, tel mode de traitement, telle installation surtout excellente pour les uns, n'est pas suffisante pour les autres. Aussi plusieurs combinaisons s'offraient-elles à notre esprit : celle d'un bateau-hôpital aménagé par la Société, qui deviendrait une ambulance flottante pouvant se transporter là où besoin serait; celle d'un sanatorium, établi sur un point salubre de la côte de Chine ou de préférence au Japon, le tout, bien entendu, sans préjudice d'une ambulance mobile destinée à se mettre à la disposition du commandement militaire et à suivre le corps expéditionnaire partout où il la conduirait. Il fallait tout prévoir, tout rendre possible et ne s'être cependant lié les mains par aucune combinaison définitive. Aussi prenions-nous le parti d'abord de doubler l'envoi que nous comptions faire et d'expédier en Chine non pas seulement un, mais deux hôpitaux de campagne, dont

l'un pourrait suivre le corps expéditionnaire et l'autre servir à l'établissement d'un sanatorium. En même temps, nous passions un traité avec l'armateur du *Notre-Dame-de-Salut* qui devait transporter en Chine un détachement du corps expéditionnaire, traité d'après lequel ce navire-transport, autrefois organisé pour les pèlerinages en Terre-Sainte, demeurerait à la disposition de la Société et pourrait être transformé en bateau-hôpital. Par cette double combinaison, il était paré aux éventualités les plus diverses, et toutes les mesures de prévoyance étaient prises en prévision même de l'inconnu.

C'est dans ces conditions que le personnel de nos deux hôpitaux s'embarquait, le 10 août, avec tout le matériel sur le *Notre-Dame-de-Salut*, escorté jusqu'à Marseille par notre Secrétaire général, et accompagné à bord par notre Comité de Marseille qui, le matin du départ, avait, par une messe célébrée à Notre-Dame-de-la-Garde, appelé la bénédiction de Dieu sur les partants.

*
* *

A compter de ce départ nous laissons la parole aux auteurs des différents rapports que contient ce volume. Rien ne saurait valoir, dans leur détail et leur simplicité, le récit de ces longs mois d'épreuve et d'efforts, dû à ceux-là même qui y ont participé. Ils ont été à la peine : c'est à eux d'être à l'honneur. Dans le rapport de M. le médecin principal de la marine Laffont on verra comment, en quelques jours, le *Notre-Dame-de-Salut*, qui était arrivé à Takou, infecté par le transport d'hommes et d'animaux entassés dans des conditions déplorables, a pu être en quelques jours, par une série d'ingénieuses mesures de désinfection et d'hygiène, transformé en un bateau-hôpital parfaitement sain. Les hommes du métier pourront, en vue d'une guerre maritime, tirer toute une série de conclusions des plus intéressantes du rapport de M. le docteur Laffont. On y verra également les services rendus par le *Notre-Dame-de-Salut*, d'abord comme ambulance flottante où furent recueillis les premiers malades et les premiers blessés du corps expéditionnaire, ensuite comme hôpital mobile faisant de fréquents voyages entre la côte de

Chine et celle du Japon où un sanatorium avait été rapidement établi, enfin comme transport rapatriant les premiers blessés et malades qui purent supporter le long et fatigant voyage du retour. De ces diverses étapes on trouvera l'alerte récit dans un rapport de notre délégué adjoint M. de Nantois, qui a vaillamment payé de sa personne tant en Chine qu'au Japon et qui a su joindre à l'entrain de la jeunesse l'autorité de l'âge mûr. Il nous suffira de dire que le *Notre-Dame-de-Salut* a hospitalisé 437 blessés ou malades ayant donné lieu à 13 883 journées de traitement.

Dans le rapport de M. le médecin de première classe Labadens, on trouvera au contraire l'histoire du sanatorium de Nagasaki. On y verra comment ce sanatorium put être rapidement établi aux portes de cette grande ville japonaise, dans des conditions excellentes, grâce au dévouement patriotique des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chaufailles. Ces Sœurs, qui ne sont pas hospitalières mais enseignantes, possèdent à Nagasaki un magnifique pensionnat et orphelinat. A la demande qui leur fut adressée elles répondirent sans hésiter. Elles renvoyèrent les pensionnaires dans leur famille, prirent des mesures pour placer provisoirement les orphelines, et, ne se réservant qu'un petit logement, mirent à notre disposition un vaste établissement où un hopital de cent soixante lits put être installé. Elles firent plus; elles fournirent le personnel. « Bien que n'appartenant pas à un ordre hospitalier, dit M. le médecin principal Laffont, elles ont endossé sans la moindre répugnance la blouse d'infirmière, et rempli ces attributions volontairement acceptées avec la patience et le dévouement qu'elles apportaient naguère à l'éducation de leurs élèves » et M. le médecin de première classe Labadens ajoute : « Quelques jours leur ont suffi pour s'adapter à leur nouveau rôle. Elles gardèrent de l'ancien la douceur toute maternelle contractée auprès de leurs enfants. Elles ont entouré nos malades de cette atmosphère familiale dont on ressent si vivement l'absence dans ces pays lointains et dont on n'apprécie jamais autant la douceur que dans la maladie. »

Nous n'entrerons pas dans le détail du fonctionnement de cet hôpital qui a été ouvert huit mois, et n'a été fermé que le jour où l'autorité militaire a fait savoir à notre Comité qu'elle

ne jugeait pas utile de le maintenir plus longtemps. Nous nous bornerons à dire que durant ces huit mois il a reçu 423 malades ayant fourni 14 802 journées de traitement. Il n'y a eu que onze décès.

Assurément les deux rapports médicaux dont nous venons de parler sont pleins des renseignements les plus intéressants. Ils fournissent au point de vue sanitaire et colonial une contribution des plus instructives à l'histoire des armées en campagne, et cette première tentative de formations sanitaires maritimes et d'hôpital flottant, pouvant cependant en cas de besoin se transformer en ambulance à terre et en hôpital fixe, tentative dont l'honneur revient à la Croix Rouge Française, a été, au point de vue des guerres coloniales ou maritimes, une précieuse leçon. Mais ceux qui n'aiment point à prévoir les malheurs de si loin, ou qu'intéressent médiocrement les questions techniques ne pourront, nous en sommes assurés, lire sans émotion le rapport de notre délégué M. de Valence qui commence au 10 août 1900, jour où il est parti de Marseille sur le *Notre-Dame-de-Salut* avec notre ambulance au complet, et qui se termine au 1er juillet, jour de la fermeture de l'hôpital de Nagasaki. On trouvera dans ce rapport tout ce que la Société a fait, mais il y faudra deviner entre les lignes ce que M. de Valence a fait lui-même.

Parmi les membres de notre comité, il y en a quelques-uns, et ce ne sont pas les plus jeunes, qui se sont trouvés à Paris pendant le siège. Ceux-là ont eu l'occasion de visiter l'ambulance que notre Société avait établie d'abord au Palais de l'Industrie, puis au Grand-Hôtel, dans des conditions bien différentes, au point de vue hygiénique, de celles qu'on recherche aujourd'hui. Ils se souviennent de ces salles remplies de blessés, dont les uns succombaient, quelques heures après leur arrivée, aux suites de leur blessure même, et les autres, après quelques jours ou quelques semaines de lutte, aux conséquences de l'opération qu'ils avaient subie dans des conditions aujourd'hui inacceptables aux yeux de la science. Ils se souviennent de l'odeur affadissante qui y régnait, de l'aspect mélancolique de ces salles remplies de mourants, de l'atmosphère malsaine qu'on y respirait. Mais ils se souviennent aussi du rôle que jouaient, au milieu de ces scènes de deuil,

les quelques femmes courageuses et dévouées qui venaient en aide aux chirurgiens et aux infirmiers. Lorsque le chirurgien avait opéré, lorsque l'infirmier avait pansé, leur rôle commençait. Elles s'asseyaient au chevet du blessé, remontaient son courage, égayaient ses heures de convalescence. Parfois, leur rôle était plus touchant encore : elles recueillaient de la bouche de ces pauvres petits soldats de vingt ans, qui mouraient loin du pays, les confidences et les recommandations dernières ; elles se chargeaient de leurs tendresses suprêmes pour de chers absents, et quelques-unes poussaient la charité jusqu'à imprimer leurs lèvres sur un front déjà glacé, pour donner à un mourant l'illusion du dernier baiser maternel.

Eh bien ! ce que ces femmes, dont quelques-unes sont encore attachées à notre Société, ont fait pendant le siège de Paris, M. de Valence l'a fait pendant toute la durée de l'expédition de Chine. Sans doute il a été rarement témoin de scènes aussi douloureuses, mais son dévouement incessant, qui ne s'est pas relâché pendant une année, s'est multiplié en soins ingénieux. Ne lui demandons pas ce qu'il a fait, mais écoutons M. le médecin principal Laffont : « Le rôle du délégué fut multiple : à l'administration de l'hôpital, se joignit la distribution des dons en nature, des vêtements chauds, des vins, des approvisionnements. Elle fut faite par lui aux postes les plus éloignés de l'intérieur de la Chine, à une saison où le froid était le plus rigoureux, les communications les plus difficiles. Le traitement moral de nos malades fut aussi de son ressort comme la correspondance avec les familles et les lettres écrites pour les illettrés ou les impotents. Tout cela prenait les heures que laissaient disponibles ses nombreuses occupations. Il ne m'appartient pas de juger son action; elle a été appréciée par tous ceux qui en ont été témoins, par tous ceux qui en ont bénéficié. J'exprime seulement la crainte que sa modestie n'ait laissé son rôle tout entier dans l'ombre pour s'étendre longuement sur ce que les autres ont pu faire. »

Et M. le médecin de première classe Labadens ajoute :

« M. de Valence consacre aux malades tous ses moments de loisir, les console, les réconforte, s'enquiert de leurs désirs, converse avec eux de leur famille, de leurs projets, et leur prodigue, avec une patience inaltérable, ces marques de

sympathie auxquelles nos pauvres troupiers sont d'autant plus sensibles qu'ils y sont moins accoutumés. L'inépuisable bonté de notre délégué général s'exerce sur tous, mais va de préférence aux plus humbles ; elle ranime leur confiance, elle leur donne l'énergie indispensable à la lutte contre le mal ; elle leur inspire enfin des sentiments de reconnaissance qui les maintiennent dans le devoir quand la convalescence s'établit. »

Telle est l'action personnelle de notre délégué. Il nous reprochera peut-être ces quelques lignes, mais il nous reprocherait surtout de ne pas dire qu'il a été puissamment secondé par notre délégué adjoint, M. Baude, dont le dévouement reçoit également, dans le rapport de M. le docteur Labadens, un hommage mérité.

Il nous faut dire aussi que M. de Valence ne s'est pas seulement occupé des vivants. Il a encore pensé aux morts. Avant de quitter Nagasaki, il a fait célébrer en grande pompe, en présence des deux amiraux Pottier et Courrejolles, de leurs états-majors et de nombreux officiers de l'escadre, un service en l'honneur des officiers et des soldats morts pendant l'expédition, et, devant cette assistance recueillie, la jeune cathédrale japonaise a retenti de ces vieilles prières où la liturgie catholique sait mêler aux accents de la douleur les chants de l'espérance, en disant à ceux qui restent et qui pleurent, « que la nuit sera changée en jour et qu'après les ténèbres viendra la lumière ».

M. de Valence s'est occupé également de leur dépouille. Il savait qu'en plus des onze malades qui avaient succombé à l'hôpital, les corps de vingt-trois officiers ou soldats français décédés à Nagasaki étaient disséminés dans le cimetière international de cette ville sans que ni une tombe ni une croix indiquât l'endroit où ils reposaient. Ici nous lui laissons la parole :

« Émus d'un tel abandon, vos délégués jugèrent de leur devoir de faire donner à ces morts une sépulture digne d'eux et du pays pour lequel ils étaient tombés. L'appel qu'ils adressèrent autour d'eux fut entendu. La *Société de Secours aux Blessés militaires* fit l'acquisition du terrain, le *Souvenir Français* se chargea du monument, l'Amiral enfin accorda le

crédit nécessaire à l'acquisition de l'entourage et des tombes. Les corps de trente-quatre marins ou soldats, qui reposaient dans le cimetière international, furent exhumés et transportés dans le terrain concédé. Le 5 juillet, tout était prêt; ce même jour eut lieu l'inauguration du cimetière. Contrariée par le temps, qui ne permit pas à l'Amiral de la présider lui-même, la cérémonie répondit cependant au double but que s'étaient proposé les promoteurs de l'Œuvre, donner à nos morts une sépulture chrétienne et montrer aux habitants de ces contrées lointaines comment la France sait honorer la mémoire de ses enfants. La bénédiction du cimetière fut faite par le Père Salmon, vicaire général de Nagasaki, aumônier de la Croix Rouge. Le monument et les tombes disparaissaient sous les fleurs. Quelques paroles prononcées par le consul de France, votre délégué et le chef d'état-major de l'escadre, représentant l'Amiral, terminèrent la cérémonie, à laquelle assistaient, avec la colonie française, les autorités civiles et militaires de Nagasaki. M. le général Voyron, commandant en chef le corps expéditionnaire, avait tenu à s'y faire représenter et, par une délicate attention, avait désigné pour cette mission un officier de son état-major dont le nom nous rappelait, en même temps que les plus glorieuses traditions militaires de la France, la haute personnalité du président même de notre Société, j'ai nommé M. le lieutenant d'Auerstædt. »

M. de Valence eut encore une pensée pieuse. Il fit faire un plan du nouveau cimetière, portant sur chaque tombe un numéro d'ordre qui correspond au nom du soldat ou du marin dont elle contient les restes. Il a fait photographier ce plan et en a envoyé un exemplaire à toutes les familles qui ont un des leurs reposant dans ce cimetière. Ainsi elles ont la consolation de savoir et de voir de leurs propres yeux que celui qui leur fut cher repose aujourd'hui en terre devenue française, à l'ombre de la Croix.

Pour tant d'efforts, pour tant de pensées pieuses, pour tant de dévouement mis au service de nos soldats et de nos marins, dans ces contrées lointaines, que M. de Valence, à défaut d'une récompense plus haute qu'on peut espérer encore lui voir attribuer, trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

*
* *

Avant de terminer, nous croyons devoir résumer ici en quelques chiffres précis l'action de la Société durant les affaires de Chine. Elle a expédié deux hôpitaux de campagne, tirés de son magasin de Boulogne, de deux cents lits chacun. Elle a entretenu pendant une année un personnel de six médecins, deux pharmaciens, dix infirmiers de la marine, deux infirmiers civils et un nombre variable de sœurs.

Elle a hospitalisé ensemble, tant sur le *Notre-Dame-de-Salut* que dans son hôpital de Nagasaki, 852 malades ou blessés et fait les frais de 28 688 journées d'hospitalisation.

Elle a expédié, en plusieurs envois, 916 caisses d'une valeur totale de 95 800 francs contenant des objets de pansement, des vêtements chauds, du vin, du lait stérilisé, des objets d'alimentation, des livres, un grand nombre de ces objets provenant de dons généreux.

Nous serions ingrats si nous n'ajoutions pas que partie des dépenses considérables que la Société s'est imposées a été couverte par la souscription dont elle a pris l'initiative dès le début de la campagne. Cette souscription a produit 434 000 francs.

Telle a été l'action de la Société.

Ceux qui liront ces lignes et surtout les rapports dont se compose ce volume jugeront si elle a été inférieure à sa tâche. Au lendemain du jour où l'Académie suédoise vient d'aller chercher dans la retraite, où il vieillissait, peut-être trop oublié, l'auteur de la convention de Genève, le vénérable M. Dunant, pour lui décerner un des prix Nobel, et où elle a rappelé ainsi les services rendus par cet homme de bien, il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de montrer par des témoignages précis et autorisés que la plus ancienne des Sociétés qui se sont fondées en réponse à l'appel de M. Dunant est demeurée à la hauteur des devoirs que lui imposaient les trente-six années de son glorieux passé, et que, dans des circonstances particulièrement difficiles, elle a continué de servir avec efficacité l'armée, la France et l'humanité.

***

LES
JEUX DE LA PRÉFECTURE[1]

XXII

A CHACUN SA CHIMÈRE

Dans la petite salle de l'hôtel, Bozoul, Ranchette, Luzeranne et Baridel achevaient leur dîner. Sous la lumière égale du bec Auer, ils puisaient tour à tour dans un compotier de figues, de noisettes et d'amandes. Les poissons rouges de la vitrine évoluaient près des poulets de carton peint. L'ombre des maisons se découpait nettement sur les pavés baignés de lune froide.

— Je dois réveillonner chez les Sigle, — annonça Ranchette ; — le rendez-vous est à la sortie de la messe de minuit.

— Vous cherchez à vous faire révoquer par le prochain ministère ? — demanda Luzeranne.

— Enfin ! je suis libre d'aller où le cœur me dit. Je ne fais rien de mal. Je me moque de Toupinard, à la fin des fins ! — cria-t-il, rouge de colère.

« A la fin des fins » exprimait le paroxysme de sa révolte. Il fit craquer des amandes dans ses doigts maigres.

— Depuis les derniers articles du pharmacien, on plaisante les fonctionnaires partout où je vais... M. de Vaupreux raille la grandeur et la servitude bureaucratiques. Au

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1901.

cotillon du président Boismartin, j'ai dû assurer à mademoiselle de Mantoche que je n'avais pas renié la religion catholique. La comtesse douairière m'a félicité de mon courage chrétien à supporter les injures.

Luzeranne souffla :

— Polyeucte !...

Et il avala une figue.

Ranchette poursuivit :

— De son côté, madame de Sigle m'engage à donner ma démission comme fit son cousin Herbert au moment des Décrets... J'en ai assez ! j'en ai assez ! j'en ai assez !

Bozoul se rinçait la bouche avec minutie; l'archiviste, impassible, découpait capricieusement la peau d'une orange.

Baridel restait triste. Antoinette était revenue de Paris, depuis trois jours. Il l'avait à peine revue, plus fermée encore et plus doucement ironique, en portant un dossier au préfet. En réponse à une longue lettre, deux lignes griffonnées sur une carte le prièrent de se trouver dans le jardin d'hiver attenant à la galerie, après la messe de Noël : Antoinette, qui allait à la messe avec sa tante et madame Roseray, viendrait l'y rejoindre.

Il regrettait maintenant d'avoir obtenu ce rendez-vous. L'idée d'une rupture lui causait une incertitude ennuyée autant que douloureuse. Il n'avait le courage ni de provoquer des explications, ni d'en recevoir. Par habitude ou par isolement, il aimait encore Antoinette : il se l'avouait, simplement ; cela se passe de raisons.

Ranchette s'exaspérait à la pensée de Toupinard. Bozoul le calma :

— Voyons, réfléchissez ! Je ne peux pas admettre que vos amis aient si peu d'indulgence... Croyez-moi : seule, votre qualité de fonctionnaire vous donne quelque prestige à leurs yeux. Ne vous laissez pas entraîner à une sottise. Madame de Mantoche peut, à la rigueur, accepter pour gendre un inspecteur de l'enregistrement ; elle fermera sa porte à M. Ranchette... Gardez-vous à tout prix cette attitude élégante du fonctionnaire opprimé par le régime. Dites à vos amis que vous servez à contre-cœur le gouvernement qui vous paie ; mais ne faites pas à l'opinion du monde où vous fréquentez le

sacrifice de votre gagne-pain. On ne vous demande qu'une protestation dédaigneuse et muette contre la République : c'est un genre facile à vous donner. Tant de fonctionnaires s'y sont depuis longtemps résolus, et n'y mettent pas de discrétion !

Ranchette feignait de ne pas se rendre à une conclusion aussi sage. Il manifesta des desseins héroïques, dont il était en vérité bien loin :

— Je veux en finir !... Monseigneur de Bragaude m'offre les colonnes de son journal ; j'aurais signé : *Probus*. Mais ce sont des procédés détournés... Au premier mot qui m'atteindra, j'irai trouver Toupinard dans sa pharmacie...

Rageur, blond, rose, il tapa sur la table :

— Je lui dirai : « Monsieur... »

Le garçon de salle enlevait gauchement le couvert : une cuiller engluée de confitures parapha la jaquette de l'inspecteur. Luzeranne rit sans méchanceté. D'un brusque geste d'humeur, Ranchette jeta son assiette au mur : les éclats blancs carillonnèrent. Le garçon s'emporta. Ranchette s'adoucit, présenta ses regrets, ramassa les morceaux lui-même.

Timide, il se laissait gronder par l'homme au tablier blanc. Un pourboire mit fin au débat. Luzeranne passa la carafe : Ranchette essuya sa jaquette avec une serviette mouillée.

Tous ensemble, ils quittèrent l'hôtel. Ils suivaient une diagonale quotidienne de l'angle de la mairie au café de la Porte-Bigaude. La Place-Grande était déserte. Baridel, distrait, interrogea le disque lumineux de l'horloge.

Ranchette prouvait à Luzeranne l'avarice de son directeur :

— ... la cuisinière découvrit au fond de son panier le billet qu'elle avait perdu. Comme elle avait payé deux fois sa place, le directeur me dit : « Connaissez-vous le chef de gare ?... »

Baridel se demandait comment il parlerait à Antoinette et s'il lui ferait des reproches. Le souvenir des soirs tendres qu'elle lui avait donnés lui causa presque des larmes. De chères visions renouvelaient son désir.

Bozoul faisait tourner sa canne en silence. Ranchette acheva paisiblement l'histoire laborieuse du chef de gare, de la cuisinière de son directeur et du billet de chemin de fer. L'horloge sonnait dix heures.

Au café, Luzeranne, selon son habitude, réclama du tilleul et le *Vélo*.

Gaufrine entra. Il retrouvait, sur les banquettes cirées, un répétiteur du lycée qui jouait au matador. Luzeranne l'entreprit, après avoir fait à Baridel un signe d'intelligence :

— Ça va, Gaufrine? Vous occupez-vous de vos palmes? Baridel est allé hier matin au ministère.

Bozoul affirmant avec douceur que Baridel était un intrigant, Baridel sourit; Gaufrine devint blême.

— Je n'ai pas de relations, — dit-il aigrement, — mais j'ai des titres, une belle carrière, et, j'ose le dire, quelque mérite personnel. Et, — balbutia-t-il en se tournant vers Baridel, — on vous *les* a promises?

— On les lui a données! — répondit Luzeranne. — Vous ne le saviez pas? Il y a dix-huit mille demandes pour sept cents palmes. Par faveur, Baridel obtient d'être classé le six cent cinquante-quatrième.

Gaufrine haleta d'angoisse. A deux tables de lui, le répétiteur s'exténuait à brasser les dominos. Mais ce tapage invitant n'attirait pas le troisième conseiller de préfecture. Ses yeux envieux ne quittaient pas Baridel.

— Monsieur le chef de cabinet a donc des protections bien influentes?

— Influentes? — répéta Luzeranne. — Mais Baridel connaît tout Paris!

— Il tient la promesse de Leygues lui-même, — confirma Bozoul. — Il a pris le thé à la Présidence de la Chambre. Sa cousine est la maîtresse d'un ministre. Baridel aura la Légion d'honneur quand il voudra.

— Ah! — soupira Gaufrine avec désolation, — voilà bien la République byzantine dont nous menaçait Langrune!...

Baridel regardait couler l'heure avec lassitude. Il essuya la glace brouillée : de rares passants emmitouflés traversaient la place. Au-dessus du poste de police, une flamme rouge bougeait au vent. Las d'attendre, le répétiteur construisait avec les dominos des édifices prodigieux qu'il ruinait d'une chiquenaude. La fumée de tabac s'épaississait autour des globes lumineux.

Luzeranne acheva d'exaspérer Gaufrine :

— Si vous lui en parliez? dit-il en montrant Baridel. Il pourrait vous appuyer sérieusement.

— Je ne m'abaisserai pas à de telles manigances, — répondit fièrement le conseiller. — Ce n'est pas avec un bout de jarretière qu'on décore les vieux républicains!

En agitant les bras, il rejoignit enfin le joueur de dominos. On l'entendit se plaindre, un moment :

— Voltaire avait raison! Il y a toujours quelque chose de pourri dans le royaume de Hollande...

Le répétiteur le reprit d'ignorer Shakespeare et le Danemark.

— Eh bien, quoi! — gronda Gaufrine, — on n'est pas obligé de savoir l'anglais. Je n'aime pas les étrangers, d'ailleurs!

Bozoul et Luzeranne riaient derrière leurs journaux. Baridel les quitta sans gaieté. Les garçons comptaient leur recette et leurs jetons sur une table. Il était près de minuit.

Par les rues éclairées de lune, Baridel revint à la préfecture. Les cloches sonnaient dans la nuit glaciale. Cours Muraton, un groupe allègre passait sous les arbres: madame de Vaupreux se faisait reconnaître à son rire trop haut; Georges de Sigle appela le président Boismartin.

Baridel parvint à la grille. Le parc, baigné de cendre bleue et tout figé de silence, semblait un décor de théâtre. L'ombre des peupliers s'abattait en réseau sur les pelouses. Par un escalier de service qu'on n'avait pas coutume de fermer, Baridel gagna le jardin d'hiver. Une atmosphère chaude l'enveloppa dès l'entrée. Les chrysanthèmes exhalaient une odeur un peu âcre. Des flèches de lune traversaient les vitres, tombaient sur les corolles. Un robinet s'égouttait dans un bassin.

Baridel, assis sous un phénix, alluma une cigarette. Une porte de communication était restée ouverte sur le vestibule; il n'osa pas la fermer.

Il se souvint du premier soir où il avait dîné à la préfecture. Les lampes s'espaçaient dans la longue galerie de tableaux, de livres et d'armes. Antoinette portait une robe de linon brodé; son cou blanc sortait des guipures. Il lui avait parlé après le dîner : elle avait plaisanté la mélancolie sentimentale qu'il prêtait à la nuit. Baridel se rappela aussi le matin

où Langrune arpentait la galerie en robe de chambre bleu-hussard : le domestique fourbissait des épées.

Une voix éloignée, mais distincte, résonna soudain. Baridel s'avança pour l'entendre, jusqu'à la porte du vestibule; il écouta :

— Je sais, monsieur le maire, toute la sincérité des vœux que vous formez pour le gouvernement de la République... Et vous tous, messieurs du conseil municipal...

Le préfet apprenait les discours dont il accueillerait les corps officiels, au matin du jour de l'an. Il étudiait, sans doute, sa diction et ses gestes devant les glaces de la salle de billard.

Au moment solennel, et bien que parfaitement sûr de sa mémoire, il affectait avec bonhomie de chercher les phrases. Rangés autour de leur chef de service, les fonctionnaires écoutaient Langrune, respectueux et souriants. Plusieurs s'attendrissaient des éloges dont il comblait leur « si parfaite administration ». Leur émotion durait jusque dans l'antichambre où ils endossaient avec peine leurs pardessus de cérémonie. Rentrés dans leurs familles, ils vantaient avec une sorte d'orgueil les improvisations éloquentes du préfet de Rhône-et-Loire.

Les cloches de Noël sonnèrent allègrement : Baridel pensa que, la messe finie, Antoinette allait venir et lui parler.

Au-dessus de lui la voix républicaine de Langrune proclamait des inepties sonores :

— Monsieur l'inspecteur d'Académie... cette Université si docte et si fervente... *l'Alma Mater* des générations républicaines...

Les chrysanthèmes blancs, jaunes et roux, s'illuminaient de taches claires.

— Mon colonel, messieurs... énergie nationale... esprit de sacrifice... nos plus légitimes et nos plus chères espérances.

La chute plaisait à l'orateur, car il la répéta. Le roulement du coupé grandit peu à peu, claqua sur les pavés de la cour, s'atténua dans les allées. Madame Langrune et sa nièce montèrent l'escalier dans un bruissement d'étoffes.

— Monsieur le vicaire général... ces devoirs nouveaux, le clergé les a généreusement remplis...

Des voix, des pas se mêlèrent. Antoinette s'échappa. Elle entra, légère, distraite, pressée :

— Ouf! Quelle nuit romantique... J'ai prétexté un tour dans le parc !...

Baridel ferma doucement la porte du vestibule. D'un geste svelte, elle enleva sa fourrure. La robe sombre affinait sa grâce élégante et vive. Les mains à la taille, elle brisa nettement le silence :

— Eh bien, parlez ! Je suis venue! Qu'avez-vous?

Baridel ne lui connaissait pas ce ton cassant. Faible, hésitant à la perdre, il la regarda sans répondre. La voix du préfet ronronnait en haut de l'escalier. Antoinette s'impatienta :

— François, je vous en prie! Pas de larmes! pas de scènes! Si vous avez des reproches à me faire, dites.

Adossé au phénix, il répondit simplement :

— Je sais, Antoinette... Au moins, j'en devine assez...

Et il s'arrêta.

Avec un sourire tranquille, elle essaya de mentir, par instinct :

— Que savez-vous?

— Vous êtes la maîtresse de Trémoulines...

— Vous ne m'aimez plus, mon ami. C'est bien simple!

— Antoinette ! Vous êtes ma maîtresse : je vous veux à moi seul !

Elle haussa les épaules, s'assit au bord du bassin. Des éclats de lune flottaient sur l'eau, froissée par chaque goutte.

— Vous êtes fou ! Quels droits vous ai-je donnés sur moi? Il n'y a pour vous ni tromperie ni surprise. Vous étiez prévenu, je ne veux rien qui m'attache. Nous sommes libres l'un et l'autre.

— Ainsi vous avez pu être à d'autres pendant que vous m'aimiez, pendant que vous prétendiez m'aimer !

— Je ne l'ai jamais prétendu. Car je fus toujours très nette avec vous sur ce point. Nous ne comprenons pas l'amour de la même façon. Vous vous plaisez aux romances sentimentales. Vous ne manquerez pas de femmes pour vous jouer les drames de la fidélité.

— Aimer, — dit Baridel avec une conviction louable, — c'est vivre de la même vie, avoir les mêmes joies, les mêmes chagrins...

— Et avec ça?...

— C'est espérer et lutter ensemble.

Antoinette poussa un soupir d'ennui :

— Parfaitement!

Sa main jouait avec l'eau.

— Mon bon François, il faut vous marier! Vous avez des instincts de famille!... Mais gardons l'un de l'autre un joli souvenir. Pourquoi m'en voudriez-vous? Je me suis définie à vous telle que j'étais; vous m'avez acceptée ainsi. Alors?...

Elle ajouta, avec une ironie légère :

— J'avoue mon goût des nouveautés amoureuses. Vous saviez que je ne peux pas être fidèle. Cela ne vous semble malhonnête que parce que nous n'avons pas les mêmes habitudes.

— Les vôtres sont plutôt fâcheuses.

— Ce n'est pas mon avis.

— Mais je vous aime!

— Il ne fallait pas m'aimer!... Je vais passer deux mois dans le Midi...

— Chez votre oncle?...

— Ne vous ai-je pas dit qu'il était *de* Marseille. Vous n'avez pas saisi la nuance... Vous guérirez. Je vous retrouverai plus sage et fiancé à Marcelle de Sigle ou à Blanche Berny... Vous serez heureux, et vous me remercierez... Adieu, François.

Elle partit en souriant :

— Amis?... Non?... Adieu, alors!

Il n'eut pas le goût ni l'esprit de répondre. Il ne souffrait pas autant qu'il s'y était attendu. Antoinette ouvrit la porte du vestibule. La voix fastueuse de Langrune coula dans l'escalier :

— C'est vous dire, monsieur le directeur des postes et télégraphes...

XXIII

L'ANARCHIE PROFESSIONNELLE

Baridel regardait la neige glisser contre les vitres. La barre d'appui en était couverte. Les espaliers du potager éten-

daient leurs bras blancs. L'horizon tranquille des toits et des arbres s'enveloppait d'ouate et de silence.

Baridel avait mal dormi, hésitant et douloureux. Il ne savait à quel parti se résoudre. Antoinette s'était donnée à un autre que lui, et dans le temps même où il l'aimait ; cela ne suffisait pas à l'écarter d'elle. Elle avait toujours pour lui la même beauté, le même charme. Il ne se jugea pas méprisable de continuer à la chérir.

Il l'aimait. Comment l'aimait-il ? Qu'est-ce que l'amour ? Les maximes simples des romans moraux ne le guidaient plus. La jalousie n'est qu'une forme de l'instinct de propriété.

Il aimait. Il avait besoin d'un être dont la présence enchantait toute sa vie. L'idée de sa maîtresse aux bras du commandant de Trémoulines exaspérait sa révolte.

L'huissier-chef vint l'avertir qu'un homme demandait à parler au chef de cabinet.

— Qui est-ce ?

L'huissier-chef gardait les talons joints, le petit doigt sur la couture du pantalon.

— C'est un anarchiste, monsieur le chef de cabinet ! — répondit-il sans trop d'émoi. — Il dit qu'il a déjà passé par ici.

Baridel trouva le nom de l'homme sur les listes de la Sûreté générale. C'était un cordonnier signalé comme très dangereux, bien qu'il n'eût pris part à aucune propagande par le fait. Et l'employé de service remit une dépêche officielle qui annonçait le départ du trimardeur pour Châteauneuf. Il avait couché au plus voisin chef-lieu de canton.

— Faites-le venir.

L'huissier proposa de rester derrière la porte : l'homme avait « tout un bazar... et une gamelle !... »

Baridel refusa crânement. L'huissier introduisit l'anarchiste.

C'était un homme de teint rouge, souriant et propre, qui approchait de quarante ans. Il fit le salut militaire. Il portait un sac de soldat, flanqué de deux godillots, surmonté, à l'ordonnance, d'une couverture roulée et d'une gamelle, en effet. Il expliqua sa visite : il demandait son parcours en troisième classe jusqu'au département limitrophe, et l'argent nécessaire pour manger en route.

Calme, il tira une pipe de bruyère, une blague de cuir :

— Vous permettez de fumer, citoyen?... J'ai vingt kilomètres dans les pattes : c'est bon de s'asseoir.

Baridel ne songea pas à l'empêcher. L'homme bourra sa pipe et demanda :

— Alors? vous avez remplacé ce grand blond?...

— Grandsire!

— Un garçon charmant...

— Il paraît! — fit Baridel.

— Je le connaissais bien! Il m'appelait le « père Ravachol ». Ça ne me fâchait pas.

— Vraiment! — dit Baridel, intrigué.

L'anarchiste poursuivit :

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes dans l'A'stration... C'est votre début! Je vois ça... Nous nous serions déjà rencontrés.

— Oui!

— C'est que j'en connais!... M. Vaugidier, le sous-préfet de Nogent... Un homme qui n'a pas son pareil : poète, musicien, artiste...

— Vraiment!

— Et M. Lapâte, un conseiller de préfecture de Beauvais... sale, mais pas méchant garçon.

Il frotta une allumette sur sa culotte de velours bleu et soupira devant l'image funèbre de Carnot.

— Si c'est pas un malheur de s'en aller comme ça!... Je me rappelle encore! Ce matin-là, en lisant *le Petit Journal*, j'ai pleuré... J'étais pas le seul!

Baridel crut avoir affaire à quelque toqué : il voulut abréger l'entrevue.

— En 1885, — dit l'homme, — j'étais gendarme à la troisième légion... Avant de partir au service, je pensais m'établir cordonnier; devenu sergent, j'avais passé dans la gendarmerie. Mais, après cinq ans de gendarme, j'ai repris mon ancien métier. J'étais donc établi à Aubervilliers, dans le moment de Ravachol...

Baridel commença de signer les pièces que lui remit son chef de bureau.

— Un jour, — poursuivit l'homme, — il est venu de Paris

un député socialiste qui a fait une conférence. Il prétendait que les ouvriers ne comprenaient pas assez combien ils étaient malheureux; que, plus ça irait, plus on serait mangé par les riches!... Les autres braillaient : un vrai bonheur!... « Alors, citoyens, — qu'il leur dit, — il faut faire la révolution, la grève, le chambard! Saquez les capitalistes à coups de pioche... » Ça chauffait : un tremblement!... Je me mets à crier : « Vive l'anarchie!... » Je croyais que ça ferait plaisir à tout le monde : il nous en avait tant dit!... Je crie que rien ne changera jamais, qu'il vaut mieux tout fiche en l'air : je ne me connaissais plus, quoi! J'avais rien bu et j'étais saoul... Un camarade me prévient que je vais froisser le type, parce qu'il a des rentes et une maison de campagne à Chatou. Ça me fiche en colère, et je crie : « A bas les députés!... »

Il bourra une seconde pipe, et retourna sa poche, vide d'allumettes. Baridel lui offrit du feu. L'anarchiste s'entoura d'un nuage :

— Alors! je recommence à beugler : « Vive l'anarchie! » On se battait autour de moi. Leur député me gueule des injures; je reçois des coups. Je cogne un bonhomme qui me bousculait : c'était le commissaire! Il sort une écharpe. On me passe à tabac... Au tribunal, j'ai eu beau faire et beau dire... Le procureur m'a reproché d'être ancien gendarme... Deux maisons avaient sauté dans la semaine... J'ai eu six mois... Quand j'ai quitté la prison, on m'a dit : « Vous êtes anarchiste... Tenez-vous tranquille!... » Depuis, on me surveille. A chaque pas, j'ai la police à mes trousses. Mon nom est imprimé à Paris sur des feuilles; on me fait de la publicité en l'envoyant partout. Je n'en sortirai jamais. Y a pas, je suis anarchiste.

— Mais c'est une carrière! — fit Baridel.

L'homme ne comprit pas.

— Quand l'empereur de Russie est venu, on m'a arrêté parce que j'avais de la glycérine dans mon sac. Paraît que c'est un explosif très dangereux... J'avais mal aux pieds... Je n'en mets plus : des fois que ça me ferait mal!... J'ai encore passé vingt jours à l'ombre.

— Comment vivez-vous?

— Je ne suis pas malheureux. Je travaille à droite, à gauche.

Les bottiers de régiment me donnent de la besogne. J'ai des certificats des colonels... Seulement, quand on me sait anarchiste, on ne veut plus m'employer : alors je vais à la mairie ou à la préfecture ; comme on a peur de moi, — c'est épatant, tout de même ! — on me donne mon voyage... J'obtiens trois francs, cent sous pour la route, et je file !...

— Vous voyagez beaucoup ?

— L'été surtout ! C'est plus agréable. Je vais à pied quand ça me dit... Ainsi, cet été, j'ai couru la Normandie. A Caen, j'ai réparé des souliers de troupe. A Rouen, deux mois, j'ai cousu des basanes de chasseurs... Belle ville, Rouen !... J'ai été à Dieppe pour voir la mer, que je n'avais jamais vue. Mais le sous-préfet m'a fait appeler, un matin ; il m'a expliqué que je devais m'en aller : les Parisiens auraient pris peur. Il a été charmant. Je suis parti dans la Marne.

— Maintenant, où vous rendez-vous ?

Songeur, il souffla de la fumée :

— Je voudrais m'offrir un tour en Angleterre... Le consul me rapatrierait... J'irais bien dans le Midi, mais...

— Mais quoi ?

L'homme vida sur son ongle la cendre de sa pipe :

— Ça vaudrait mieux, pour ma santé. Mais j'aurais des ennuis à cause des milords, des grands-ducs. Nous ne pouvons pas être ensemble dans les mêmes pays, vous comprenez... Ça ferait des machines diplomatiques !

Baridel lui accorda cinq francs et son billet de chemin de fer. L'anarchiste remit son sac d'aplomb, d'un coup d'épaules, et partit en remerciant.

De dos, sous la carapace de son sac et de la couverture roulée, il semblait un soldat en tenue de campagne. Baridel l'imagina sur les routes, marchant aux heures fraîches du jour. Il était libre, sans souci de la vie quotidienne et affranchi de toutes les servitudes sociales. Il était le trimardeur placide dont s'effraient les bonnes gens, le soir, au clair de la lampe, derrière leurs portes closes.

Baridel se plut à l'envisager comme une sorte de fonctionnaire public à qui la société eût confié l'entretien de ses épouvantes.

Paisible, l'anarchiste sortit de la cour d'honneur.

Il était midi. Baridel attendit Bozoul pour faire avec lui le chemin.

Sur les boulevards, des soldats pataugeaient mécaniquement. Rue Saint-Jean, ils rejoignirent Anduze. Voûté, dodelinant, il crachait tous les six pas. *La Libre Parole* et *l'Antijuif* sortaient à demi de ses poches.

Il se parlait à lui-même. Baridel reconnut la *Consolation à M. du Perrier*. Anduze se récitait les stances, d'une voix plaintive, en secouant la tête :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin...

— Mon pauvre vieux ! — dit-il à Bozoul, avec des larmes, — je n'ai plus de courage... La petite est morte hier à Grenoble. J'ai reçu la dépêche ce matin... Morte ! la pauvre chérie ! Je n'ai pas envoyé de couronne. A quoi bon !... Je ne sais pas comment vivre ! Je ne mange plus !

Ils croisèrent le facteur. Un soldat passa, qui portait la soupe à la prison. Au sortir de l'école, les enfants se jetaient des boules de neige.

— Je la reverrai au ciel, — dit Anduze en pleurant plus fort. — Je suis trop malheureux : il faut bien croire à un autre monde, avoir une espérance !...

Ils saluèrent le commandant de gendarmerie. L'inspecteur d'académie ramenait ses garçons du lycée.

— J'écris mon chagrin, — poursuivit le conseiller en sanglotant.

Il ouvrit un petit carnet de toile cirée et lut à Bozoul, avec des hoquets :

— « *25 décembre*, jour de Noël. Comme tu auras froid dans ce petit cimetière de montagne, et sous la neige !... *26 décembre*. Je ne t'entends plus tousser la nuit, ma chérie... »

Baridel s'étonna que tant d'humanité demeurât dans ce cerveau incohérent.

— Je lui ai fait des vers !

Il les déclama, les yeux noyés, la bouche tombante :

Je t'aimais de tout cœur, et, plus que toute chose
Ton sourire *argentin !*
Rose, tu as vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

Bozoul et Baridel ne répondirent pas, incertains si leur collègue était grotesque ou pitoyable. Cours Muraton, Anduze reprit, après un silence :

— Et je dépense un argent fou, tout seul! Hier, j'ai eu deux francs soixante de blanchissage pour trois semaines... Avec des chemises de flanelle !

Devant le Palais de Justice, ils serrèrent la main du substitut qui entrait à l'audience. Le président Boismartin marchait avec précaution dans la neige. Il souleva son chapeau à bords plats, découvrit sa tête chenue. Un fil de glace pendait à ses longues moustaches.

Sur la Place-Grande, le conseiller de préfecture glissa dans la boue glacée, jura interminablement, tira de son côté.

XXIV

L'IMPÉRATIF ÉLECTORAL

Le vent glacé sifflait aux angles de la cathédrale.

Baridel se dirigea vers l'usine de Cazery. Des bruits de grève couraient la ville : les ouvriers du fabricant de draps songeaient à demander une augmentation de salaire. Baridel regardait au passage les ruelles tortueuses, les pavés herbeux, les maisons mortes.

Parfois il pensait à Antoinette. Les yeux lui brûlaient. Il haussait les épaules. Au pas gymnastique, balancée par le rythme alerte, une compagnie d'infanterie regagna la caserne.

Dans le faubourg, les métiers et les machines bourdonnaient sans trêve. Baridel considéra le ciel froid.

— Antoinette !...

Le nom lui venait aux lèvres comme une plainte. Il se ressaisit courageusement :

— Eh bien, c'est fini, cette histoire d'Antoinette !

Et il crut ne plus l'aimer. Mais le souvenir d'un mot, d'un geste, l'attendrissait tout entier.

L'usine de Cazery bordait la rue étroite. Baridel suivit un long mur de briques, passa la grille. Un chien aboya. Un visage blême se colla aux vitres du pavillon de garde. Au

fond de la cour, une pancarte indiquait les bureaux. Baridel traversa une salle chaude où des hommes étaient courbés sur d'immenses registres. Dans une autre salle, des pièces de drap bleu et de drap rouge s'empilaient contre les murs. L'odeur de la laine, la trépidation puissante et sourde des métiers se propageaient partout. Devant les fenêtres, le vol agile des courroies semblait infatigable.

Cazery reçut distraitement Baridel. Il discutait avec un inspecteur des fournitures militaires. Baridel, par les carreaux, s'intéressa au mouvement des ateliers. Des poulies roulaient sous les plafonds. Les grands métiers luisants oscillaient tous ensemble. Dans une cage transparente, le volant monstrueux du moteur levait et baissait ses bras lourds. Des pièces de drap flottaient aux murs. Des wagonnets en emportaient d'autres vers les machines à foulon.

— Votre garance vient de Syrie, — affirma l'inspecteur d'une voix ennuyée. — Vos marchés avec la guerre sont formels : les draps de troupe, pour les pantalons de l'infanterie, doivent être teints avec de la garance de Vaucluse.

— Bon Dieu ! — répondit Cazery, hors de lui, — il ne se cultive plus de garance en Vaucluse depuis bientôt dix ou quinze ans !

— Je ne peux pas sortir des clauses du marché ! — objecta le placide fonctionnaire.

Il tourna quelques feuilles d'un cahier des charges et lut :

— « Les draps de troupe pour les pantalons de l'infanterie... »

— Mais l'article est idiot ! — interrompit l'industriel. — Je ne peux pas donner de la garance de Vaucluse quand il n'en existe plus !... Alors je vais faire adresser mes garances de Syrie à un courtier d'Avignon ; on me les réexpédiera sur nouvelles lettres de voiture : les marchés seront respectés.

— Soit ! Il me suffira de viser l'envoi d'Avignon. Je serai couvert. Adieu, monsieur.

« Les lois et les règlements — pensa Baridel — ne créent jamais d'obligations qu'aux esprits simples... »

— Bonjour ! — lui dit Cazery. — Que devenez-vous donc ? Germaine se plaint de ne plus vous voir. Elle voulait que j'aille à la préfecture prendre de vos nouvelles.

Baridel inventa des raisons et promit à Cazery d'aller un de ces soirs avenue de la Gare.

— Votre ami Cranzé, lui, s'invite assez souvent avec Berny, — reprit l'industriel. — Germaine est nerveuse ; elle pleure sans savoir pourquoi... Toutes les femmes sont détraquées !

Il parla de l'usine. Toupinard poussait les ouvriers à la grève. Et Moirel, d'autre part, demandait de l'argent pour soutenir sa propre candidature : il avait le projet de fonder un journal.

— Croyez-vous, — dit Cazery, plus bas, — que le gaillard s'est engagé à me faire donner la Légion d'honneur?... Le préfet a toujours hésité à me présenter, faute d'un député qui prît à cœur de m'appuyer au ministère.

La rumeur du travail les enveloppait de son ronflement monotone.

On frappa doucement à la porte : Cazery cria d'entrer. Cinq ouvriers aux faces inertes, aux mains noires, s'avancèrent. Tout de suite, l'un d'eux prit la parole. C'était un conducteur de métier, plus jeune que les rattacheurs de bobines ou les plieurs qui l'accompagnaient. Cazery l'écoutait sans rien dire, ramassé sur lui-même. L'ouvrier exposait les réclamations communes, la hausse de salaires souhaitée par tous. Cazery, impassible, tirait à lui des livres, faisait des comptes rapides, calculait l'augmentation de frais généraux qui résulterait de son consentement.

— Voulez-vous discuter la chose avec moi ? — dit-il avec calme. — Vous avez vraiment l'air de réciter une leçon. Pourquoi demandez-vous cette hausse maintenant ?

— La vie est plus chère au fort de l'hiver ! — dit un homme enroué.

— Est-elle plus chère que l'an dernier ?

Ils se turent.

Moirel entra gaiement. Cazery laissa voir un geste de contrariété : il n'aimait pas mettre les gens au courant de ses difficultés ; il ne mêlait pas la politique aux affaires. Son usine, d'ailleurs, ne pouvait pas chômer : il arrivait à peine à tenir ses engagements.

Le maire de Châteauneuf lui chuchota des confidences. Il

venait d'apprendre la nouvelle : Toupinard avait décidé les ouvriers à exposer leurs revendications; il les avait résolus à la grève au cas où elles seraient repoussées.

Les ouvriers se concertaient à voix basse.

— Refusez donc! — conseillait Moirel à Cazery. — Toupinard attend vos ouvriers dans la rue. S'ils font grève, il sera toujours temps de discuter leurs prétentions... J'interviendrai comme maire; nous leur fournirons des secours. Vous consentirez, s'il le faut, de minimes concessions; attribuez-les à mon insistance. Nous gagnerons trois cents voix.

Mais Cazery voulut tenter de les convaincre. Sans colère, il demandait des explications. Les ouvriers, embarrassés, n'en trouvaient pas de suffisantes : ils demandaient plus pour avoir plus... L'industriel s'impatienta, malgré les signes de Moirel qui tourmentait sa barbe noire. Baridel écoutait attentivement, en apparence absorbé par l'examen d'une presse à copier.

— Monsieur Cazery, — dit enfin le chef de métier, — vous connaissez nos idées. Nous vous proposons M. Toupinard pour arbitre. Il vous expliquera nos exigences.

— Mais ce n'est pas un arbitre!

— Nous sommes décidés à la grève, si vous refusez,..

— N... de D...! — cria Cazery en donnant de grands coups sur la table. — Vous vous f... de moi! Est-ce qu'un pharmacien va venir me faire la loi dans mon usine?... Vous ne savez seulement pas ce que vous voulez!... Courez-vous mes risques? Partagez-vous mes pertes? Êtes-vous des associés?... Je me f... pas mal de votre pharmacien!

Moirel se vexa maladroitement. Cazery se souvint à temps de la Légion d'honneur, et des fonds déjà engagés dans l'élection du maire.

— Vous du moins, — lui dit-il, — vous êtes intelligent. Vous connaissez les affaires.

Le pharmacien modéré commença quelque boniment politique :

— Mes chers amis...

Les ouvriers, indécis, se tournèrent de son côté :

— Il nous faut une République sagement protectrice des intérêts démocratiques; ces intérêts nous sont sacrés... Nous

voulons prévenir les conflits entre patrons et ouvriers par une entente loyale... Nous voulons une République où le travail sera rémunéré plus équitablement... Mon cher ami, vos excellents ouvriers sont intelligents et raisonnables. Il ne faut pas laisser un intrigant les exploiter au profit de ses ambitions politiques... Vous êtes bon : vous examinerez avec justice, avec affection, je puis le dire, les réclamations que vous soumettent vos collaborateurs.

Les ouvriers se regardaient avec inquiétude : ils songeaient à Toupinard, qui les attendait dans la rue. Les paroles cordiales de Moirel les avaient flattés; il semblait favorable à leur cause. Rondement, il vint à eux, fit l'éloge de Cazery :

— Le patron peut-il vouloir autre chose que le bien de ses ouvriers ?...

Le jeune chef de métier riposta simplement :

— Alors, monsieur Cazery, vous ne montez pas les salaires ?... Voudriez-vous l'expliquer à M. Toupinard, qui est là ?

— Toupinard ! — gronda l'industriel enragé ; — Toupinard, je lui dis...

Le rire des ouvriers couvrit le mot. Moirel crut la partie gagnée et s'amusa de voir quelle figure ferait Toupinard apprenant qu'il était joué :

— Recevez-le, maintenant ! — dit-il à Cazery. — Nous l'avons roulé.

Le chef de métier descendit dans la rue. D'autres ouvriers s'amassaient derrière le vitrage du bureau. Toupinard entra. D'un geste noble, il ôta son grand chapeau de feutre, rejeta ses cheveux en arrière, et commença de discourir.

Devinant les promesses fuyantes de Moirel, il adjura les ouvriers de maintenir leurs « légitimes revendications ». Il déclama les Droits de l'Homme, fit entrevoir aux prolétaires un avenir élyséen.

Les ouvriers étaient devenus graves, presque farouches. Leurs camarades, pressés de plus en plus, entre-bâillèrent la porte pour mieux entendre. Des voix fermentaient peu à peu.

— Moi aussi, j'ai été ouvrier ! — cria Cazery écarlate. — A douze ans, je ramassais le charbon que perdaient les tom-

bereaux, sur les routes du Nord. J'ai travaillé. J'ai fait ma situation à la force du poignet.

— ... La tyrannie patronale touche à sa fin, — chantait Toupinard, ivre de périodes. — Ouvriers !... chair à canon ! chair à misère !... La Révolution sociale sera votre œuvre généreuse; vous donnerez à l'humanité le bonheur !

Baridel s'adossa aux registres reliés de peau verte. Une extase gagnait les visages tendus. La pâleur de Moirel révélait qu'il était bouleversé de crainte. Cazery martelait son bureau du poing.

— Vous perdrez votre pain ! — hurla-t-il essoufflé. — Vous ruinerez l'industrie! Vous arrêterez les usines! Vous tuerez la France!

— Nous briserons la loi d'airain, — déclarait le pharmacien radical,— la loi de famine, la loi de mort qui depuis des siècles nous asservit. Et nous entrerons libres dans la vie nouvelle! Notre appel éveillera joyeusement le monde. Nous inaugurerons des siècles d'égalité, de travail et de concorde!

Dans un tumulte, les voix des ouvriers grondèrent, s'unirent, cependant dominées par le ronflement des machines. Le soir commençait de tomber. Toupinard ouvrit les bras, déploya sa redingote, secoua ses longs cheveux :

— Au nom de l'immanente égalité, de la fraternité universelle, au nom de la liberté, pour qui nous devons vivre et mourir, soyons forts, restons solidaires. Vive la Révolution sociale! Vive le travail libre! Vive la grève!

Ce fut un ouragan de clameurs qui s'enfla, décrut, se déchaîna plus fort et mourut. Les ouvriers de l'usine, avertis, envahissaient le bureau de Cazery. Une foule chaude se tenait autour de lui. Baridel se sentait la gorge serrée. Moirel trouva une porte et s'évada. Le chef de métier qui avait parlé le premier demanda au patron d'une voix vibrante :

— Montez-vous les salaires?... un sou par heure?...

Un papier vola sur les têtes, tomba sur le bureau. Des cris se croisèrent :

— Signez la hausse! Signez!

— Signez! — commanda Toupinard.

Cazery répondit simplement :

— Jamais de la vie!

— Alors, — hurla le pharmacien, — c'est la grève! Vive la Sociale!

Le vacarme passé, Cazery ouvrit un tiroir et cria d'une voix nette, qui jetait les mots comme des pierres :

— Je n'augmenterai pas les salaires d'un centime. Vous êtes trois cents : j'en f... trois cents à la porte ce soir. Passez à la caisse et f...-moi le camp.

Il mit, sans qu'on pût le voir, la main sur un revolver et ajouta avec calme :

— Monsieur Toupinard, je suis chez moi! vous êtes chez moi! Vous allez emmener ces gens-là en bon ordre! Si on me casse un fil des métiers... — Il répéta, avec une énergie inflexible : — un seul fil des métiers..., je vous brûle la gueule.

Les trois cents hommes partirent sans un mot. Ils s'alignèrent devant le guichet de paie. Toupinard, blême, sortit le dernier. Baridel restait debout contre les registres d'inventaire. Cazery arracha son col, et s'accouda sur son bureau. Il pleurait, le front dans les mains.

Dans les ateliers gagnés par la nuit, les métiers se balançaient à vide; les courroies volaient sans trêve, les poulies continuaient de ronfler; les bras lourds du volant tournaient dans l'ombre. Les contremaîtres, dix ou douze hommes, perdus dans l'immense salle, débrayaient les courroies, arrêtaient la vie cliquetante et rythmée de l'usine. La machine s'arrêta enfin.

Baridel réconfortait Cazery, téléphonait à la préfecture.

— Ah! les cochons, — répétait Cazery en s'essuyant les yeux, — les cochons!... Dire que j'aimais ces cochons-là!

XXV

RÉUNION D'HIVER

La Fraisière bordait un étang entre les bois de Limeuil et la Lunelle, C'était un pavillon de chasse sans étage et de

style Louis XIII. On y achevait des *rally-papers* en été, des battues en automne. L'hiver, quand la glace portait les patineurs, madame Roseray y donnait la collation.

Baridel prépara le courrier du soir et traversa le parc de la préfecture. Il passa la Lunelle sur des planches flexibles. C'était la fin de janvier. La neige blanche et bleue couvrait les prairies. Des creux s'emplissaient d'ombre.

Sur la glace aux tons d'acier, Baridel reconnut des silhouettes familières : Madame de Vaupreux riait aux éclats, les mains à la barre que tenaient avec elle le président Boismartin et Georges de Sigle ; Michel Berny faisait des pointes et des pirouettes, en culotte, bas de laine et bottines jaunes.

— Tu abîmes la glace ! — lui cria sa sœur.

Liée à Marcelle de Sigle, elle décrivait d'amples « endehors ». Les deux jeunes filles balancèrent sur l'horizon leur double geste alerte. Elles se penchèrent ensemble ; leurs corps virevoltèrent l'un contre l'autre. Et, par de grands élans brisés, rougies, heureuses, elles revinrent vers Baridel.

Tout au bout de l'étang, il devina le groupe agile d'Antoinette et du commandant de Trémoulines. Berny rejoignit les jeunes filles à toute vitesse. Contre la rive, il s'arrêta brusquement : le patin mordit la glace; des gouttes d'eau jaillirent. Un son rauque courut sur l'étang.

— Bonjour, Baridel ! Ça va?

Ils causèrent.

— Les Mantoche avaient promis de venir.

— Je finirai bien par en épouser une, — dit Michel. — Cinq cent mille, tu sais ! Et des espérances... (Il ne plaisantait qu'à demi.) Dis-moi quelle est la moins laide. Je m'y habituerai.

Il tourna lentement sur les lames d'acier et ajouta :

— Tu trouveras la petite Roseray, Bozoul, Cranzé, Vaupreux et madame de Sigle au coin du feu.

On entendait rire madame de Vaupreux, dans le silence des campagnes.

— Te souviens-tu ? — dit Michel, en resserrant ses courroies. — Nous patinions sur le bassin du Luxembourg avant d'aller aux cours de droit... A tout à l'heure !

Il s'élança.

Le pavillon était tendu en toile de Jouy. Un lustre de verre taillé, un grand canapé Empire, des chaises Louis XVI meublaient la pièce vieillotte.

Madame Roseray tendit à Baridel sa main étincelante de bagues. M. de Vaupreux s'adossa à la cheminée flambante, Bozoul, en jaquette grise et parfumé de bergamote, entourait madame de Sigle d'hommages câlins. Cranzé s'amusait des dissonances inattendues du piano fatigué.

— Les ouvriers — dit M. de Vaupreux en relevant les pans de sa redingote bleue — sont, à l'heure présente, la plus grave préoccupation de l'Église. La dernière encyclique...

Le vieux domestique disposa la collation sur la table sans nappe et décorée de houx. Bozoul et madame de Sigle échangeaient des propos doucement équivoques :

— Vous n'aimez pas le patinage?

— J'ai horreur des exercices violents!...

Baridel, distrait, les écouta.

— Voulez-vous me faire plaisir? — demanda madame de Sigle, en souriant, au secrétaire général.

Il répondit :

— Mais je ne demande que cela!

Ils s'approchèrent de la cheminée, et, devant un miroir, madame de Sigle remit d'aplomb sa toque de zibeline.

Baridel s'approcha du piano :

— Que jouez-vous là?

Cranzé, tout occupé de ses accords, jeta rapidement :

— Beethoven, *opus* 111, je crois!... Quelle sonorité, hein!... Il n'y a que Saint-Saëns pour retrouver cela!

Il changea de thème. Des accords héroïques rythmèrent une phrase volontaire.

— C'est le premier prélude en si bémol majeur de Mendelssohn!... Quel faste de chromatismes!... Écoutez cette répétition des dominantes... l'appel des tons... leur chute en mineur par les médiantes... l'accord sensible, vous l'entendez?... Le chant passe au-dessus!... Et encore, tenez : fa, fa... sol, sol!...

Baridel l'envia de se passionner pour de la musique, de s'égarer ainsi dans le rêve d'un autre.

— Venez chez moi un soir, — dit Cranzé. — Je vous joue-

rai l'*Hamlet* de William Molard. La partition n'est pas imprimée. Mais j'ai assez de souvenirs de ce qu'il m'en exécuta...

— La France est spiritualiste, nationaliste, traditionnaliste! — répétait le président du Cercle catholique, en caressant ses favoris soyeux. — Le pays reviendra à une monarchie constitutionnelle.

— Parfaitement! — répondit Bozoul avec entrain. — Le buste de Philippe d'Orléans remplacera celui de la République sur les cheminées officielles... Et puis après?

Madame Roseray s'était assise auprès du feu. Une robe de velours côtelé, couleur sable, enveloppait sa grâce ambiguë et souple. Ses mains étaient pâles et longues comme celles d'une carmélite ou d'une recluse. L'habitude de la vie intérieure se devinait autour des yeux et des lèvres à ces frémissements ténus, qui trahissent la fuite des pensées comme un frisson d'eau calme nous révèle parfois d'insaisissables souffles.

La bouche rouge attirait Baridel par son mystère autant que l'ardeur triste des yeux.

Il considéra le jeu fluide des flammes. Madame Roseray se pencha vers lui :

— Qu'avez-vous, mon Dieu!

Il répondit très bas :

— Je regarde vos yeux, vos lèvres... Il me semble que leur baiser enchanterait ma vie.

Elle se recula, surprise.

— Mais vous êtes fou!. . Vous aimez Antoinette...

— Elle ne m'aime plus!

Madame Roseray croisa les mains sur ses genoux :

— Monsieur Baridel! Je me figurais que vous aviez passé l'âge de Chérubin... Je vous soupçonne de courtiser et d'aimer à la fois toutes les femmes. Je ne crois pas que vous m'aimiez; vous me désirez peut-être. C'est arrivé à d'autres que vous. Mais les hommes ne savent plus la différence qui sépare le désir de l'amour.

Sans pensée, Baridel observait la petite raie qui partageait en bandeaux la soie floche des cheveux *auburn*. Madame Roseray s'inclina davantage. Le feu lui chauffait les joues. Lentement, bas, comme à elle-même, elle ajouta :

— Pourquoi mentez-vous? Vous aimez Antoinette. Votre

amour lui a plu par sa violence sentimentale... J'imagine qu'elle cueille les cœurs comme on fait un bouquet. Est-elle curieuse de posséder ou de se donner? Je n'en sais rien!... Ceux qui la jugent mal ne l'auront pas connue. Il n'y a en elle rien de vulgaire ni d'égoïste.

— Elle ne m'aime plus!

— Je ne peux pas vous aimer. Le désir des hommes est trop rude! Je ne veux pas aimer.

Assise près des bûches consumées, elle raviva leurs cendres. Avec une déférence solennelle, le vieux domestique précéda la comtesse et mesdemoiselles de Mantoche.

La grosse dame apoplectique serra onctueusement les mains de madame Roseray. Les trois jeunes filles tirèrent une révérence de couvent et bavardèrent avec aigreur : « Oui, madame!... Non, madame!... Vous êtes trop bonne, madame!... »

Baridel ne sut pas découvrir la moins laide pour conseiller Michel Berny.

La comtesse de Mantoche grimaçait sous une capote de jais, fleurie de chrysanthèmes. Sa face-à-main d'écaille portait un chiffre d'or et la couronne. Elle examina Baridel avec une attention qui se croyait insolente.

Madame Roseray s'excusa de n'être pas allée travailler à l'ouvroir Sainte-Thérèse.

— Voici deux semaines que nous déplorons votre absence! modula la douairière, née Balazu.

Mademoiselle de Mantoche, l'aînée, ajouta en regardant Baridel :

— Vous délaissez les pauvres, madame; nous nous plaignons pour eux!

Le nom de monseigneur de Bragaude passa, dans un chœur de louanges. Baridel ne dit pas que le procureur et le préfet hésitaient à impliquer le jovial ecclésiastique dans une affaire de captation où il eût été condamné.

— Je suis toujours heureuse de l'avoir à dîner, — fit madame de Mantoche, avec des mines de caillette vantant un abbé poudré à frimas; — il a un esprit charmant. Figurez-vous qu'il ne veut plus m'appeler comtesse : selon lui, je suis marquise en paradis... Et saint Pierre, m'ouvrant

la porte, dira au bon Dieu : « Seigneur, voici la comtesse de Mantoche que vous avez faite marquise pour son bel ouvroir de Sainte-Thérèse dans la belle ville de Châteauneuf ! »

Les trois demoiselles de Mantoche éclatèrent d'un rire aigu et interminable.

Blanche Berny et Marcelle de Sigle entraient allègrement. M. de Vaupreux, Bozoul, madame de Sigle et les Mantoche, entourèrent les deux jeunes filles. Le vieux domestique versait du porto blanc dans une carafe ancienne. Madame Roseray quitta la cheminée.

Michel Berny poussa Georges de Sigle et madame de Vaupreux dans le salon ; le président Boismartin, derrière eux, essuyait son front ruisselant. Le commandant de Trémoulines accompagnait Antoinette. Madame de Vaupreux malmena le piano : on la fit taire.

Antoinette tendait au feu ses bottines mouillées ; Baridel, sans un mot, considérait la petite vapeur qui montait des semelles chaudes. On ne pouvait pas les entendre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit bonjour ? — dit-elle en s'étonnant. — A quoi pensez-vous ? Vous pourriez prendre, à mon égard, une attitude plus discrète !

Il tourna la tête sans répondre. Elle haussa doucement les épaules, et souleva sa jupe de drap violet pour mieux se chauffer les jambes :

— Vous êtes un enfant, vraiment ; ne jouez donc pas les beaux ténébreux ! Josette a d'excellent vin sucré : apportez-m'en un verre, et deux brioches.

Ranchette arriva tout essoufflé. Cranzé jouait aux jeunes filles le *Dernier printemps* de Grieg. Madame de Vaupreux but dans le verre de Georges de Sigle ; le président Boismartin lui prit ce verre des mains pour l'achever. En cachette, le commandant de Trémoulines lissait avec une petite brosse ses moustaches claires. Georges de Sigle installa M. de Vaupreux sous la ramure d'un dix-cors : le président Boismartin fut seul à trouver la plaisanterie détestable.

Michel Berny et Ranchette levaient leurs verres avec un soin minutieux, comparaient des vins dont ils n'avaient jamais goûté.

— L'autre soir, — disait Berny, — j'ai dîné chez Voisin

avec un de mes amis, deuxième secrétaire à Madrid. On nous servit d'un Margaux 75, mon cher, d'un bouquet subtil à pâmer.

— Le Margaux de ces années là, — fit doctement Ranchette, — demande à être légèrement *chambré*...

Blanche Berny et Marcelle de Sigle, silencieuses, regardaient la campagne, le nez sur les petites vitres fleuries de givre. Accoudé au fauteuil de madame de Sigle, Bozoul lui faisait une cour de plus en plus pressante. Elle répondit, le nez dans sa tasse de chocolat :

— Oh ! mais je ne me décide pas si vite !...

Madame Roseray offrait des brioches et des pains au foie gras. Antoinette, les coudes sur ses genoux, songeait devant les flammes dansantes.

Les thèmes agiles de *Don Juan* mêlèrent aux voix, aux rires, leur musique jolie et frivole. « *La ci darem la mano...* » pensa Baridel, et il sortit sans être vu. Il longea l'étang gelé, se dirigea vers le parc de la préfecture.

Le ciel commençait à s'embraser entre les arbres. Baridel goûta le plaisir d'être seul, et s'intéressa aux teintes changeantes de la neige et du ciel. Une dernière fois, il se retourna vers la Fraisière : les briques étaient toutes roses de soleil.

Sous l'arcade blanche de la porte, mademoiselle Berny, seule et mélancolique, lui fit un signe d'adieu.

XXVI

TACTIQUE ÉLÉMENTAIRE

La période électorale s'ouvrit avec les premiers lilas.

Bien que deux candidats seulement fussent en présence, la lutte s'annonçait acharnée. Le préfet en redoutait les surprises qui, le faisant taxer d'imprévoyance, lui eussent attiré une disgrâce. Cependant, il croyait au succès de Moirel. Le ministère Méline était au pouvoir depuis plus de dix-huit mois : dirigées par le cabinet modéré, les élections devaient prendre le sens secrètement et discrètement indiqué par les instructions du ministre de l'intérieur.

Langrune avait établi ses prévisions. Le département comptait cinq sièges, dont un pour la deuxième circonscription récemment créée à Châteauneuf. Trois sièges reviendraient à trois républicains modérés, députés sortants, attachés particulièrement au ministère Méline. Le quatrième appartenait de tout temps au marquis de Retz, momentanément rallié au pouvoir. Le nouveau serait dévolu à Moirel par une imposante majorité. Langrune promit donc au ministre l'élection des cinq candidats gouvernementaux, sans ballottage :

Depuis longtemps, j'ai pris soin de resteindre la portée des différentes candidatures radicales et radicales-socialistes posées dans les divers arrondissements. Dès aujourd'hui, le triomphe des idées sagement républicaines, que le cabinet représente aux yeux du pays, me semble indiscutablement assuré.

J'ai combattu avec autant de sagesse que d'habileté (et sur ce point, monsieur le ministre, je suis sûr de votre haute approbation), les candidatures entachées de socialisme ou même de radicalisme par trop accusé.

Baridel, qui recopiait le brouillon de ce rapport confidentiel, admira par quelles nuances Langrune savait distinguer les opinions politiques.

Des giboulées rayaient le ciel bleu. Les abricotiers s'épanouissaient en bouquets blancs. Les jardiniers badigeonnaient au lait de chaux le tronc des arbres à fruits.

Baridel acheva de copier :

A plusieurs reprises, monsieur le ministre, je vous ai entretenu de la candidature de M. Toupinard, conseiller général de Châteauneuf et ancien maire.

Ce pharmacien résume, en les exagérant, les ridicules de M. Homais. Il y ajoute même une hypocrisie et une déloyauté sans égales. Sous le nom de Liberator, il écrit dans un petit journal socialiste où le gouvernement est quotidiennement décrié.

Le jésuite rouge qu'est M. Toupinard ne recule ni devant l'injure, ni devant la calomnie. Ma personne privée et jusqu'à celle de mes parents ont été en butte aux attaques de ce triste personnage. Mais, par discipline républicaine, je me suis interdit l'éclatante réparation à laquelle j'aurais eu droit.

Heureusement, M. Toupinard ne jouit à Châteauneuf, ni au conseil général, d'aucune considération. Pendant la dernière session, je me

suis vu obligé de déclarer (procès-verbal des séances, 12 avril), que je n'accordais que du mépris aux accusations de *l'Éclaireur socialiste*.

Les conseillers généraux, à l'unanimité, moins le seul Toupinard, m'ont invité au banquet qui termine, selon l'usage, la session d'avril.

Cette unanimité témoigne nettement, monsieur le ministre, de la politique conciliatrice, prudente en ses moyens, mais féconde en ses résultats, dont j'use pour administrer les intérêts de la République dans le département de Rhône-et-Loire. Oublieux de mes griefs individuels, j'ai combattu la candidature du sieur Toupinard sans haine et avec la plus grande franchise...

En réalité, Langrune s'était gardé de rien faire qui pût nuire ouvertement au succès du pharmacien radical.

Dans sa longue carrière il ne s'était jamais départi de la prudence professionnelle. Une aussi sage pratique lui avait valu d'atteindre sans accident au sommet de la hiérarchie administrative. Elle lui était encore nécessaire pour mériter finalement le Walhalla de la Cour des comptes ou du Conseil d'État.

Langrune, en l'occurrence, estimait cette neutralité d'autant plus habile que l'élection de Moirel lui semblait hors de doute. Son action en faveur du candidat officiel s'était bornée à délivrer des bureaux de tabac, quelques palmes académiques et des postes de facteur aux protégés du maire de Châteauneuf.

Langrune pensait, avec raison, qu'il y aurait toujours, dans la suite des temps, de quoi pourvoir les clients de Toupinard, si la fortune le secondait à l'improviste. Il regrettait même qu'une polémique maladroite l'eût obligé à rompre ouvertement avec le candidat radical. Mais la reconnaissance de Moirel s'en était renforcée : Langrune comptait bien que sa cause en serait plus énergiquement défendue dans les bureaux de l'intérieur ou des finances.

Ses propres conjectures le rassurèrent : battu, le pharmacien radical resterait inoffensif ; vainqueur, il n'obtiendrait pas du ministère actuel la moindre satisfaction à ses petits rancunes.

Tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes, Langrune se ralliait sans ironie à la métaphysique de Leibniz. Et le ministère Méline lui apparut inamovible.

Au surplus, pour déjouer les infinies combinaisons du hasard, le préfet pouvait compter encore sur l'effet d'une tactique traditionnelle. Au cours d'une palabre qui s'était tenue dans un coin du cercle, Langrune, Moirel et Cazery étaient convenus que le seul danger de la candidature Toupinard gisait dans l'accord des voix radicales et des voix socialistes : Toupinard n'avait de chances d'être élu que par l'appoint, considérable et sûr, des électeurs ouvriers. Ce fut monseigneur de Bragaude qui proposa, quelques jours plus tard, au maire de Châteauneuf l'idée d'une candidature mercenaire, — celle d'un socialiste complaisant, ou d'un pseudo-révolutionnaire, qui enlèverait à Toupinard le concours de ses électeurs les plus exaltés.

Langrune allégua la réserve que lui imposaient ses fonctions, et le risque d'un bavardage ; il se déroba. Moirel se retrancha derrière son parti : la manœuvre pouvait compromettre le comité républicain modéré tout entier. Mais Cazery, qui souhaitait la Légion d'honneur, ne voyait là rien d'impossible. Résolu à tous les sacrifices, il se chargea de l'affaire et des frais : Langrune ne put que lui conseiller d'aller au ministère de l'intérieur.

Le ministre ne voulut rien entendre. Cazery connaissait quelque peu le directeur du personnel ; celui-ci, après l'avoir écouté, poussa les hauts cris. Conseiller d'État mis à la disposition du ministre, il ne se souciait pas d'encourir la révocation ou la retraite d'office. Sans doute, il avait rédigé les instructions confidentielles qui sollicitaient le succès des candidats modérés, mais les recommandations du ministre ne devaient pas porter atteinte à l'intangible liberté du suffrage universel.

Toutefois, le projet de l'industriel ne lui semblait pas irréalisable :

— Vous concevez bien — dit le haut fonctionnaire en plongeant les doigts dans sa barbe abondante — que la manœuvre est d'une simplicité classique...

Il se leva. Cazery, songeur, contemplait la rosette rouge du conseiller d'État, occupé à conclure :

— Vous pourriez consulter, à tout hasard, la Sûreté générale...

L'insinuation était significative.

— Peut-être y trouverez-vous ce qu'il vous faut... Moi, je ne m'en serai pas mêlé.

Rue des Saussaies, en peu de temps, Cazery obtint l'adresse d'un candidat à tout faire. L'impatience l'enfiévrait. Il n'avait éprouvé d'anxiété pareille que lorsqu'il avait joué à la baisse sur les cafés du Guatemala ; il ne s'était passionné davantage qu'en 1873, à Buenos-Ayres, où le *trust* des laines lui avait donné une part de trois millions. Là, pendant les six jours qui décidaient de l'affaire, il s'était cru ruiné.

Rue de l'Échaudé-Saint-Germain, le candidat révolutionnaire habitait une mansarde. C'était un ancien étudiant en droit, pourvu de cinq inscriptions. Il avait de trente-sept à quarante ans. Quelques livres d'économie politique, un volume de Benoît Malon, des livraisons de la *Revue parlementaire* meublaient son réduit. Candidat à forfait, il acceptait de représenter toutes les opinions possibles et imaginables.

— En 1892, — affirma-t-il avec le ton d'un inépuisable regret, — il m'a manqué trois voix, monsieur, trois voix pour être député de la Haute-Gironde... Trois voix! Et je me présentais contre un républicain !

Mais Cazery s'occupait des chiffres. L'affaire fut rapidement conclue. Le candidat révolutionnaire accepta quinze cents francs et la nourriture. Il fournirait ses affiches, ses placards et ses bulletins.

Cazery, triomphant, revint à Châteauneuf. La candidature socialiste-révolutionnaire serait posée le 20 avril : Toupinard, du coup, perdait neuf cents voix...

Baridel, tout en recopiant la prose éloquente de Langrune, s'étonnait avec mélancolie des secrets ressorts qui gouvernent les hommes. Il avait peine à croire que des ambitions de si pauvre qualité pussent accroître la vie, la grandeur et la richesse d'un peuple.

Comme il traçait, d'une écriture régulière, la formule finale, l'huissier-chef lui remit la carte de Toupinard.

Aimable, souriant, loquace, le pharmacien s'excusa de déranger le chef de cabinet ; mais il avait tenu à présenter lui-même sa déclaration de candidature,

Il portait, selon sa coutume, une redingote à jupe plissée,

un pantalon serré sur les chevilles. Il tenait à la main son chapeau pointu et des gants de fil bleus. Une épingle symbolique ornait sa cravate : une petite équerre d'or, où pendait, au bout d'un fil à plomb, un rubis minuscule.

Toupinard, négligent, causa de la nouvelle saison, des premières fleurs et de la coqueluche qui courait les faubourgs. Il trouvait à Baridel une voix légèrement enrouée : il lui promit deux boîtes de *Grains Toupinard au gaïacol et à la créosote*. Il demanda, quand Baridel l'eut remercié :

— Votre préfet va bien?... Il est toujours fourré chez les réactionnaires... « Mon cher préfet », par-ci... « Mon cher préfet», par-là... Moirel a joliment su le rouler!... Enfin ! je l'ai averti, votre préfet ! J'aurais pu le menacer, l'obliger à se tenir tranquille...

La surprise que montrait Baridel obligea Toupinard à des explications.

— Mais certainement, mon jeune ami !... Langrune est franc-maçon, depuis le 16 Mai... Je n'ai pas voulu le rappeler à la discipline maçonnique : Langrune est resté libre d'agir ; il s'est empêtré dans la fausse noblesse calotine. Les *de* Vaupreux, les *de* Mantoche l'ont rendu bête.... Je sais que le cher homme n'était pas très intelligent... Mais tout se paie : nous réglerons nos comptes un jour ou l'autre.

Il tira de sa poche une tabatière de corne et prisa longuement. Sur le couvercle en marqueterie ancienne, deux mains jointes soutenaient une branche de laurier et un bonnet phrygien. Toupinard, flatté par la curiosité de Baridel, lui passa la tabatière. Deux inscriptions étaient gravées en exergue : *A bas les tyrans ! Vive la nation !*

— Mon grand-père maternel, — dit Toupinard en reniflant son tabac, — racontait qu'elle lui venait d'Hébert... Mais j'en conserve une toute abîmée qui a presque sûrement appartenu à Marat ! Elle porte la dédicace : *A l'ami du peuple*, en filigrane d'argent.

Cependant Baridel rédigeait le récépissé de la déclaration. Lui-même alla le faire signer à Bozoul. Le secrétaire général paraphait sur deux cents enveloppes cette note imprimée : *Nécessité de clore*. Il fut enchanté de s'interrompre pour un moment de causerie.

Resté seul, Toupinard compta les petits carreaux de la fenêtre : il avait le goût de l'exactitude. On frappait à la porte : il cria d'entrer. Un homme timide avança mystérieusement. Il avait sous le bras des paperasses jaunes et rouges.

— Je vous demande pardon, — dit-il, hésitant, — mais je n'ai rencontré personne...

Soudain Toupinard se claqua joyeusement les cuisses :

— Que diable viens-tu faire ici ?...

L'homme cherchait un nom. Il posa ses affiches, éclata enfin :

— Toupinard !... Toupinard ! Mon vieux Toupinard !... Elle est bien bonne !... Tu es donc pharmacien à Châteuneuf ?

— Depuis douze ans... Et toi ?

— Moi, mon vieux, je ne fais rien ; la chance m'a manqué !... Rien, ou pas grand'chose : je suis socialiste !... Et même révolutionnaire !

— Tiens ! tiens !...

Toupinard devint songeur. Il avait eu le socialiste pour camarade à Paris, où tous deux faisaient leur stage dans une pharmacie avant de concourir pour l'école. Toupinard répéta, d'un air indifférent :

— Ah ! tu es socialiste ?... Et révolutionnaire... Tiens !.., tiens !... Tu viens sans doute nous faire une conférence ? C'est très bien, ça ! c'est très bien !... Et puis, c'est le moment !...

Il redit avec une lenteur méditative :

— C'est... très... très... bien...

L'homme regarda tristement le portrait de Carnot. Toupinard commença d'une voix affectueuse :

— Oh ! moi, tu sais, la politique !... Veux-tu déjeuner à la maison ?

— Mais volontiers ! Je te remercie, mon vieux... Seulement, il me faut faire, avant tout, ma déclaration. Je me présente ici contre un modéré...

Toupinard se contint. L'homme cligna de l'œil, offrit des confidences, mais il ne voulait parler que si Toupinard lui garantissait le secret :

— Tu me jures ?...

— Je te jure !... Mon vieux !... Pour qui me prends-tu ?

— Songe donc, — dit l'autre, — quinze cent balles et nourri... Voilà mes affiches.

Toupinard éclata :

— Ah! n... de D... de n... de D...! Ils ne me tiennent pas encore!... J'aurais dû m'attendre à ce coup-là!... Je vais leur en f..., du socialisme!... et révolutionnaire!

Le pauvre homme s'étonna, comprit. Maigre, pâle, il pleura doucement. Des larmes noyaient ses yeux rouges, coulaient vers les moustaches piteuses.

Des portes battirent : Baridel revenait. Toupinard souffla vivement :

— Ni vu ni connu, je t'embrouille!... Fais ta déclaration et marche! Je t'arrêterai à temps!... Tire-leur tes quinze cents! je t'en promets le double!... Si tu manges le morceau, pas un radis! Tu peux choisir!

Il tambourina sur les carreaux.

— Voilà! — dit Baridel, tendant la feuille signée.

Toupinard dit merci, rondement. Il supplia le chef de cabinet de ne pas négliger son rhume :

— « En avril, ne te découvre pas d'un fil!... »

Il salua, sortit en souriant. Dans le couloir, on l'entendit fredonner *la Carmagnole* :

Ah! ça ira! ça ira!...

Une giboulée cribla les vitres claires. Le soleil traversait la pluie.

J.-A. COULANGHEON

(La fin au prochain numéro.)

« SIEGFRIED »

Rien ne vaut le charme des premières impressions. Je me souviens du temps où j'entendais, enfant, pour la première fois, des fragments de Wagner chez le vieux Pasdeloup, au Cirque d'hiver. C'était quelque après-midi de dimanche brumeux et triste, à la lumière jaunâtre. On était saisi dès l'entrée par la chaleur accablante, l'étourdissement des lumières, le bourdonnement de la cohue. Les yeux étaient brûlés, la respiration étouffée, le corps tout entier à la gêne, écrasé dans un étroit espace, sur les banquettes de bois, entre d'épaisses murailles humaines. Mais, dès les premières notes, tout était oublié; on tombait dans un état d'engourdissement douloureux et délicieux. Il se peut que la gêne rendît le plaisir plus aigu. Qui connaît l'ivresse d'une ascension de montagne sait combien elle est intimement unie à la fatigue même, à l'éclat intolérable du soleil, à l'oppression du souffle, aux âpres sensations qui réveillent et stimulent la vie, qui s'enfoncent dans le corps, et sculptent avec une précision ineffaçable le souvenir d'un moment. Le confort d'une salle de spectacle n'ajoute pas à l'illusion. Peut-être est-ce donc à l'incommodité parfaite des concerts d'autrefois, que je dois d'avoir conservé si nette la mémoire de ma première rencontre avec l'œuvre de Wagner.

De quel trouble magique elle me pénétrait! Tout m'était mystérieux en elle : les sonorités nouvelles de l'orchestration, les timbres, les rythmes, les sujets; toute la poésie sauvage du lointain moyen âge, des légendes barbares, et la fièvre obscure de nos désirs et de nos angoisses cachées. Je ne comprenais pas bien. Comment l'aurais-je pu? Ces pages étaient arrachées à des œuvres qui m'étaient inconnues. Il était presque impossible de saisir l'enchaînement des idées musicales : l'acoustique de la salle, la mauvaise disposition de l'orchestre, la maladresse des exécutants, altéraient constamment le dessin ou changeaient le rapport des couleurs; tel trait qui aurait dû dominer se trouvait effacé, tel autre était dénaturé par l'inexactitude du mouvement, ou la justesse douteuse. Encore aujourd'hui, où nos orchestres de concerts se sont formés par des années d'études, il m'arrive souvent de ne pouvoir suivre la pensée de Wagner, pendant des scènes entières, que parce que je connais la partition. La netteté du chant, et par suite l'intelligence du sentiment, disparaît, étouffée sous les accompagnements. S'il en est ainsi maintenant, combien l'obscurité devait être plus grande alors! N'importe! je me sentais enveloppé de passions surhumaines. Un souffle puissant renouvelait mon souffle et me remplissait de joies et de douleurs également bienfaisantes : car les unes comme les autres respiraient la force, qui est toujours une joie. Il me semblait qu'on m'avait arraché mon cœur d'enfant, et qu'on l'avait remplacé par un cœur de héros.

Et je n'étais pas le seul. Je voyais autour de moi, sur les visages de mes voisins, le reflet des émotions que je sentais en moi. Qui dira ces expressions d'une salle de concert, ces pauvres figures, si médiocres pour la plupart, marquées par l'usure d'une vie sans idéal et sans intérêt, éteintes, endormies, et que ressuscite pendant quelques instants l'âme divine de la musique? Cela est tour à tour sublime, grotesque et touchant. Spectacle saisissant que celui de milliers d'hommes que possède une mélodie!... Quelle place avait dans ma vie ce concert du dimanche! Je ne vivais toute la semaine que dans l'attente de ces deux heures; et quand elles étaient passées, j'en réchauffais en moi le souvenir jusqu'au dimanche suivant. Cette fascination de la jeunesse par la musique de

Wagner a souvent inquiété ; on y a vu un poison pour la pensée, un danger pour l'action. Mais je ne sache pas que la génération, qui s'enivrait alors de Wagner, se soit depuis désintéressée de l'action ; et comment ne comprend-on pas que si cette musique était un tel besoin pour nous, c'est qu'elle était pour nous non la mort, mais la vie. Enfermés, étiolés, dans une civilisation urbaine et livresque à l'excès, loin de l'action, loin de la nature, loin de toute vie vraie et forte, nous nous abreuvions avidement de l'âme la plus sincère, la plus héroïque, la plus généreuse, une âme toute remplie de toutes les passions du monde et de tous les souffles de la terre. Dans les *Meistersinger*, dans *Tristan*, dans *Siegfried*, nous allions boire la joie, l'amour, la force, qui nous manquaient.

***

Au temps où je sentais si violemment la séduction de Wagner, il y avait toujours quelques délicats parmi les wagnériens mes aînés pour rabattre mon admiration, et dire, avec un sourire dédaigneux : « Ce n'est rien. On ne peut juger de Wagner au concert. Il faut l'entendre au théâtre, à Bayreuth. » — Depuis, j'ai été plusieurs fois à Bayreuth ; j'ai vu l'œuvre de Wagner à Berlin, à Dresde, à Munich, et dans d'autres villes d'Allemagne : jamais je n'ai retrouvé mon ivresse d'autrefois. On a bien tort de prétendre que la connaissance approfondie d'une belle œuvre en augmente la jouissance. Elle l'éclaire, mais la refroidit. Le mystère se dissipe. Les fragments énigmatiques entendus dans les concerts prenaient des proportions colossales par tout ce que l'esprit y ajoutait. Cette épopée des Nibelungen, d'où nous voyions surgir par éclairs des figures grandioses et étranges, aussitôt disparues, était comme une forêt aux immenses profondeurs, peuplée de tous nos songes. Maintenant nous en avons parcouru les chemins. Nous avons reconnu l'ordre et la raison souveraine qui règnent au milieu du délire apparent de l'imagination. Les héros se montrent en pleine lumière ; les moindres plis de leurs visages nous sont familiers, et nous n'éprouvons plus en leur présence l'émotion confuse et puissante des premiers jours.

Mais peut-être est-ce là simplement le fait de quelques

années de plus; et si je ne retrouve pas mon Wagner d'autrefois, c'est que je ne me retrouve plus moi-même. L'œuvre d'art, surtout l'œuvre musicale, se transforme avec nous. Ce qui me frappe aujourd'hui dans *Siegfried* n'a rien de mystérieux : c'est la clarté du génie, la netteté vigoureuse du dessin, la franchise et la force virile, la santé extraordinaire de l'œuvre et du héros.

Quand je pense que le pauvre Nietzsche, dans sa maladie de détruire tout ce qu'il avait adoré, et de poursuivre chez les autres la « Décadence », qui était en lui, l'incarne dans Wagner; — et qu'entraîné par sa verve et par sa manie de paradoxe, qui serait risible, si l'on ne se rappelait que ces étranges boutades n'étaient pas écloses en des heures de joie, il lui dénie ses qualités les plus évidentes : la force, la volonté, l'unité, la logique, l'art du développement! Ne s'amuse-t-il pas à comparer le style de Wagner à celui des Goncourt, faisant de lui, par une ironie divertissante, « *un grand miniaturiste* », le poète des « demi-teintes », le musicien des préciosités et des mélancolies, si délicat et si mou « qu'après lui, tous les musiciens paraissent *trop robustes*[1]. » — Oh! que c'est bien là peindre, du même coup, Wagner et son temps! Qui ne reconnaîtrait la Tétratologie dans ces tableautins, vus à la loupe, délicatement léchés; — et Wagner, dans cet élégiaque de salon, bellâtre et alangui; — et les musiciens contemporains, dans cette réunion d'athlètes « trop robustes »! — Le plaisant de ce jeu d'esprit, c'est qu'il a été pris au sérieux aujourd'hui par certains arbitres des élégances, trop heureux de contrecarrer, quelle qu'elle soit, l'opinion ordinaire.

Qu'il y ait dans Wagner une partie décadente, où s'accuse l'hypertrophie de la sensibilité, et, si l'on veut, l'hystérie et la névrose modernes, je n'en doute pas. Si elle n'y était point, il ne serait pas représentatif de son époque, comme tout grand artiste le doit être. Mais il y a bien autre chose en lui; et si les femmes et les jeunes gens ne voient rien au delà, cela ne prouve que leur impossibilité de sortir d'eux-mêmes. Il y a beau temps que Wagner se plaignait à Liszt

1. F. Nietzsche : *Le Cas Wagner*, traduction Daniel Halévy et Robert Dreyfus, pp. 34 et 35.

« que public et artistes ne sauraient entendre et comprendre que le côté le plus efféminé de son œuvre; ils n'en saisissent pas l'énergie. » — « Mes prétendus succès, dit-il ailleurs, ne reposent que sur des malentendus. Ma renommée publique ne vaut pas une coquille de noix. » — N'a-t-il pas été acclamé, patronné, accaparé, pendant un quart de siècle, par tous les décadents littéraires et artistiques de l'Europe? Mais qui a vu en lui le musicien robuste, le classique, le direct et unique successeur de Beethoven? l'héritier de son génie héroïque et pastoral, de son souffle d'épopée, de sa métaphysique passionnée, de ses rythmes de bataille, de ses phrases napoléoniennes, aux allures de fanfares, aux grandes enjambées?

Nulle part plus qu'en *Siegfried*. Déjà dans la *Walküre*, certains rôles, certaines phrases, de Wotan, de Brünnhilde, surtout de Siegmund, sont tout proches des *Symphonies* et des *Sonates* : je ne puis jouer le récitatif *con espressione e semplice* de la dix-septième sonate pour piano (op. 31, n° 2) sans qu'il évoque pour moi les sombres solitudes des forêts de la *Walküre*, et le héros fugitif et traqué. Mais dans *Siegfried*, ce ne sont pas seulement des ressemblances de détail, c'est l'esprit même de toute l'œuvre, poème et musique. Je ne puis m'empêcher de croire que Beethoven, qui aurait peut-être haï *Tristan*, eût adoré *Siegfried*. C'est l'incarnation la plus complète de l'âme de la vieille Allemagne, virginale et brutale, candide et malicieuse, pleine d'humour, de sentimentalisme, de pensée profonde, rêvant de batailles sanglantes et joyeuses, à l'ombre des chênes gigantesques, et au chant des oiseaux.

***

Il faut bien le dire : pour l'esprit, et pour la forme, *Siegfried* est exceptionnel dans l'œuvre de Wagner. Il déborde de joie. Seuls, les *Meistersinger* peuvent rivaliser de gaieté avec lui. Et, dans les *Meistersinger* même, on ne peut trouver un aussi juste équilibre de la poésie et de la musique. Il respire la parfaite santé et le bonheur sans mélange.

Or il est admirable qu'il soit sorti justement de la souffrance et de la maladie. L'époque où Wagner l'écrivit est une

des plus tristes de sa vie. — Il en est presque toujours ainsi en art. On se trompe en cherchant dans les œuvres d'un grand artiste l'explication de sa vie. Cela n'est vrai que par exception. Il y a gros à parier, le plus souvent, que ses œuvres disent exactement le contraire de sa vie, ce qu'il n'a pas pu vivre. L'objet de l'art est de suppléer à ce qui manque à l'artiste. « L'art commence où la vie cesse », a dit Wagner. Un homme d'action se plaît rarement aux œuvres d'art violentes. Borgia et Sforza patronnaient Léonard. Les hommes robustes et sanguins du XVIIe siècle, l'apoplectique cour de Versailles, où la lancette de Fagon joue un rôle si nécessaire, les généraux et les ministres qui dragonnaient les protestants et brûlaient le Palatinat, aimaient la douceur sucrée de l'opéra le plus fade qui ait jamais été. Napoléon, qui pleurait à la lecture de Paul et Virginie, se délectait de la musique clairette du pâle Paesiello. Un homme fatigué d'une vie trop active cherche le repos dans l'art; un homme, trop à l'étroit dans une vie médiocre, cherche l'action dans l'art. Un grand artiste écrit presque fatalement une œuvre gaie, quand il est triste; une œuvre triste, quand il est gai. La *Symphonie à la joie* de Beethoven est fille de la misère. Les *Meistersinger* de Wagner ont été composés immédiatement après l'écrasement de *Tannhaüser* à Paris. On s'évertue à chercher dans *Tristan* la trace d'une passion de Wagner, et Wagner dit lui-même : « Comme dans toute mon existence, *je n'ai jamais goûté vraiment le bonheur de l'amour*, je veux à ce beau rêve élever un monument; j'ai dans la tête le plan d'un *Tristan et Ysolde*. » Il en est de même pour l'heureux et insouciant *Siegfried*.

*
* *

La première idée de *Siegfried* est contemporaine de la Révolution de 1848. On sait que Wagner y prit part avec la passion qu'il mettait à tout. Son biographe attitré, M. Houston Stewart Chamberlain, — celui qui, avec M. Henri Lichtenberger, a le mieux pénétré et expliqué cette âme aux mille replis, mais qui, moins complètement que M. Lichtenberger, a pu se dégager de certaines préoccupations apologétiques, qui troublent parfois l'impartialité de son jugement, — s'est donné

beaucoup de mal pour prouver que Wagner avait toujours été un patriote et un monarchiste allemand : — ce qu'il est peut-être devenu, mais plus tard (et ce ne fut pas, je crois, la dernière phase de son évolution). — Les faits parlent d'eux-mêmes : le 14 juin 1848, dans un discours fameux à l'Association nationale démocratique, Wagner attaque violemment l'organisation sociale actuelle ; et il réclame à la fois « l'abolition de l'argent » et « l'extinction du dernier reflet de l'aristocratie ». Dans l'*Œuvre d'art de l'avenir* (1849), il montre au delà du « nationalisme local » la venue prochaine de « l'universalisme supranational ». Et ce ne sont pas des mots : il risque sa vie pour ses idées. M. Chamberlain lui-même cite le récit d'un témoin, qui le vit en mai 1849 distribuant des proclamations révolutionnaires aux troupes qui assiègent Dresde : c'est miracle qu'il ne soit pas arrêté et fusillé. On sait qu'après la prise de Dresde, un mandat d'amener fut lancé contre lui, et qu'il passa en Suisse, avec un passeport, sous un nom emprunté. — S'il est vrai que, plus tard, Wagner déclara qu'il était alors « engagé dans l'erreur, et entraîné par la passion », il n'importe pour l'histoire de cette période. Les erreurs et les passions font partie intégrante d'une vie ; et l'on n'a pas le droit de les supprimer d'une biographie, sous prétexte que, vingt ou trente ans après, le héros les a démenties. Elles n'en ont pas moins été, pendant un temps, les maîtresses de ses actions, et les inspiratrices de sa pensée. — C'est de la Révolution que sort directement *Siegfried*.

En 1848, Wagner ne songe pas encore à une Tétralogie, mais à un opéra héroïque en trois actes, dont *la Mort de Siegfried* est le titre, et qui doit symboliser dans le trésor des Nibelungen la puissance fatale de l'or, et dans Siegfried, « le rédempteur socialiste, venu sur terre pour abolir le règne du capital ». Puis le projet se développe. Wagner remonte le fleuve de la vie de son héros. Il rêve à son enfance, à la conquête du trésor, au réveil de Brünnhilde ; et en 1851, il écrit le poème du *Jeune Siegfried*. Siegfried et Brünnhilde représentent l'humanité future, les temps nouveaux qui s'accompliront quand la terre sera délivrée du joug de l'or. Puis il remonte plus haut encore, jusqu'aux sources de la légende ; et Wotan paraît, symbole de notre temps, de l'homme tel que

nous sommes, par opposition à Siegfried qui est l'homme tel que nous devrions être, tel qu'il sera[1]. Enfin il imagine « le Crépuscule des Dieux »; et le Walhall s'écroule avec la société présente, pour faire place à l'humanité régénérée. Wagner écrit, à Uhlig, en 1851, que l'ensemble de l'œuvre devait être joué « après la grande révolution[2] ».

Le public de l'Opéra serait probablement bien étonné d'apprendre qu'il acclame une œuvre révolutionnaire, dirigée expressément par Wagner contre ce capital détesté, dont la ruine lui tenait si fort à cœur. Il ne se doute guère non plus de tout ce que ces pages de joie rayonnante cachent de douleur.

Wagner était à Zurich, après un séjour à Paris, où il avait tant souffert, « de dégoût pour le monde artistique et d'horreur pour la contrainte qu'il s'était imposée », qu'il fut atteint « d'une maladie nerveuse qui faillit le tuer ». Il se remit à son *Jeune Siegfried*, qui lui « procura de grandes joies. Mais je suis malheureux, dit-il, de ne pouvoir que chanter. Je travaille sans me donner le change un seul instant. Je sens que c'est une illusion, et que rien ne vaut la réalité ». — « Ma santé n'est pas bonne. Mon système nerveux est dans un état inquiétant d'affaiblissement progressif. Ma vie toute d'imagination, sans action suffisante, me fatigue au point que je ne puis plus travailler qu'à de longs intervalles, et en m'interrompant souvent, sous peine de m'exposer à une longue et douloureuse souffrance... Je suis très seul. J'aspire souvent à la mort. » — « Tant que je travaille, je puis me faire illusion ; mais dès que je me repose, l'illusion se dissipe, et alors je suis indiciblement misérable. Oh ! la belle existence d'artiste que voilà ! Comme je la donnerais volontiers pour une semaine de vraie vie ! » — « Je ne comprends pas comment

1. « Regarde bien Wotan : il nous ressemble à s'y méprendre ; il est la somme de l'intelligence actuelle, tandis que Siegfried est l'homme attendu, voulu par nous, l'homme de l'avenir, qui ne peut être fait par nous, qui doit se faire lui-même par notre anéantissement, — l'homme le plus parfait que je puisse imaginer. » (Wagner à Roeckel, 25 janvier 1854). — Pour l'histoire de cette période, et la genèse de l'*Anneau du Nibelung*, voir le chapitre III du livre excellent de M. Henri Lichtenberger : *Richard Wagner poète et penseur*; — et la correspondance de Wagner avec Liszt, Uhlig et Roeckel.

2. 12 novembre 1851.

un homme vraiment heureux peut avoir l'idée de faire de l'art. Si nous avions la vie, nous n'aurions pas besoin de l'art. Quand le présent ne nous offre plus rien, nous crions par l'œuvre d'art : « Je voudrais ! » Pour ravoir ma jeunesse, ma santé, pour jouir de la nature, pour une femme qui m'aimerait sans réserve, pour de beaux enfants, je donne *tout mon art*. Le voilà ! Donne-moi le reste. »

Ainsi est écrit le poème de la Tétralogie, parmi des alternatives, où, comme il le dira plus tard, il a pensé vingt fois « à abandonner l'art et tout, pour redevenir un homme sain, normal, pour redevenir un homme de la nature ». Il se met à en composer la musique dans ce même état de souffrance, chaque jour plus aiguë. « Mes nuits sont le plus souvent sans sommeil ; épuisé et misérable, je sors du lit avec la perspective d'une journée qui ne m'apportera pas une seule joie. La société me torture, et je la fuis, pour me torturer moi-même. Le dégoût me ronge, quoi que j'entreprenne. Cela ne peut pas durer. Je ne peux pas tolérer plus longtemps cette vie. Je me donnerai la mort plutôt que de continuer à vivre ainsi... Je ne crois plus à rien, je n'ai plus qu'un désir : dormir, — dormir d'un sommeil si profond que tout sentiment de misère humaine soit aboli pour moi. Ce sommeil, je devrais bien pouvoir me le procurer : ce n'est pas bien difficile. » Pour se distraire, il va en Italie, à Turin, Gênes, la Spezzia, Nice. « Mais là, dans ce monde étranger, sa solitude lui apparaît si épouvantable, qu'il tombe subitement dans un accablement profond, et ne peut assez vite rentrer à Zurich. » C'est alors qu'il écrit la musique insouciante et sereine du *Rheingold*. Il commence la partition de la *Walküre*, à une époque où « l'état de souffrance est son état normal », et où il découvre Schopenhauer, qui confirme et éclaire son pessimisme instinctif. Il va, au printemps de 1855, donner des concerts à Londres. Il en revient malade, exaspéré de ce nouveau contact avec le monde. Il a grand'peine à reprendre la *Walküre*. Il la termine « au milieu de fréquents accès d'érysipèle facial ». Il lui faut faire une cure d'hydrothérapie à Genève ; et c'est à ce moment, tandis que gronde déjà dans sa pensée l'idée de *Tristan*, où il veut peindre « l'amour comme un

supplice effroyable », qu'il commence la partition de *Siegfried* (fin de 1856). L'obsession tyrannique de *Tristan* ne lui permet pas de l'achever; il est brûlé par sa fièvre meurtrière; il abandonne *Siegfried,* en plein second acte; et il se jette furieusement dans *Tristan* : « Je veux satisfaire mon désir d'amour jusqu'au complet assouvissement; et, dans les plis du drapeau noir qui flotte au dénouement, je veux m'envelopper pour mourir. » — Il ne terminera *Siegfried,* après plusieurs autres interruptions, que quatorze ans plus tard, à la fin de la guerre franco-allemande, le 5 février 1871.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de cette idylle héroïque. Il n'est peut-être pas mauvais de rappeler de temps en temps au public ce qu'une ou deux heures de distraction pour lui représente souvent d'années de souffrances pour l'artiste[1].

*
* *

Se souvient-on de l'amusant récit fait par Tolstoy d'une représentation de *Siegfried*?

Quand je suis arrivé, un acteur en maillot était assis devant un objet qui devait figurer une enclume; il portait perruque et barbe postiche; ses mains blanches, soignées, n'avaient rien de l'ouvrier; l'air dégagé, le ventre proéminent et l'absence de muscles trahissaient facilement l'acteur. D'un marteau invraisemblable, il frappait, comme on n'a jamais frappé, un glaive non moins fantaisiste. On pouvait deviner qu'il était un nain, parce qu'il marchait en pliant les jambes aux genoux. Il cria longuement, la bouche étrangement ouverte. L'orchestre émettait aussi des sons bizarres, des commencements sans suite. Puis un autre acteur parut, avec une corne en bandoulière, conduisant un homme travesti en ours et qui marchait à quatre pattes. Il lâcha l'ours sur le nain, qui se sauva, oubliant cette fois de plier les jambes. L'acteur à face humaine représentait le héros Siegfried. Il cria longtemps, et le nain lui répondit de même. Un pèlerin arriva : c'était le dieu Wotan. En perruque lui aussi,

1. Toutes les citations de Wagner qui précèdent sont extraites des lettres à Roeckel du 14 août 1851, du 12 septembre 1851, du 25 janvier 1854 et du 23 août 1856; des lettres à Uhlig de l'été de 1851 et du 12 janvier 1852; des lettres à Liszt du 30 mars 1853 et du 15 janvier 1854. — Je cite le plus souvent la correspondance de Wagner avec Liszt et avec Uhlig d'après la traduction de M. H. Lichtenberger, et la correspondance avec Roeckel d'après la traduction de M. Maurice Kufferath.

campé, avec sa lance, dans une pose niaise, il raconta à Mime ce que celui-ci n'ignorait pas, mais ce qu'on avait besoin de faire connaître au public. Puis Siegfried saisit les morceaux qui devaient représenter les débris de glaive, les forgea, et chanta : « Heaho, heaho, hoho ! Hoho, hoho, hoho, hoho ! Hoheo, haho, haheo, hoho ! » — et ce fut la fin du premier acte. — Tout cela était si faux, si stupide, que j'avais eu de la peine à rester assis jusqu'au bout et à ne pas m'en aller. Mais mes amis me prièrent de rester, m'assurant que le second acte serait meilleur.

La scène représente une forêt. Wotan réveille le dragon. D'abord le dragon dit : « Je veux dormir. » Puis il sort de la grotte. Le dragon est représenté par deux hommes revêtus d'une peau verte à laquelle adhèrent des écailles. A un bout de la peau, ils agitent une queue ; à l'autre bout, ils font ouvrir une gueule de crocodile, d'où s'échappe du feu. Le dragon, qui a pour tâche d'être épouvantable, et il épouvanterait sans doute des enfants de cinq ans, — prononce d'une voix de basse certaines paroles. C'est si bête, si puéril, qu'on s'étonne d'y voir assister de grandes personnes ; et pourtant des milliers de gens soi-disant instruits regardent, écoutent avec attention et s'extasient. Arrive Siegfried avec sa corne. Il se couche dans une pause qui est censée être belle, et tantôt il discourt avec lui-même, tantôt il garde le silence. Il veut imiter le chant des oiseaux. Il coupe un jonc avec son glaive, et en fait une flûte. Mais il joue mal de la flûte et se met alors à souffler dans la corne. Cette scène est insupportable. Pas la moindre trace de musique. Je m'exaspérais à voir autour de moi trois mille personnes écouter docilement cette absurdité et l'admirer par devoir. Je parvins encore, à force de courage, à voir la scène suivante, la lutte de Siegfried contre le dragon, — mugissements, feux, brandissements de glaive ; — mais ensuite je n'y pus plus tenir, et je m'enfuis du théâtre avec un sentiment de dégoût qui n'a pu s'effacer jusqu'ici [1].

J'avoue que je ne puis lire cette réjouissante critique sans rire de bon cœur. Je n'éprouve pas ici la sensation pénible que me causent les ironies maladives et mauvaises de Nietzsche. Autrefois ce m'était un chagrin que deux hommes que j'aimais avec la même affection, deux hommes que je vénérais comme les deux plus grandes âmes de l'Europe, que Tolstoy et Wagner fussent restés étrangers et hostiles l'un à l'autre. Je ne pouvais supporter la pensée que le génie, qui est fatalement condamné à n'être qu'imparfaitement compris

1. Tolstoy, *Qu'est-ce que l'Art ?* traduction de Halpérine-Kaminsky, pp. 216 et suivantes.

de la foule, s'acharne à rendre sa solitude plus étroite et plus amère en se refusant, avec une sorte d'entêtement jaloux, à se rapprocher de ses pairs, et à leur tendre la main. Mais quand j'y réfléchis aujourd'hui, je trouve que c'est mieux ainsi. La première vertu du génie, c'est la sincérité. Or, si un Nietzsche a dû faire effort pour *ne pas* comprendre Wagner, en revanche il est naturel qu'un Tolstoy lui soit fermé; et il serait presque choquant qu'il le comprît. Chacun d'eux a son rôle, et ne doit pas l'altérer : le rêve merveilleux de Wagner, son intuition magique de la vie intérieure, ne nous est pas moins bienfaisant que l'implacable vérité avec laquelle Tolstoy pénètre la société moderne, et déchire les voiles hypocrites dont elle se couvre. J'admire donc *Siegfried*, et n'en goûte pas moins la satire de Tolstoy ; j'aime ce robuste humour, qui est un des caractères les plus frappants de son réalisme, un de ceux qui contribuent le plus à sa ressemblance — que lui-même a notée — avec Rousseau : tous deux, représentants d'une civilisation ultra-raffinée, tous deux apôtres intransigeants du retour à la Nature[1].

1. Le rude persiflage de Tolstoy rappelle ici les sarcasmes de Rousseau contre l'opéra de Rameau. C'est presque sur le même ton qu'il raille, dans *la Nouvelle Héloïse*, le pathétique et le fantastique de théâtre. Il y est déjà question de monstres, « de dragons, animés par un lourdaud de Savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête... On assure qu'il y a une quantité prodigieuse de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts... Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons où à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse... Les chars des dieux et des déesses sont composés de quatre solives encadrées, et suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces solives est une planche en travers, sur laquelle le dieu s'assied ; et, sur le devant, pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char... Le théâtre est garni de petites trappes carrées qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue des démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs, qui branlent en l'air, suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles du ciel... Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissements dont retentit le théâtre... On voit les actrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissements de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arrière, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant : on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent que leurs chants ceux qui les écoutent ; et ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlements sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battements de mains, on les pren-

En réalité, ce n'est pas à *Siegfried* que s'adresse la critique de Tolstoy; et Tolstoy est plus près qu'il ne croit de la pensée de ce drame. Siegfried n'est-il pas aussi l'incarnation héroïque de l'homme libre et sain, de l'homme primitif, sorti directement de la Nature[1]? Par de tout autres moyens, Wagner combat la civilisation, à qui Tolstoy livre l'assaut; et si leurs efforts à tous deux sont également grands, le résultat pratique est — il faut bien le dire — aussi médiocre d'un côté que de l'autre.

Où les railleries de Tolstoy s'attaquent justement, c'est non à l'œuvre de Wagner, mais à sa représentation. Toutes les splendeurs de la mise en scène n'en cachent point l'enfantillage; et le dragon Fafner, les béliers de Fricka, l'ours, le serpent, et toute la ménagerie du Walhall, n'ont jamais cessé d'être ridicules. Je ferai seulement observer que Wagner n'a pas échoué à rendre le dragon effrayant, comme le dit Tolstoy: il ne l'a pas essayé. Il lui a donné volontairement, nettement, un caractère comique. Le texte et la musique font de Fafner une sorte d'ogre, bonhomme au fond, et surtout grotesque.

drait pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçants, et qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire: on souffre tandis qu'ils durent; mais on en est si aise de les voir finir sans accident, qu'on en marque volontiers de la joie... A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très dignement ceux de l'orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instruments, sans mélodie, un ronron traînant et perpétuel de basses, chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendue de ma vie, et que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espèce de psalmodie à laquelle il n'y a d'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hasard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand'peine et à grand bruit un certain homme de l'orchestre. Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds, et tout le corps, pour courir après la mesure, toujours prête à leur échapper... etc. »

J'ai reproduit ce passage un peu long, pour montrer combien l'impression de l'opéra de Rameau sur ses contemporains ressemblait à celle du drame de Wagner sur ses ennemis. Ce n'est pas sans raison qu'on a fait de Rameau un précurseur de Wagner, comme de Rousseau un précurseur de Tolstoy.

1. « Suivre les impulsions de mon cœur, c'est là ma loi suprême; ce que j'accomplis en obéissant à mon instinct, c'est là ce que je dois faire. Cette voix est-elle pour moi maudite ou bénie? Je ne sais, mais je lui cède, et ne m'efforce jamais d'aller à l'encontre de ma volonté. »

(*Esquisse de Siegfried*, écrite en 1848. — Traduction H. Lichtenberger.)

Au reste, je ne disconviens pas que la réalisation scénique ajoute moins qu'elle n'enlève à ces grandes féeries philosophiques. Un ami de Wagner m'a raconté qu'aux fêtes de 1876, à Bayreuth, tandis qu'il suivait attentivement dans sa lorgnette une scène du *Ring*, deux mains s'appuyèrent sur ses yeux, et la voix de Wagner lui dit, impatientée : « Ne regardez donc pas tant ! Écoutez ! » — Le conseil est bon. Il est des raffinés qui prétendent que la meilleure façon de goûter, au concert, une des dernières œuvres de Beethoven, dont la sonorité est défectueuse, c'est de se boucher les oreilles, et de lire la partition. On pourrait dire, avec moins de paradoxe, que la meilleure façon de suivre une représentation de Wagner, c'est de l'écouter, les yeux fermés. Si complète est la musique, si puissante est sa prise sur l'imagination, qu'elle ne laisse rien à désirer; et ce qu'elle suggère à l'esprit est infiniment plus riche que tout ce que les yeux peuvent voir. Je n'ai jamais partagé l'opinion wagnérienne que l'œuvre deWagner n'a tout son sens qu'au théâtre. Ce sont des symphonies épiques. Je leur voudrais pour cadre des temples, pour décors l'horizon illimité de notre pensée, et pour acteurs nos rêves.

*
* *

Et pourtant le premier acte de *Siegfried* est une des parties les plus vivantes et les plus scéniques de la Tétralogie. Rien ne m'avait plus entièrement satisfait à Bayreuth, pour le jeu des acteurs et l'effet dramatique. Le fantastique de personnages comme Alberich et Mime, qui semblent dépaysés en France, a des racines profondes dans l'imagination allemande. Les acteurs de Bayreuth excellaient à leur donner une vie saisissante, d'un réalisme trépidant et grimaçant. Burgstaller, qui débutait alors dans Siegfried, y apportait une gaucherie juvénile et fougueuse, dont le naturel s'accordait à merveille avec son personnage. Je me souviens de quelle ardeur, qui ne semblait pas jouée, il faisait le forgeron héroïque, travaillant en vrai ouvrier, versant le charbon sur le feu, l'attisant avec son souffle, faisant rougir la lame, la trempant dans l'eau fumante, la pétrissant sur l'enclume,

avec des éclats de gaieté homérique, entonnant à pleine voix l'hymne superbe de la fin du premier acte, qui semble un air de Bach ou de Händel.

Mais combien, malgré tout, il est plus beau de rêver, ou d'entendre au concert, ce poème d'une grande âme adolescente! Combien surtout parle plus directement au cœur, ainsi, le merveilleux murmure de la forêt, au second acte! Si poétiques que soient les décors des clairières et des bois, si fluide et mouvante que coule, au travers des arbres, la lumière, dont on joue maintenant, dans nos théâtres, comme d'un orgue aux multiples claviers, c'est presque un contresens d'écouter, les yeux ouverts, cette musique d'une belle journée d'été, le balancement des arbres aux milliers de petites voix frémissantes, le bourdonnement de la terre, le frôlement du vent, les chants magiques des oiseaux dont les sonorités étranges flottent dans les profondeurs liquides du ciel bleu, le silence vibrant plein de vies invisibles, tout ce divin sommeil dans les bras maternels de la Nature au mystérieux sourire.

*
* *

Wagner laissa Siegfried endormi dans la forêt, pour s'embarquer sur le funèbre vaisseau de *Tristan et Ysolde*. Il se sépara de lui avec déchirement.

« J'ai conduit mon jeune Siegfried au fond de la forêt solitaire : là, je l'ai couché au pied d'un tilleul et j'ai pris congé de lui en versant des larmes. J'ai usé de contrainte envers moi-même. Je l'ai arraché de mon cœur pour l'enterrer tout vivant. Il m'a fallu me livrer un rude et dur combat avant d'en venir là... Le reprendrai-je jamais? C'est fini. N'en parlons plus.[1] »

Wagner avait raison de pleurer. Il sentait bien qu'il ne retrouverait plus jamais son jeune Siegfried. Il le réveilla dix ans plus tard. Mais ce n'est plus le même. — Le superbe troisième acte n'a plus la fraîcheur unique des deux premiers. Wotan y a pris une place considérable, et, avec lui, le raisonnement, le pessimisme ont envahi le drame. Le génie est peut-

1. Wagner à Liszt, 28 juin 1857.

être plus haut et plus maître de lui (le réveil de Brünnhilde a une grandeur antique) ; mais il n'a plus la flamme et l'abondance juvénile. — Je sais que telle n'est point l'opinion de la plupart des wagnériens ; mais, à l'exception de quelques pages d'une beauté sublime, je n'ai jamais pu aimer complètement les deux scènes d'amour de la fin de *Siegfried* et du commencement de la *Götterdämmerung*. J'y trouve de l'emphase et de la déclamation. Un raffinement presque excessif y confine à la platitude. Dans la trame du duo, il y a des trous musicaux, de la fatigue, quelque chose de morcelé. La lourde carrure des dernières pages de *Siegfried* rappelle les *Meistersinger*, qui sont de cette époque. Ce n'est plus la même joie, la même qualité de joie, que dans les premiers actes.

N'importe, c'est la joie ; et si splendide a été l'inspiration première de l'œuvre que les années n'ont pu en éteindre l'éclat. On voudrait arrêter là l'épopée ; on voudrait éviter la sombre *Götterdämmerung*. On ne saurait croire combien, pour des cœurs sincères qui sentent profondément, le triste quatrième jour de la Tétralogie est douloureux. Je me souviens des larmes que je voyais verser, à Bayreuth, au dénouement du *Ring*, et de ce mot d'un ami, au sortir du théâtre, tandis que nous descendions la colline dans la nuit : « Il me semble que je reviens de l'enterrement de quelqu'un que j'ai beaucoup aimé. » C'est en effet une sorte de deuil. Et il y a peut-être quelque chose d'un peu disproportionné à bâtir un tel monument pour une telle conclusion : la Mort universelle, — ou du moins à faire de cet ensemble un objet de spectacle et d'enseignement. *Tristan* arrive au même but avec bien plus de puissance, car il est plus rapide. D'ailleurs, sa fin soulage : la vie, dans *Tristan*, est odieuse. Il n'en est pas de même ici : malgré l'absurde trahison du sort, qui s'acharne contre l'amour de Siegfried et de Brünnhilde, la vie est joyeuse, désirable, puisqu'il y a des êtres tels qu'eux, et qu'ils s'aiment ; ici la mort paraît un cataclysme grandiose, mais affreux. Et l'on ne peut dire que le *Ring* souffle l'esprit de renoncement et de sacrifice, comme *Parsifal* : le renoncement et le sacrifice y sont seulement exprimés ; ils ne sont pas communicatifs ; ils ne sont pas une douceur, en dépit de l'élan suprême qui pousse Brünnhilde au bûcher. On a l'impression d'une fosse ouverte

devant soi, et l'angoisse effroyable au moment d'y tomber, ou d'y voir tomber ceux qu'on aime.

Bien souvent, j'ai déploré que la première conception de Wagner eût changé au cours des années; et, malgré le colossal dénouement de la *Götterdämmerung*, — (qui fait moins d'effet, d'ailleurs, au théâtre qu'au concert: car, lorsque Siegfried est mort, le vrai drame est fini), — je ne puis penser sans regret à ce qu'eût été, d'une seule coulée, l'épopée optimiste du révolutionnaire de 48. Elle eût été moins vraie, dit-on. En quoi est-il plus vrai que la vie soit mauvaise? Elle n'est ni mauvaise, ni bonne : elle est ce que nous la faisons, et ce que nous la voyons. La joie est aussi vraie que la douleur, et quelle féconde source d'action! Il y a tant de bonté dans le rire d'un grand homme! Saluons-en, dans *Siegfried*, la lumineuse et passagère gaieté.

Wagner a écrit à mademoiselle de Meysenbug : « Je viens de relire, par hasard, la vie de Timoléon dans Plutarque. Cette vie, chose tout à fait inouïe et rare, se termine d'une manière heureuse, et c'est un cas exceptionnel dans l'histoire. Cela fait du bien de penser que la chose soit possible. J'en ai ressenti une émotion profonde. »

J'ai la même émotion en entendant *Siegfried:* — si bienfaisant et si rare, presque unique dans le grand art tragique, est le spectacle du bonheur!

ROMAIN ROLLAND

AU PAYS DES JOUETS

I

JOUJOUX ROYAUX ET IMPÉRIAUX

Je viens de faire un voyage de découvertes à travers le monde des jouets. J'ai vu les bazars parisiens où grimacent les polichinelles multicolores, où les bébés précieux sourient aux troupes pacifiques des animaux en carton-pâte et caoutchouc durci. Dans le hall du Tribunal de Commerce, j'ai admiré les lauréats du fameux concours, pantins parisiens, gavroches du peuple joujou, réunis en un « syndicat de défense » contre les hordes germaines accourues, chaque année, de Nuremberg. Enfin, dans les salles d'un petit musée, des poupées exotiques et des poupées très vieilles, promues à la dignité d'objets d'art m'ont parlé mélancoliquement de pays lointains et d'enfances défuntes.

J'aurais bien voulu interroger, sur les secrets des cours et la politique européenne, les petits soldats russes du tsar Nicolas Ier et les poupées de la reine Victoria. Sa Gracieuse Majesté elle-même a conté, dans un *magazine*, l'histoire des cent trente-deux poupées qui furent les meilleures amies de sa « triste enfance » *(sad chilhood)*. Elle avait huit ou dix ans; elle ne prévoyait pas sa grandeur future, et elle habitait avec sa mère le palais délabré de Kensington, où elle s'ennuyait comme une princesse de légende... Lasse de jouer seule, elle se créa une famille, des compagnes, des sujettes, un peuple

de petites créatures au nez camard, aux joues vermillonnées, aux sourcils formés d'un gros trait de peinture noire. Habillées par ses soins, baptisées par son caprice, les poupées de Victoria représentaient des héros de Walter Scott, des personnages célèbres de l'histoire d'Angleterre, des amis, des serviteurs de la maison royale. Il y avait une miss Pool et une lady Brighton, un maître de danse, une vachère de Balmoral, la Suissesse Ernestine, et un grand nombre de danseuses et d'actrices, la Taglioni, Sylvie Leconte, Célestine, étoiles éteintes aujourd'hui, qui brillaient alors dans les ballets, dans l'*Anneau magique*, *la Bayadère*, la *Sleeping Beauty* et la fameuse *Sylphide*.

On prétend que, la veille du couronnement, la fillette, devenue Victoria Ire, rangea toutes ces poupées sur la table de la salle à manger pour une sorte de répétition générale où serait figurée la cérémonie du lendemain. La duchesse de Northumberland fit évoluer entre les groupes une petite reine, haute de quelques centimètres, qui avançait, reculait, saluait suivant les règles du protocole. Soixante ans plus tard, la souveraine, vieillie, se fit apporter à Osborne ces chères compagnes de sa première jeunesse, un peu meurtries, fanées, ridicules avec leur face rubiconde et leurs atours désuets. L'entrevue aurait inspiré à Charles Dickens une fantaisie humoristique et morale, à la manière de ses contes de Noël.

Quant aux soldats moscovites sculptés d'après les dessins d'Horace Vernet, ils fourniraient à M. Edmond Rostand le sujet d'une ode. « Pawlowski » aux tiares de cuivre, « Préobrajensky » au shako gigantesque surmonté d'un gigantesque plumet, ils ornent encore le cabinet de travail du tsar à Tsarkoé-Sélo ; ils doivent connaître tous les secrets de l'Alliance... Moins heureux furent les soldats de Napoléon III.

Une nuit d'hiver, le maître sculpteur Frémiet traversait la cour du Carrousel. Il y avait bal aux Tuileries, et deux soldats, un guide et un canonnier à cheval, montaient la garde devant le petit arc de triomphe. Drapés dans leur manteau, la carabine au poing, immobiles sur le sol de neige, parmi les lueurs et les ombres mouvantes, ils avaient un faux air de fantômes attendant la « revue nocturne ». Raffet les eût dessinés ; Frémiet les modela, de souvenir, et l'Empereur charmé lui commanda toute une série de statuettes en cire qui représente-

raient les types et les uniformes de l'armée française. Les ateliers du Comité d'artillerie fournirent les sabres et les fusils; les harnais furent fabriqués avec de la peau de gant, les talpacks avec de la soie floche hachée, les étoffes avec du drap d'uniforme réduit en poudre et appliqué sur la cire.

Le Prince Impérial s'improvisa général en chef de cette petite troupe et lui fit livrer tant de batailles que M. Frémiet dut soigner les blessés et ressusciter les morts. En 1871, ils trouvèrent leur Waterloo dans l'incendie des Tuileries. Mais quatorze modèles avaient été coulés en bronze : j'ai pu les voir chez l'éditeur de Frémiet. Le canonnier à cheval, le sapeur coiffé du bonnet à poil qui se confond presque avec sa barbe, le zouave romantique qui rêve assis sur un rocher, le turco trop francisé peut-être, la sœur de charité à la grande robe rigide, la cantinière fringante, le grenadier, le carabinier, sont d'amusants petits chefs-d'œuvre, d'un art sobre, large et précis. Qu'elle est vivante et qu'elle devait être ressemblante, la statuette équestre de Napoléon III ! Pourquoi ces quatorze figures ne sont-elles pas au musée des Invalides, où le général de la Noë exposera bientôt toute une armée de petits soldats levée par l'Alsacien Wurtz ?

II

CHEZ LES POUPÉES

Connaissez-vous le Musée pédagogique ? C'est un bâtiment vieillot, paisible, qui montre une façade étroite derrière la grille d'une petite cour, rue Gay-Lussac. Le rez-de-chaussée, un peu obscur, toujours désert, orné de moulages, de tableaux synoptiques et de cartes géographiques, surprend par son aspect scolaire. On dirait une salle de classe trop bien tenue, dont tous les élèves seraient morts d'ennui depuis longtemps. Les seuls êtres animés qu'on y rencontre sont des hommes et des femmes modestement vêtus, chargés de serviettes en cuir et généralement myopes. Est-ce là la serviette, ou le lorgnon, ou l'indéfinissable marque professionnelle, qui révèle

des instituteurs et des institutrices? Parfois un monsieur mûr, la boutonnière lisérée de violet, un « monsieur l'Inspecteur », vient feuilleter un rapport, ou consulter un ouvrage dans la bibliothèque. Tous les instituteurs que harcèle le souci d'un examen doivent aimer cette bibliothèque du Musée pédagogique qui leur offre gratis ses livres spéciaux, ses tables couvertes d'un tapis « vert billard », la froide lumière de ses hautes fenêtres, son atmosphère de silence et de paix.

Ce temple de la muse Pédagogie n'a rien de folâtre, et la nuit sans doute on y voit rôder les fantômes de Jacotot et de Pestalozzi. Pourtant, si vous montez l'escalier jusqu'au deuxième étage, — croyant trouver des cartes géographiques, des tableaux synoptiques, des tapis vert billard, des candidats au « certificat d'aptitude » et des officiers d'Académie, — vous entrerez tout à coup dans un pays merveilleux, dans le Royaume des Poupées...

Là règne un enchanteur, le bon Frœbel qui, le premier, ouvrit sur la nature les fenêtres de l'école et transforma l'antique magister en un « jardinier d'âmes ». Il aima l'enfance passionnément, en père et en poète, et aussi en honnête Allemand qui applique son système avec une consciencieuse naïveté. Plus de férules, plus de grimoire!... Le maître — qui est presque toujours une jeune maîtresse — a les mains pleines de « dons » : balles aux nuances variées, brins de jonc et de paille. L'écolier construit des châteaux avec des cubes de bois; il plie des papiers colorés; il tresse des rubans. Il est vannier, dessinateur, architecte, tisserand. Il est artiste. Il chante. Avant d'apprendre à lire, il apprend à regarder, à voir, à réfléchir, à comparer. L'étude et le jeu deviennent une même chose, « une discrète et douce sollicitation ».

La pensée de Frœbel apparaît partout dans ce Musée des Écoles maternelles que décorent des travaux d'enfants. La salle un peu basse, étroite et longue, assombrie dès quatre heures par le crépuscule d'hiver, est tout égayée de menus trésors, tissages, dessins, broderies... Ici, le papier blanc découpé et plié d'après un procédé très simple, reproduit la forme, les nervures, tous les caractères des feuilles de vigne, de châtaignier, de chêne, de lilas. Là, une vitrine contient

une collection de voitures en carton léger, char mérovingien, carrosse, omnibus, charrette fleurie, *dog-cart* moderne.

Dans un coin, une « cuisine modèle » est installée; dans un autre coin, c'est l'appartement d'une poupée, avec un mobilier complet, vaisselle, ustensiles de toute espèce fabriqués par l'institutrice ou achetés pour quelques sous dans un bazar. Ailleurs, un tableau présente des fruits, des fleurs, des bêtes, découpés et appliqués sur fond d'étoffe par les élèves de la Cité de Saint-Chamond.

Une bonne fée a continué l'œuvre de l'enchanteur; elle a simplifié, éclairci sa méthode en l'adaptant aux besoins, aux désirs de nos petits Français, qui ne comprendraient guère le symbolisme du bon Frœbel. Ils seraient fort surpris que la maîtresse d'école leur fît un discours sur « l'excellence et la signification de la sphère ». Pour eux un chat est un chat et une balle est une balle.

Que l'aimable mademoiselle Kœnig ne s'étonne point si je vois en elle une fée. N'a-t-elle pas inventé le *Monde en papier*? N'a-t-elle pas fait des merveilles avec des brins de paille et des morceaux de carton? N'a-t-elle pas travaillé toute sa vie à réjouir les petits enfants? C'est le privilège des fées...

A son appel, trois cents petites personnes aux yeux d'émail, au sourire de porcelaine, sont venues de tous les points du monde où l'on parle français pour se rassembler dans ces vitrines. Des élèves des écoles normales, des fillettes arabes, hindoues, annamites, les ont revêtues d'habits simplets ou somptueux, éclatants ou sombres, à la mode du pays. Et ces poupées, envoyées pour une modeste « exposition de travaux de couture », composent un véritable musée du costume qui intéresse les artistes et les femmes encore plus que les enfants.

On y peut découvrir ce que les couturières appellent des « idées de robes », et d'utiles documents pour un tableau, car ces minuscules modèles tout habillés, tout drapés d'étoffes aux plis naturels, aux nuances justes, parés de bijoux et « d'accessoires » authentiques, remplaceraient avantageusement la photographie.

Les statuettes hindoues rapportées par M. Ferrier, inspecteur à Pondichéry, sont assez naïves pour mériter le nom d'objets d'art. Le *Potier* au corps jaunâtre, ceint d'un lam-

beau d'étoffe, travaille près de sa fille accroupie. Le *Blanchisseur*, aux jambes lestes, coudoie le *Brahme* hypocrite et le couple étincelant des *Mariés* : l'époux arbore un costume blanc, tandis que l'épouse porte une robe d'un bleu violet, constellée d'argent; elle a des bijoux un peu partout, à la ceinture, aux poignets, aux chevilles, au col et jusque dans le nez. La *Première Communiante* elle-même, poétiquement voilée de tarlatane, porte un anneau à sa narine, et cet ornement païen troubla un journaliste qui décrivit la pieuse enfant comme une impure bayadère. Tout près, deux enfants indigènes s'en vont à l'école : l'écolière, en robe d'indienne imprimée, à volants, ronde et bouffante, ressemble aux fillettes qu'on voit sur les gravures du second Empire; l'écolier, vêtu d'une blouse et d'un pantalon clair, rappelle le Paul de Bernardin de Saint-Pierre. Tous les vêtements, faits avec des cotonnades du pays, sont sans couture comme les robes des Hébreux, et retenus par un ingénieux système d'agrafes, ce qui donne aux plis beaucoup de grâce et de noblesse. Une dame parsie est toute semblable à la vertueuse Sita, la plus belle des femmes. On pourrait croire que les modes féminines n'ont pas changé beaucoup depuis le Râmayana.

Les petites Françaises ont des atours moins brillants, comme il sied à des paysannes nées sous un ciel tiède et brumeux. Presque toutes sont des fermières, des vigneronnes, des pêcheuses, des filandières, qui sont venues en costume de travail, ou gentiment endimanchées. Certaines ont mis leur toilette de noces, pareille à la toilette des aïeules et que les caprices du goût dit parisien n'ont pas encore enlaidie. La mariée d'Auray (Morbihan) en robe noire à biais de velours, à peine égayée d'une guimpe transparente et d'un tablier de soie, prend un air grave et souriant de béguine émancipée. La mariée de Douarnenez est la seule fiancée blanche du groupe breton. Roide comme une idole dans ses voiles de tulle roide, fraîchement empesé, elle semble habillée avec un de ces rideaux brodés chers à nos mères. La sauvage Ouessantine se couvre d'épais molletons pour courir librement sur les herbes rases de son île, avec les maigres moutons noirs : ni le vent, ni l'embrun n'endommageront ses lourdes jupes. Les deux bébés de Quimper, qui vont à la messe de Pâques, ont des robes

en lainage bleu garni « ton sur ton » de velours bleu pailleté, coiffés de béguins mignons où les mères d'enfants mâles accrochent un gland argenté.

Cette race bretonne est rarement belle. Les vêtements, très chastes, couvrent des corps trapus et ramassés. Mais les femmes du pays d'Armor, avec leurs robes pesantes, leurs guimpes monacales, leurs cheveux voilés, leurs frustes visages, ont la candeur des figurines que les artisans du XVe siècle taillaient dans le granit. Leur costume dissimule ou détruit toutes les grâces caractéristiques du sexe, qui peuvent induire en tentation les bons chrétiens. D'énormes fronces alourdissent la taille; la poitrine, écrasée par le corselet, disparaît sous le fichu. Les cheveux sont tirés, nattés, serrés en un chignon plat qui soutient l'édifice vaporeux des coiffes, variées à l'infini. Légères comme des oiseaux marins, pointues comme des clochers, convexes et plissées comme la coquille du nautile, humbles et strictes comme des cornettes de religieuses, les coiffes des Bretonnes racontent toute la Bretagne.

Si le costume révèle les goûts et les habitudes de celle qui le porte, il faut croire que les femmes du sud-ouest n'ont pas le sens de la pudeur comme les austères Bretonnes. Les Sablaises arborent sans rougir le plus court jupon qui ait jamais découvert des jambes solides et bien tournées. Les parqueuses de Ré et d'Oléron se contentent d'une simple culotte masculine qui n'a aucun rapport avec la culotte « zouave » ou la culotte « cloche » des bicyclistes. Ne criez pas à l'indécence... Les Oléronnaises ont remplacé une convention par une autre convention. Les matrones de l'île, gardiennes des bonnes mœurs, exhibent leurs jambes jusqu'au-dessus du genou, mais considèrent avec horreur les blouses sans manches des baigneuses : le bras nu est scandaleux. Elles mettent pour aller au parc la culotte virile, en toile bleue, très collante, mais dans cette culotte elles engouffrent un gros jupon qui ballonne de la manière la plus comique : toutes les Oléronnaises qui ont de la pudeur paraissent hydropiques et callipyges. Il est vrai que les femmes de la jeune génération, les parqueuses de la décadence, remplacent le gros jupon par un jupon bien mince, souvent même par rien du tout. Les Parisiens en villégiature ne s'en plaignent pas. Est-ce que les Oléronnaises seraient moins ver-

tueuses que les femmes de l' « intérieur »? Pas plus, sans doute, mais pas moins... Voyez celle-ci, une mariée, qui porte la coiffe des aïeules, l'énorme mitre de carton avec une armature en fil de fer, couverte de mousseline et de dentelle. Des guirlandes de fleurs d'oranger pendent jusqu'à ses épaules, et soyez sûr que cet oranger n'est pas une fausse enseigne.

La *Grisette* de Niort est bien gentille avec son bonnet plat à rubans blancs et son châle à franges. La *Bordelaise* est bien effrontée avec son cou découvert, ses cheveux frisés, son foulard aux pointes audacieuses. Voici des montagnards basques — béret bleu et capulet rouge — et, pour compléter le petit monde gascon, une *Bourgeoise toulousaine*, reconstitution parfaite d'un portrait peint par Meissonier : la dame en robe de taffetas changeant, en tablier de soie noire, un bonnet de dentelle sur les coques de ses cheveux, devait habiter un salon meublé de palissandre et de velours rouge, et lire les romans de madame Ancelot. Elle était ménagère et sentimentale, mais elle n'était pas de la « société » et sa contemporaine, qui trône là-bas, toute seule, à une place d'honneur, ne l'aurait pas reçue... Est-ce encore un portrait, cette belle poupée de cire exhumée par M. L... des tiroirs de sa défunte mère? Elle représente la reine Marie-Amélie, dit-on. Ses « anglaises » blondes encadrent son délicat petit visage, sous la passe d'un chapeau « bibi » fleuri de pâquerettes. Un mantelet de tulle « point d'esprit » se croise modestement sur une ample robe de taffetas écossais bleu et blanc. Et dire que les femmes de 1840 étaient jolies avec ça! Jamais toilette ne fut plus « bourgeoise ». Il n'y manque rien que le « cachemire » et l'ombrelle à effilés, l'horrible petite machine qui ployait sur le manche comme un tournesol fatigué.

Combien vous êtes plus charmantes, pêcheuse de Boulogne coiffée d'un éventail de linon, *Cauchoise* au hennin de dentelle, *Vendangeuse* de Vézelay, et toi, *Petite Fadette* berrichonne en cape de bergère!...

Autant les femmes des pays côtiers sont lestes et dégourdies, avec leurs jupons troussés et leurs coiffes en forme de navire, de coquillage ou de goéland, autant les montagnardes sont sérieuses et sévères. La *Corrézienne* et l'*Auvergnate* craignent

le vent des hauts plateaux, et sur leur bonnet plat elles mettent un chapeau de paille à rubans noirs. La vieille *Cévenole* qui se rend au culte n'a pas l'air commode, et elle n'hésiterait pas à casser son parapluie de coton rouge sur le dos des papistes. Tout habillée de noir, sous un manteau à capuchon retenu par une grosse agrafe, coiffée de dentelle noire, elle tient sa précieuse bible dans ses mains noueuses. N'est-ce pas un personnage sorti des romans de Ferdinand Fabre, comme ce paysan de La Salvetat, vêtu d'une étrange « blouse celtique » en épaisse laine blanche, fendue sur les côtés jusqu'à l'aisselle, et tombant droit, sans plis, comme une chasuble ?

Des dentellières, des vendangeuses, des fermières cossues me font signe... Hélas ! je ne puis les voir toutes, car l'heure avance, et les « poupées historiques » réclament mes hommages. Saluons en passant l'adorable *Arlésienne* du XVIIIe siècle. Le ruban de Mireille n'orne pas sa chevelure, cachée sous une exquise cornette qui fait songer à l'*Accordée de village*. Mais son « corps » à longue pointe, sa jupe bouffante en brocart semé de roses, n'ont rien de villageois. Moins somptueuse est la paysanne de Vézelay (XVIIIe siècle) qui porte sur sa tête un champignon de velours noir et dont la robe en percale imprimée, jaune et rouge, rappelle fâcheusement l'omelette aux tomates.

Les « poupées historiques » se recommandent surtout par leurs bonnes intentions. Elles voudraient représenter des personnages célèbres, mais leurs figures, modelées par M. Jumeau, font un contraste comique avec leurs habits de « style » et leurs titres sonores. *Adélaïde de Coucy*, en surcot de satin blanc sur une jupe armoriée, sort d'un mélodrame de l'Ambigu. *Jeanne d'Arc* en paysanne lorraine, *sainte Geneviève* avec son auréole et son petit mouton, semblent descendues d'une chromolithographie attendrissante. Il y a des seigneurs à moustaches tout à fait réjouissants... Voici *Marie-Antoinette*, d'après madame Vigée-Lebrun ; elle a toujours son béret à panaches et sa robe de velours bleu garnie de fourrure, mais la zibeline est devenue du lapin. Voici *Louise de Lorraine*, femme d'Henri III, *Isabeau de Roubaix*, une *Abbesse au chapitre des Dames nobles d'Épinal*, fourrée d'hermine comme un juge et la poitrine barrée par le cordon bleu.

Le *Puceau d'Orléans*, cet étrange mannequin, qui, de 1725 à 1830, tint le rôle de Jeanne d'Arc dans les processions, a l'air d'un suisse du Vatican ou d'un troubadour romantique. Je préfère à ces gens illustres la délicieuse *Dame* de Bar-le-Duc (XVIe siècle) habillée d'étoffe ancienne brochée, dans les tons vert et mauve.

N'oublions pas nos compatriotes, nos contemporaines : la *Maraîchère* de la banlieue, en camisole et en marmotte, et la petite fille en tablier noir qui va à l'école de la rue Bréguet. Nous l'avons rencontrée souvent, cette gamine dans la rue, dans les dessins de Steinlein, dans *Joséphine vendue par ses sœurs*. Qu'elle se dépêche! Elle va encore « rater la laïque... »

Le crépuscule d'hiver s'insinue dans la salle basse. Une cendre grise éteint l'émail des yeux, la porcelaine des sourires, l'or frissonnant des paillettes. En bas, le gaz s'allume pour les candidats au brevet supérieur et les officiers d'académie. La Pédagogie, nourrice austère, ne fait pas de frais d'éclairage pour le peuple puéril qu'alle abrite dans son temple. Les Poupées s'endorment de bonne heure, comme les enfants... Bonsoir, Poupées!

III

LE CONCOURS DES JOUETS

M. le préfet de police a toutes les sollicitudes : il assure la tranquillité des parents, l'amusement des enfants et les petits bénéfices des camelots. Les jouets français se rallient à son bâton blanc pour combattre l'invasion étrangère.

Déjà M. Léo Claretie, secrétaire de la classe des jouets à la dernière Exposition universelle, avait signalé le péril. Dans les boutiques foraines, dans les bazars à prix fixe, le joujou allemand grossier, solide et peu coûteux, accapare la faveur des clients économes. Mettez un mioche devant un polichinelle français de soixante-quinze centimes et un polichinelle teuton de treize sous, il hésitera peut-être ; la maman n'hésitera pas... Elle dira que c'est bien malheureux si les « sales Prus-

siens » nous *mangent*, mais que deux sous, c'est deux sous... Pour les pauvres gens, le plus beau jouet, c'est le jouet le moins cher.

Les fabricants se plaignaient. Est-ce que le *Petit balayeur parisien*, les *Sentinelles franco-russes* et le *Singe* en peluche, si éminemment français, allaient céder la place aux armées de Nuremberg, aux ménageries vernissées qui sentent l'odeur de la Forêt Noire? M. Lépine a compris son devoir patriotique. A tous ceux, riches ou pauvres, commerçants ou travailleurs en chambre, que fait vivre l'article de Paris, il a dit : « Faites mieux, à meilleur marché, que le concurrent. Nous exposerons vos chefs-d'œuvre, et les plus jolis, les plus ingénieux, les moins chers seront récompensés. » Voilà pourquoi nous avons eu un concours de jouets en 1901, et pourquoi nous en aurons un chaque année.

Ce premier concours, si favorablement accueilli par la presse et par le public, n'est pourtant qu'une charmante promesse. Quelques grincheux se plaignent de n'y avoir rien trouvé d'extraordinaire. Mais il fallait ouvrir et fermer l'exposition assez tôt pour que les lauréats pussent fabriquer les jouets primés et les vendre pendant les fêtes du Jour de l'An : ils n'ont pas eu le temps d'avoir du génie.

La « grande attraction » de ce concours, c'était les prix offerts aux exposants par des artistes célèbres qui n'ont pas cru s'encanailler en descendant de l'Institut au bazar. Ils ont essayé de faire des modèles de jouets artistiques... Mais les Parisiens qui achèteront la séduisante *Marchande de joujoux* de M. Gérôme, ou les *Patineuses* de M. Coutan mettront ces jolis bibelots sur une cheminée, sur une console, en lieu sûr, hors de la portée des bébés. D'ailleurs, les bébés s'intéresseraient-ils à cette ravissante Tanagréenne de Montmartre, vêtue d'une robe légère en gaze jaune et d'un peplum bleu ardoise? Elle tient de la main droite une corbeille remplie de minuscules poupées, et de la main gauche elle élève un petit sergent de ville : « Plus de doute, c'est une ogresse! dira Gavroche. Elle va manger le sergot! »

Les *Patineuses*, pressées l'une contre l'autre, jupes envolées, le large paletot beige et la jaquette mauve mêlant leurs plis au vent de la course, sont de parfaites figurines de mode.

Mais qu'un enfant sera vite fatigué de regarder ces dames qui n'en finissent pas de tomber! Si elles étaient tombées tout à fait, ce serait bien plus drôle! La *Japonaise* de M. Régamey, à cheval sur un monstre bonasse, est une vraie poupée. Cependant le suffrage des bambins ira de préférence au cartonnage découpé de M. Detaille: un soldat « double face », français à l'endroit, russe à l'envers. Les petits dessinateurs pourront le décalquer et le reproduire indéfiniment. Plus « joujou » encore est le singe de Frémiet, le jocko qui met le pied dans la marmite et, de sa main ébouillantée, brandit une tête de coq.

Les expositions particulières des fabricants hors concours, qui occupent tout un côté de la salle, n'offrent, à vrai dire, aucune nouveauté remarquable. Ce sont des mobiliers en faux acajou, des parures en fausse écaille, des manchons et des boas en fausse martre, des chaînes-sautoirs, des bracelets, des montres, toute la banale « quincaillerie » que nous connaissons. Il faut citer l'*Épicerie* et la *Maison moderne* en bois, démontable, de MM. Simonin-Cuny. Il y a aussi l'inévitable *Aiglon*, une Sarah Bernhardt découpée dans du carton, tragique et disloquée, avec son uniforme blanc, ses bottes, sa houppe roussâtre — et une dame vêtue d'une toilette de bal, en papier d'abat-jour rose-mauve finement crêpé, exquise de forme et de nuance. Cette dame regarde d'un œil stupéfait un casque à panache et un bouclier en carton simili-fer, repoussé, ornementé dans le style Henri II, amusant spécimen du cartonnage dit « artistique ».

J'ai regardé avec un très vif plaisir la vitrine de M. Fernand Martin, curieuse exposition rétrospective de ces Automates qu'on vend sur les boulevards à la fin de décembre, et qu'on appelle « le jouet de l'année ». Je ne les ai pas revus sans mélancolie, car j'étais bien petite quand ils étaient neufs, et leurs noms singuliers s'associent dans mes souvenirs aux joyeux « premiers de l'an » de mon enfance. Chacun évoque une année défunte, et tous ensemble représentent assez bien l'histoire des modes et des caprices de Paris, depuis 1877 jusqu'en 1901. Voici le *Bateau-hélice* (1877), le *Moulin* (1878), la *Balançoire mécanique avec un Singe en peluche* (1880), les *Forgerons infatigables* (1883), la *Locomotive routière* (1884),

les *Courageux scieurs de long* (1885). Le *Fauteuil roulant* rappelle l'Exposition de 1889. Les dernières années ont ajouté à la collection une série de *Sentinelles* russes et françaises qui fraternisent en tournant le dos à la *Sentinelle anglaise*, des *Chinois*, de *Vaillants Boers*, la très jolie *Marchande d'oranges* qui pousse sa petite voiture, et le très correct *Vieux Marcheur* qui fume son cigare avec un geste saccadé d'ataxique.

De l'autre côté de la salle, sur les tréteaux couverts d'andrinople rouge, sont les « chefs-d'œuvre » des compagnons qui veulent passer maîtres. Camelots, amateurs, ouvriers en chambre, avec du papier, du zinc, des bouts d'étoffe, ils ont créé un petit monde, fantaisiste caricature du monde réel, où nous reconnaissons le reflet et l'écho des passions politiques, des grands événements de l'année qui s'achève, et des récentes « actualités ».

Jouets historiques, jouets moralisateurs, jouets scientifiques, il y en a pour tous les goûts. Cependant le petit *Wagon Decauville* roule sur un plan incliné, les *Remplaçantes* bercent leurs nourrissons, la *Modiste parisienne* enseigne aux fillettes l'art de faire des chapeaux en papier. Deux pompiers de la caserne du Vieux-Colombier ont imaginé un *Avertisseur d'incendie*, et le *Santos-Dumont* apparaît sous les formes les plus imprévues.

L'alliance russe et la guerre du Transwaal ont inspiré presque tous les inventeurs de jouets historiques. Ce ne sont que rochers, cavernes, kopjes, Boers héroïques, Anglais féroces et couards. M. Machin *(sic)* met aux prises un soldat rouge et un *burgher*. A l'intérieur, un ressort imite le bruit d'un coup de feu. La légende explicative nous prévient, avec une naïveté touchante, que « le mécanisme de ce jouet est applicable à toutes les actualités, les sujets pouvant être changés à l'infini » c'est un véritable placement de père de famille, un cadeau économique, que le client peut conserver toute son existence et modifier « à l'infini ». On verra tour à tour, sur le même terrain, un Chinois et un Français, une missionnaire protestante et un brigand bulgare, un Turc et un Arménien, un Cosaque et un étudiant russe...

M. Quittet, tourneur mécanicien, nous montre encore le vaillant *burgher* et le méchant Anglais, placés face à face.

« Dès que le mécanisme est en mouvement, dit la légende, l'Anglais avance, puis recule en tournant sur lui-même. Le Boer lui montre le poing, lui fait un pied de nez et lui envoie son pied quelque part. L'Anglais aperçoit un Boer qui sort du rocher et se sauve voyant des Boers partout. »

Le soldat rouge, le gentleman en khaki ont partout le vilain rôle. Ils sont odieux. Ils sont ridicules. Les enfants qui les verront en si triste posture concluront, un peu vite, que tous les Anglais sont grotesques et couards. Et, n'en déplaise à MM. Machin et Quittet, je crois que ces joujoux « historiques » ont une fâcheuse influence sur l'esprit de nos enfants. La guerre et la mort sont choses graves, qui ne prêtent point à rire, ou à « faire joujou ». Les libres penseurs, qui ont sans cesse à la bouche les mots d'Humanité et de Fraternité, les chrétiens qui admirent la parole de Jésus : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée », devraient interdire à leurs enfants ces jouets et ces jeux de petits sauvages... Ruskin souhaitait que, dans la cité future, les philanthropes fussent vêtus d'or et de pourpre et les soldats de noir, « comme le bourreau » : les gamins, cédant au prestige éternel de l'uniforme, ne voudraient plus jouer « au général », ils joueraient « au philanthrope. » Mais l'enfant est volontiers destructeur; il aime la bataille et la conquête. Le jouet militaire a pour lui plus de prestige que le jouet « moralisateur »; qu'il ne soit pas, du moins, démoralisateur à sa manière; qu'il ne calomnie jamais, nulle part, le courage — surtout le courage malheureux.

Si le jouet instructif est presque toujours ennuyeux, le jouet moralisateur est toujours ridicule. Voici le chef-d'œuvre du genre : l'*Alcoolique entre la famille et la société*. L'ivrogne, frappe tour à tour à la maison paternelle et à la maison sociale : — est-ce la mairie, l'Université populaire ou l'Assistance publique ?. — Les deux portes se ferment simultanément au nez du bonhomme qui continue son mouvement de va-et-vient, obstiné, régulier, mélancolique. Il devient presque sympathique, ce pauvre diable, acharné à l'espérance et dont personne ne veut. Oh ! l'égoïste famille ! Oh ! l'impitoyable société ! Il se repent peut-être, cet homme : n'y a-t-il pour lui d'autre maison hospitalière que la prison ?

De sages éducateurs prétendent que l'imagination des enfants doit uniquement s'exercer sur les merveilles naturelles et scientifiques. « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable... » — et rien n'est amusant que les jouets instructifs. M. Henri Conti, qui a été le professeur de littérature de la tsarine Alexandra, m'a raconté que la grande-duchesse de Hesse proscrivait de la *nursery* et de la salle de récréation, tous les « colifichets » et jusqu'à l'innocente poupée... « Une petite fille sans poupée, dit Hugo, c'est une femme sans enfants ». L'impératrice de Russie a été moins heureuse que Cosette. Elle n'a jamais bercé une poupée dans ses bras, mais les « jouets instructifs », petits télégraphes, petits téléphones, jeux géographiques, arithmétiques, mnémotechniques, ont réjoui son enfance.

Cette méthode d'éducation me fait songer, malgré moi, au système de M. Thomas Gradgrind[1]. M. Gradgrind, « l'homme des faits, l'homme des réalités et des calculs », était l'ennemi personnel de l'Imagination. Il y avait cinq petits Gradgrind et pas un qui ne fût un modèle. Leur père les avait nourris dans le respect du Fait. Nul petit Gradgrind n'avait jamais vu un visage dans la lune. — Chaque petit Gradgrind, dès l'âge de cinq ans, avait disséqué la Grande Ourse comme un professeur de l'Observatoire. Nul petit Gradgrind n'avait jamais songé à établir un rapport entre les vaches des prairies et celles des chansons, — la fameuse vache aux cornes ratatinées, ou la vache encore plus fameuse qui avala Tom Pouce. — Toutes les vaches qu'on leur avait présentées n'étaient que des quadrupèdes herbivores, ruminants, à plusieurs estomacs.

Les petits Gradgrind n'avaient ni poupées, ni pantins, ni ménageries en bois. Ils possédaient une petite collection métallurgique et une petite collection conchyliologique. « Et leur salle d'étude, malgré ces collections et les bibliothèques, et les instruments de physique, et les tableaux de statistiques, avait l'air d'un salon de coiffeur pour la coupe des cheveux. »

Je ne veux pas nier le mérite des petits phonographes,

1. Ch. Dickens : *les Temps difficiles*.

téléphones, stéréoscopes, etc. Les Jeux d'aimants, la « Terre en morceaux », les alphabets, et même la « Carte de Paris avec les distances », attestent l'ingéniosité et la patience des inventeurs. Mais les ignorants et les enfants ne s'étonnent de rien. Les miracles de l'électricité ne leur semblent point extraordinaires, et pas très intéressants — puisqu'ils sont incompréhensibles... Essayez donc d'expliquer à un bonhomme de cinq ans les merveilles de la photographie, de l'aimantation. Essayez de répondre à ses « pourquoi »... Après quatre ou cinq expériences, quand le « jouet instructif » sera faussé ou brisé, le mioche avouera que le moindre poupard eût mieux fait son affaire.

L'enfant est un imaginatif : il ne voit dans le jouet que le prétexte et l'accessoire de la comédie qu'il se donne à lui-même. Une vieille charrette est tour à tour locomotive, automobile et chariot. La poupée change de sexe, d'âge, de caractère et de costume au gré de la petite maman. Du sable, des cailloux, des débris de bois, sont de précieux trésors. L'univers tient dans un carré de jardin, l'océan dans une rigole, la forêt dans un rameau. Le jouet toujours nouveau, toujours divers, que l'enfant peut manier, transformer, perfectionner à sa guise, le jouet le moins coûteux, le plus simple, est presque toujours le plus aimé.

MARCELLE TINAYRE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

a
ic
c
u
p
M

—

q
la
pl
le
m
R
M
et
le

ve
bo
gai
rép
fau
peu
ass
que
fait
sere
« li
bles
fort
Il e

DE

p
«
nos
(fon
socia
(hyp
psyc
une
appe
tous
nelle
scien
Nous
tante
Mora
G. S
M. R
Van
nier.
deux
et pr

LIVRES NOUVEAUX

L'HYGIÈNE SOCIALE, par **Émile Duclaux.**

Continuant l'œuvre de Pasteur, M. Duclaux, au lieu de s'en tenir à l'individu seul, applique les idées de son illustre maître aux faits sociaux. La communauté a le droit de voir dans le malade une menace permanente contre laquelle elle n'est pas armée, car elle ne peut le suivre partout. M. Émile Duclaux a créé une science nouvelle, — l'hygiène sociale; — et prenant tour à tour quelques-unes des maladies les plus nuisibles à la société, comme la tuberculose, la fièvre typhoïde, l'alcoolisme, il nous donne de véritables leçons de tactique pour nous préserver de ces maladies et les combattre. Les lecteurs de la *Revue* savent avec quelle admirable simplicité M. Émile Duclaux sait rendre accessibles à tous et à toutes les sujets les plus compliqués. Tout le monde peut lire et doit avoir lu ce beau livre.

MADAME VEUT RIRE, par **Albert Guillaume.**

Voici l'un de ces recueils si amusants que la verve spirituelle d'Albert Guillaume peuple de bons mots et de jolis dessins. Tout est vivant et gai dans ces brefs dialogues en deux ou trois répliques dont s'accompagne chaque dessin. Il faut avouer qu'Albert Guillaume va parfois un peu loin : certaines de ces brèves légendes sont assez scabreuses, mais si naturelles et si drôles, que l'on rit d'abord, malgré soi, et le mot qui fait rire est d'avance un peu pardonné. Nous en serons quittes pour prévenir que ce charmant « livre d'images » ne doit pas traîner sur les tables de salon : que monsieur veuille rire, c'est fort bien, madame, passe encore, mais pas Bébé... Il est vrai que Bébé ne comprendrait pas.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE, NORMALE ET PATHOLOGIQUE,
publiée sous la direction du **Docteur Toulouse.**

« Le but de cette Bibliothèque est de résumer nos connaissances actuelles en *Psychologie normale* (fonctions intellectuelles), *comparée* (psychologie sociale et animale), *anormale* (génie) et *morbide* (hypnotisme, folie, crime) » Au moment où la psychologie est de plus en plus considérée comme une section de la physiologie, on a fait surtout appel à des « savants », français ou étrangers, à tous ceux qui, dans leurs recherches personnelles, ont traité la psychologie comme une science fondée uniquement sur l'expérimentation. Nous signalerons, au jour le jour, les plus importantes de ces études. Quatre ont déjà paru : la *Morale*, de M. G.-L. Duprat; le traité connu de G. Sergi, les *Émotions*, traduit de l'italien par M. Raphaël Perrucci; la *Mémoire*, de M. J.-J. Van Biervliet, et l'*Audition*, de M. Pierre Bonnier. Il faut recommander tout spécialement ces deux derniers ouvrages, d'une science originale et profonde, exposée clairement et fortement.

DE LA COTE D'IVOIRE AU SOUDAN ET A LA GUINÉE, par le **Capitaine d'Ollonne.**

M. l'administrateur Hostains et M. le capitaine d'Ollonne furent chargés par le ministre des Colonies d'une double mission : « d'une part, établir la jonction de la Côte d'Ivoire avec le Soudan; d'autre part, étudier les régions où devrait passer la frontière entre ces deux possessions françaises et la République de Libéria. » L'expédition fut longue (1898-1900), et dangereuse. Les deux chefs ont été ensemble à la peine. M. le capitaine d'Ollonne est seul aujourd'hui à nous entretenir de « cette région silencieuse et ignorée » que l'expédition a parcourue. Le récit qu'il nous donne est abondant et minutieux. Il nous apprendra, pour la première fois, à bien connaître l'une de nos meilleures colonies, facile à exploiter, riche et fertile. L'auteur n'a pas craint d'entrer dans les détails; et, si quelques lecteurs superficiels trouvent cette étude un peu longue, tous les hommes sérieux y trouveront les renseignements les plus complets.

LA CHANSON DE ROLAND ET RÉCITS ÉPIQUES,
par **Joseph Fabre.**

M. Fabre nous donne une traduction de la Chanson de Roland, rythmée conformément au texte roman. Cette version fidèle, animée, pleine de sève, cadencée comme un chant, portée par le souffle du poème, et faite comme lui pour être dite à haute voix, égale son modèle en robuste simplicité. Mais la partie la plus originale de l'ouvrage réside dans les libres et vivants récits que, sous le titre d'*Échos*, M. Joseph Fabre a composés d'après une trentaine de chansons de gestes, et qui font cortège à la Chanson de Roland. L'auteur y met dans son plus beau jour le vieil idéal de l'âme française. Peut-être aurait-il convenu de consacrer un volume à part à ces Récits qui avec le Prologue, *Roland et la belle Aude*, occupent la moitié des 664 pages du livre.

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,
par **Henry Michel.**

Titre modeste, livre excellent. Nous y trouvons une histoire précise, rapide et attrayante, des efforts tentés depuis vingt ans pour remédier aux maux de l'enseignement secondaire. M. Michel ne dissimule pas ce que ces efforts ont eu de timide et d'incohérent. Très clairvoyant, sans beaucoup d'illusions, il n'est pourtant pas pessimiste, et il montre comment on pourrait, si l'on voulait, concilier les prétentions rivales du classique et du moderne. Dans une ample et forte introduction, il critique les conclusions de la grande enquête dirigée par M. Ribot, conclusions que la Chambre doit discuter incessamment. Le livre de M. Michel paraît à propos : C'est le meilleur guide qu'on puisse souhaiter pour suivre cette importante discussion.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 53126-12-01. — (Encre Lorilleux).